

Jacques Jouet

Poèmes de métro



P.O.L

Poèmes de métro

DU MÊME AUTEUR

Guerre froide, mère froide, *Atelier du Gué*
Le bestiaire inconstant, *Ramsay, « Mots »*
Romillats, *nouvelles, Ramsay, « Mots »*
Raymond Queneau, *essai, La Manufacture*
Qui s'endort, *poésie, Jacques Brémont*
Des ans et des ânes, *Ramsay, « Mots »*
Les mots du corps dans les expressions de la langue française, *Larousse*
107 âmes, *poésie, Seghers, « Mots »*
Le chantier, *poésie, Limon*
Le directeur du Musée des Cadeaux des Chefs d'État de l'Étranger,
roman, Seuil, « Fiction & Cie »
La scène est sur la scène, *Théâtre I, Limon*
Actes de la machine ronde, *nouvelles, Julliard, « L'Atelier »*
Le point de vue de l'escargot, *nouvelles, L'Alsace & Le Verger*
La Montagne R, *roman, Seuil, « Fiction & Cie »*
La scène usurpée, *nouvelle, Éditions du Rocher*
Morceaux de théâtre, *Théâtre II, Limon*
La République romaine, *nouvelle, AFAT voyages*
Échelle et papillon, le pantoum, *essai, Les Belles Lettres*
Navet, linge, œil-de-vieux, *P.O.L*
Fins, *roman, P.O.L*

★

COLLECTIF

Oulipo : La Bibliothèque oulipienne, tomes II et III, *Seghers*, tomes IV et V,
Le Castor astral

★

*Ouvrage publié avec le concours
du Centre national du Livre
© P.O.L éditeur, 2000
ISBN : 2-86744-804-2*

Jacques Jouet

Poèmes de métro

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

Qu'est-ce qu'un poème de métro ?

J'écris, de temps à autre, des poèmes de métro. Ce poème en est un.

Voulez-vous savoir ce qu'est un poème de métro ? Admettons que la réponse soit oui. Voici donc ce qu'est un poème de métro.

Un poème de métro est un poème composé dans le métro, pendant le temps d'un parcours.

Un poème de métro compte autant de vers que votre voyage compte de stations moins un.

Le premier vers est composé dans votre tête entre les deux premières stations de votre voyage (en comptant la station de départ).

Il est transcrit sur le papier quand la rame s'arrête à la station deux.

Le deuxième vers est composé dans votre tête entre les stations deux et trois de votre voyage.

Il est transcrit sur le papier quand la rame s'arrête à la station trois. Et ainsi de suite.

Il ne faut pas transcrire quand la rame est en marche.

Il ne faut pas composer quand la rame est arrêtée.

Le dernier vers du poème est transcrit sur le quai de votre dernière station.

Si votre voyage impose un ou plusieurs changements de ligne, le poème comporte deux strophes ou davantage.

Si par malchance la rame s'arrête entre deux stations, c'est toujours un moment délicat de l'écriture d'un poème de métro.

I. Poésie

1

Le premier vers sera brûlé pour commencer d'affirmer une première conviction :

si le poème de métro convient pour parler savamment, d'expérience, de la poésie,

c'est que le tic tac extérieur contre quoi fait le dos rond le discours est assez également représenté par le temps de la traversée des tunnels entre deux stations.

Cette alternance régulière de l'ombre par la fenêtre et de la lumière rime assez avec les rayures du zèbre quand il se dresse sur ses pattes arrière, noir, blanc, l'empilage des vers et des interlignes, vibration, silence dans le temps de mise en voix que j'anticipe, du mardi 28 novembre

prochain. Je suis en train d'écrire avec une certaine exaltation, plus que n'importe quelle que j'ai connue dans d'antérieurs poèmes de métro, risque d'avoir, le poème, à le prononcer en public et conscient que les bienfaits du recul et de la correction ici, dans une large mesure, impossibles et non souhaitables

trouveront leur exact équivalent dans l'énergie de la contrainte de situation.
J'ai toujours à l'esprit que le nombre de vers de ce poème est déterminé par
le point prévu de ma destination :
le dernier vers, ce n'était pas calculé, mais ça me va, est transcrit sur le quai
de la station LA MUETTE.

2

Le poème d'hier squattait le temps d'un parcours inévitable et nécessaire.
Le parcours d'aujourd'hui n'a pas d'autre raison que la nécessité du poème.
Le hasard apparent de LA MUETTE d'hier
est à rappeler positivement pour continuer à parler de la poésie
qui pourrait être au moins aussi justement que l'armée dénommée la
Grande Muette
pour ce que le poème, parmi tous les usages de la langue
est le seul qui soit capable de parler pour de simples prunes
tout en ne craignant pas de prendre à bras le corps l'énigme de la traduction
de ce qu'est la saveur d'un fruit.

Que voilà bien bonne justification d'ordre quasi civique,
vider la langue à son extrême et la remplir à son extrême,
la goutte fondante qui fait régner le vide et la gonflante qui fait déborder le vase,
bée et chante,
alternativement ou simultanément,
s'il est possible de concevoir qu'un plat plantureux creuse les estomacs.
Les excuses que profère le vendeur d'un journal de sans-abri
prennent fermement le pas sur l'étroitesse de ma réflexion.
Je laisse passer cette averse répétitive de réel en rentrant un peu la tête dans
mes épaules.

Mais le vers a du mal à s'en ébrouer.
Il est plus probable qu'il s'imbibe.

Si la langue, dans la poésie, regarde dans les yeux le rythme,
les marches taillées de l'escalier selon des règles,
les excuses du vendeur de journaux ou les titres du journal du soir
existent, pour une part presque totalement négligée, contre le diapason du
poème,
futile nécessaire raison d'être commune
qui fait douter bientôt duquel est duquel le diapason.
Entre chacune des unités superposables de la poésie, les vers,
il y a du vide occupable par l'air ambiant,
l'air et toutes les autres paroles qui ne sont pas de la poésie
parce qu'elles relèvent du chaos des trajets qui se croisent de façon aléatoire.
Poésie disciplinaire.

3

La poésie n'est pas naturelle, n'a pas la main verte et n'a, d'ailleurs, pas de
mains.
La poésie est artificielle comme rien d'autre au monde n'est artificiel.
La poésie est tellement artificielle que trop c'est trop et qu'on arrive à peine
à le croire.
Le naturel, la poésie s'en éloigne au galop.

4

À tous ceux qui ne demandent rien à la poésie, pourtant la poésie demande
quelque chose, se demande si, non contente de sa modeste ténacité, elle n'a
pas à franchir, plus volontaire,

les barrières Vauban mentales disposées par la police des mœurs contemporaines.

Il y a des failles par où glisser la lame oxydable du poème de proximité.

La vertu proclamée d'un métier de la marge m'apparaît comme un antipathique accès de bouderie sociale.

Je n'aime pas l'idée que la poésie est pure, propre et innocente, inappliquée, inapplicable, ou extérieure à la littérature.

Le poème n'a pas à craindre de se laisser composer sur un t-shirt, le poète d'être rémunéré à la quantité de vers.

Passez les commandes.

5

Au cœur des mots *poésie*, *poète* et *poème*, comme au cœur aussi d'ailleurs du mot *théâtre*,

il y a un hiatus « ohé ! » ou « ohè » où la bouche bée son vide en crachant du plein.

Donc le mot ressemble assez à ce que je cherche à lui faire dire, encore que le vomissement des deux voyelles enchaînées *poaaaaîîme* puisse n'échapper pas à quelque ridicule, comme Antoine Vitez affectionnait de dégueuler *le théââââtre*

en s'en gargarisant avec exagération.

Le métro du dimanche soir est un métro exagérément lent.

J'aimerais tellement ajouter – ajouter et prouver – que la poésie a à voir avec le rire,

au moins autant qu'avec n'importe quelle autre propriété de l'homme...

poésie mon jeu, mon rire, ma méditation et mon outil pour correspondre,

j'ai bien dit « correspondre », au sens postal du terme avec l'adresse et le timbre, je n'ai pas dit « pour communiquer »,
le poème adressé choisissant un destinataire avant tous les autres.
J'écris alors en même temps à une femme et à toute la poésie,
à un groupe rassemblé et aux oreilles de toute la poésie.

6

Ce soir, je commence le poème en ne parvenant à m'intéresser qu'au bruit de l'accélération de la rame.

Au rythme des stations est venu se superposer le rythme des jours :
un poème de métro tous les jours, depuis quelques jours, et pour quelques jours encore,

la surprise prouvant la réalité de la permanence de l'inspiration,
seule possibilité d'annihiler vraiment le concept d'inspiration.

Le poème de métro a, par exemple, pour indiscutable effet de me faire écrire
des vers beaucoup plus longs qu'à mon habitude,

comme s'il y avait volonté de repousser au plus loin possible des lèvres la coupe,
tandis que j'ai, alternativement, envie que le temps entre deux stations
suspende un peu ou accélère au contraire son vol.

La demande d'une petite pièce et le « Marcher d'un grave pas et d'un grave sourci » de du Bellay affiché sur le quai
croisent le fer, une fois encore, à ce point d'intersection des destins de la
société libérale.

À ma droite, le pont Charles-de-Gaulle en construction; à ma gauche la morgue,

le chantier épique dont est capable le poème et l'entonnement d'une épitaphe...
il n'est pas de réalité avec laquelle le poème ne puisse boxer

de même qu'il n'y a pas un seul mot d'une langue qui ne soit pas dans la poésie, fût-ce un sigle, un nom propre ou une agacerie de piètre mode.

« Abattement » est un mot de la poésie et de la fiscalité sans qu'il soit besoin même de jouer sur les sens différents.

7

Il serait extravagant de penser que la poésie, parce que je la sors dans le métro comme une nièce en visite, se désenkysterait d'un coup de baguette magique et si tant est que sa marginalité incontestable soit effectivement un kyste.

Un énorme chien, sur le quai, dont je ne connais pas la race, porte certes une muselière

mais il la porte en sautoir, et je pense à la poésie parlant dont la muselière ne serait pas ajout externe de censure, mais un organe aussi topique pour la définition de l'espèce que la couple de cornes inégales chez le rhinocéros d'Afrique

ou que les dizaines de javelots miniatures plantés sur le dos du porc-épic. Comment aimer sans inquiétude le discours qui ne rêve à demi que de faire l'éloge du silence?

Comment se frotter simplement au vif qui se souvient à tout instant qu'il aura été mort?

Le caractère implacable de la pensée de la poésie peut engendrer plus souvent qu'à son tour la mélancolie, et pourtant les seins de la belle songeuse, à quelques centimètres de la tête de mort décharnée,

n'ont aucune raison de se laisser transformer, de ce simple fait, en seins indésirables ou de deux mains inenrobables.

8

J'ai vu, ce matin, deux poésies proposées aux regards des clients, en bonne place dans un bistro, PMU, tabac,
l'une manuscrite (initiale tracée au feutre rouge), l'autre frappée à l'ordinateur, les deux anonymes.

Je dis « poésies » parce que, si j'avais osé demander au patron ce que c'était, il m'aurait sûrement répondu : « Vous voyez bien, des poésies... »

Or, l'une chante les miraculeux bienfaits sociaux du sourire et l'autre se désespère sur la mort lente et décrite d'un chien abandonné par ses tuteurs au mois d'août.

Cela laisse entendre que les sentiments, et de préférence quand ils sont bons, bonne pâte,
sont la toute première substance de ces poésies en sucre et diabétiques.

La nourriture équilibrée de la langue excessive
n'est autre que le mouton à cinq pattes de la poésie que je poursuis de mes assiduités.

Métro, suivez cette voiture ! et le métro me regarde sans comprendre.

Et le poème de métro, pourtant, pose un mot derrière un autre
d'une plume perplexe mais qui court le risque,
objet du doux sourire un peu moqueur dont on caresse l'inoffensif.

9

La poésie aime à dire qu'elle résiste à l'impérialisme de l'économique, puisque
nul n'ose plus dire qu'il résiste à l'économie de l'impérialisme,

mais si ce vœu de pauvreté, qui fait doucement marrer l'économat,
la cantonne dans le commerce éthéré franciscain avec les piafs ou les « lumpen-
volatiles » que sont les pigeons de ville selon Italo Calvino
ou avec les seuls aigles des altitudes philosophiques, je défroque tout de
suite, d'ailleurs, c'est fait.

Ne pas faire de poésie pour forcer d'un coup de sa seule propre épaule la
porte de l'histoire de la poésie,
c'est déjà se surprendre de faire, en faisant ce qu'on a prévu.
Tâcher de transplanter un peu de la poésie en dehors des lieux de la poésie.

10

La difficulté d'écrire un poème de métro un jour de grève, ce vendredi,
est considérablement aggravée : trouver d'abord une rame ;
c'est fait ; la rame est très pleine et je dois écrire debout ;
elle s'arrête de façon assez anarchique. Le poème est... comment dit le haut-
parleur ? perturbé.

Ce n'est pas une affaire, pour la poésie, d'être perturbée, elle qui se voit si
volontiers perturbante.

Perturbiez d'abord devant votre porte, madame Poétique !

vous le pouvez, puisque vous êtes l'horloge

qui sonne douze coups, et l'on dit qu'il est zéro heure.

Tiens, je saute du coq à l'âne, y a-t-il forcément un sujet, sapiens-ludens,
derrière les énoncés-vers de la poésie ?

Il peut y avoir impudiquement quelqu'un et, une autre fois, terriblement
personne.

II. Voix

1

Cette rame, ce soir, j'ai dû courir pour l'attraper.

Un léger essoufflement ne m'empêchera pas de composer
et pas davantage la voix d'un vendeur de journaux comme il s'en présente
de plus en plus.

Sa voix contre la mienne, comme on dit par défi « sa parole contre la mienne ».

Si j'ai une voix, c'est qu'une voix est un morceau de réel,
présente une frontière, des bords, une enveloppe, une peau,
à compter de quoi commence la peau identitaire – et fermée – de quelqu'un
d'autre.

Deux voix ou davantage peuvent coexister, co-sonner, dans un même temps
et un même espace,

tout comme le sac de moi-même peut mêler ses anses avec le sac de toi-
même

et comme les contenus dont nous sommes curieux peuvent devenir cadeaux.

Ce n'est pas un geste de la main qui décide du début d'un entretien,
sauf en cas de sourds-muets, autrement c'est la voix

qui badigeonne au moyen d'un petit ensemble d'ondes codifiées
l'oreille du sac qui, d'ordinaire, ne reste pas non plus sans voix.
Plutôt qu'un *message*, je préfère appeler cet ensemble *une phrase*
dont la dimension strictement utilitaire ou comestible passe au second
plan,
une phrase qui n'a à dire que « je suis gardienne d'une voix »,
preuve de la seule perpétuité dont je sois à peu près capable :
la petite perpétuité que représente l'heure à venir.

2

Si la voix se plie au poème et par exemple ici au poème de métro, c'est en
raison d'un souci quotidien de pesage,
tout comme la voix naturelle, celle des questions-réponses
ne sonne jamais qu'à rebondir au fronton gradué d'une autre voix naturelle.
Comme le métro est silencieux, ce matin de bonne heure !
Les voyageurs en couple qui parlent, ils chuchotent.
Gravité, pourquoi pas ? plutôt que tristesse ou qu'ennui à se rendre au tra-
vail, et fatigue un peu, que les touristes matinaux respectent.

Et moi, je fais des écritures pour essayer de dégourdir la part du monde qui
passe par ce petit cours d'encre.
Des phrases et des vers décalés les unes par rapport aux autres
et sachant que les bouchées doubles du monde et de la voix doivent égale-
ment passer
par le diamètre du tuyau de la colonne d'air.
Pour qu'un poème, à l'autre bout, soit lisible et audible,
il faut qu'il cogne une autre voix qui écoute, en position d'écoute et virtuel-
lement de réplique, avec, ne pas oublier, des silences digestifs.

Pourquoi la rame donne-t-elle l'impression d'accélérer entre LES SABLONS et
PONT DE NEUILLY
juste avant que nous sortions brusquement au jour?

3

J'ai parfois derrière la tête l'amorce du poème de métro avant de m'embarquer pour l'écrire, pas aujourd'hui.
Quand j'écris des poèmes de métro, j'en fais un tous les jours.
Si je fais la grève de la production des poèmes de métro, pas un usager ou pas un client ne viendra s'en plaindre.
Et si cette remarque morose n'était pas tout à fait fondée...
Voyons un peu : ayant promis à Jean-Baptiste Para de lui livrer pour le 15 janvier 1996 entre 21 et 23 minutes de poèmes de métro composés pour l'occasion,
si par exemple je l'appelais le 14 du haut de mon piquet de gréviste, il trouverait sans doute que je n'ai plus toute ma tête à moi, et je ne vois pas très bien, en plus, ce que je me sentirais la force de revendiquer :
augmentation... d'estime ; points de retraite... aux flambeaux ; sécurité... non, insécurité, mais seulement dans le découpage mesuré qui atteste pour moi du poétique.

4

Sait-on bien, lorsqu'on prend le métro, qu'on ne prend jamais tous les métros?
qu'il y a d'autres métros concurrents qui, sans doute, en prennent d'autres

des semblables à nous-mêmes qui, pour autant, ne supporteraient le possessif
que difficilement. Du métro lui-même, je ne dis que rarement « mon métro » :
tard le soir, le dernier, « il ne faut pas que je rate mon métro »,
métro au-delà de l'heure duquel il n'en est pas un seul autre
et qui m'est ainsi réservé comme un dernier soupir,
un dernier intime voyage.

Je réfléchis à une vie d'humain qui se développerait en arborescence,
pour lequel et laquelle, dans l'alternative, le refus ou l'impossibilité de
choisir serait la règle,
une vie aussi précisément organisée qu'un réseau de transports en commun,
avec des moments de retombée, lourd, dans la glèbe lourde
et la sottise des sillons qui n'ont jamais appris que les parallèles.
Sait-on bien, lorsque l'on sait savoir, qu'on ne saura pas même les tenants
de toute sa faible science?
Et que ça n'a pas plus d'importance que la buée,
aujourd'hui très humide après le froid, sur la vitre sensible de la rame.

5

Je descends profond sous Paris et je veux écrire sous moi,
donner de la voix à ce qui se promène, ronge son chemin par-dessous,
remonter en deçà de petites paroles qui ne sont pas encore
et déposer dans leur bol préparatoire aux parois lisses le ferment nécessaire.
C'est là le signal obscur de cette entreprise : je descends composer.

Je m'installe pour une strophe de dix vers, avec changement au bout en vue
d'une deuxième strophe d'à peu près autant de vers, je n'ai pas le temps
de compter avec précision.

Beaucoup de soldes sur les murs.

Inventaire de ce qui est écrit sur les parois : loi, conseils, avis publicitaires,
noms des stations...

de ce qui est écrit dans les mains des collègues : ticket bleu, livres, journaux
(« Passions de femmes »)...

ou sur une valise : ORY, et FRAGILE, AIR CANADA.

« Les nouveaux salaires » et les nouveaux voyages. « 3617 Salair [sic] » et
« Lima 4850 F aller-retour de Paris ».

Le geste courbe de la ligne 5 pour s'apprêter à franchir la Seine avant
AUSTERLITZ.

Les bureaux éclairés, les appartements.

Le despotisme mal éteint de l'argent.

« Tout abus sera puni », mais où trouver assez d'innocents pour tous les
postes de juges?

Quel wagon choisir, à la correspondance? Celui qui m'offre la security
peluche d'un très petit garçon avec sac à dos,

toute neuve encore, propre et luisante, qui sent le magasin.

Je ne suis jamais passé à la station GLACIÈRE sans dire à ma compagnie, si j'en
ai une, sinon à moi-même : « Fait pas chaud, tout d'un coup... »

« Les Américains s'installent », journal à ma gauche;

« Ils ont oublié le Cameroun », journal à ma droite; « Qui est celle-là? », livre
à ma droite.

Tous les yeux des voyageurs sont certains d'arriver

là où il est prévu qu'ils aillent

maigrir après les fêtes.

N'être prêt à rien d'autre qu'à ganter les pensées tout-venant dans des lignes,
 des lignes qui sont perpendiculaires à l'axe de la ligne
 puisque les sièges sont disposés de cette façon.
 Le silence
 relatif et le très mince effort musculaire des doigts qu'il faut pour marquer
 son papier.

Chaque voyageur voyage avec sa façon de s'occuper.
 Celle-ci se coiffe; celui-ci songe; celle-là lit; celle qui se coiffait fouille
 à présent dans son cartable à la recherche d'une barrette qui, prise entre ses
 dents, pend bientôt devant son menton,
 deux bras levés, geste presque intime
 qu'elle ne se permettrait peut-être pas l'été, les bras nus, ici même.
 Puisqu'elle est seule, avec logis et avec ressources, je n'entendrai pas le son
 de sa voix.
 D'ailleurs elle est descendue, tandis que montait une odeur de cire,
 inattendue, de cire pour les meubles, les parquets à chevrons ou les escaliers.

Je regarde les chevelures,
 celles qui ont été préparées avant,
 moins d'une minute ou, plus d'une heure durant, une africaine.

Ou je ferme les yeux
pour mieux sentir le tremblement de la petite vitesse,
ce que prend à mon corps l'accélération et ce que lui rend le freinage.
J'y perds quelques sujets agréables à regarder discrètement.
Léger tangage, pas de roulis. Ou je rouvre les yeux.
Je voudrais être ce chewing-gum,
cette bride de sac à main,
ce cuir travaillé pour chausser 37 ce pied.
Être ça et garder mon désir,
le texte et l'argent du texte
et le sourire radiophonique.

9

Je ne veux ni rêver ni ne pas rêver d'être interrompu.
Si je suis interrompu, le poème risque d'être foutu par terre,
pas si je suis interrompu par une question simple passible d'un « oui »,
« non », « je ne sais pas »,
mais si je suis interrompu par une rencontre non fâcheuse : « Qu'est-ce que
vous pouvez bien écrire là ? »
saurai-je alors répondre qu'il ne m'est pas possible de répondre ?
ou répondre qu'il me faut, tout en parlant, continuer d'écrire ?

Et continuer, de fait, en annexant la parole de rencontre,
notant la phrase qui passe comme un ange autour de la table de bistrot ronde
où sirote Apollinaire,
une phrase, bel et bien, qui me soit adressée.
Les murs sont encrassés du noir de tunnel.
Il n'y a pas la profession de ramoneur de tunnel ou dépoussiéreur.

La Seine grise, QUAI DE LA GARE,
le tunnel est le ciel, je le trouve arrondi, arc-en-ciel de gris
par-dessus la ville efficace et qui gaspille,
travaille et chôme, les arbres ont l'air de chômer, de mendier.
Je réponds à un bâillement par un bâillement rentré.
Après CORVISART, je cherche à voir dans son bureau mon commanditaire,
mais j'ignore si son bureau donne sur la rue.
Le métro aérien est l'un des chefs-d'œuvre apolliniens les plus incontes-
tables de Paris,
tandis que la montagne valaisanne me passe dans la tête, réminiscence cou-
pante d'une prose de Pierre Jean Jouve et d'une conversation.
Le tabac du ballast, chose commune.
Les néons d'un tunnel, choses négligées,
de sens obscur, qui n'étaient pas dans le suivant.
Il n'y a guère ici que les enfants pour regarder ce qui est à voir dans les tunnels,
du moins ceux qui ne sont pas trop occupés à manger du nutela
comme s'ils y suçaient de l'immortalité (station CAMBRONNE, je n'invente
rien).
Les sièges à coquilles jaunes, les écoliers dessus
ont l'air de mouillettes plantées là tout sourire.
C'est l'heure où sortent les classes, un gendarme avec deux soldats en treillis
l'arme au poing.
Toute la population intéressante est là chez elle.
On va d'un point A à un point B,
change même un peu ses projets lorsqu'on est attiré par le paysage
ou qu'on sait par expérience ce qui bouge au-dessus de la galerie de taupe
et le décor devant quoi ce qui bouge bouge.

Le vers est donc une unité qui roule,
ou mieux qui supporte de se laisser rouler comme le caillou de Démosthène,

puis enfiler pour le collier, le court moment suivant venu.
Il est doué de vitesse et de nécessité.

Il ne peut pas rater, c'est bien orgueilleux!
Il ne peut pas ne pas donner au moins son minimum.
Il ne peut être à ce point vide que rien ne se soit appuyé sur son dos
de tangible, c'est-à-dire d'inscriptible,
durant le temps qui, pour cela, est imparti par la contrainte.
Pourquoi sous l'énoncé STRASBOURG-SAINT-DENIS, je ne vois strictement
jamais la ville de Strasbourg
ni la tête de saint Denis?

10

La disparition dans le sommeil a lavé, rénové le matériel,
séché le fait-tout qui peut reprendre du service comme neuf.
Je fais mon marché souterrain : des affaires folles dans tout le magasin.
Les petits enfants du samedi matin sont seuls avec un parent, enfants de la
garde alternée qui commencent l'alternance par ce sas.
Il me faut épilucher mes emplettes sur-le-champ, émincer,
les faire blondir, roussir, blanchir et finalement revenir, à la maison,
d'ailleurs je change.

Je rapporte un chapeau noir et des femmes peut-être un peu plus élégantes
que les jours ouvrés.

« La rivière insolente » dans les oreilles, avec guitare,
tandis qu'un porteur de baladeur n'écarte qu'un seul écouteur, avant de
sortir.

Un sac s'ouvre. Une main va à la poche.

La RÉPUBLIQUE est au bout du tunnel, mais qu'est-ce que j'entends du nom,
arrivé là ?
Je suis aidé par la statue au rameau d'olivier.

11

Les actes viennent par des entonnoirs.
J'en fais des tonnes et parmi toutes choses qui s'y trouvent concassées,
rendues fluides au sein du bol élémentaire, instinctuel et cultivé,
les quelques montagnes que dressent
sur mon chemin, qui ne voudrait pas être du tout sanguinaire,
tel ou tel désir de telle ou telle autre, que je partage, qui me partage,
me vouent régulièrement à des minutes de reconstruction.

Rien ne se perd et tout s'épuise,
fond dans le café qui n'est déjà plus le café d'avant l'ajout,
le vin avant le frémissement de chaleur et la cannelle,
les lieux intimes internes avant la pénétration,
la mémoire des paroles rejointe par de nouvelles paroles,
le caractère avant de nouveaux trempages,
Yseut avant Tristan et les cheveux d'Yseut avant le peigne qu'est la main de
Tristan,
les minutes longues avant le rendez-vous.

III. Un poème de métro pour *La Guirlande de Paul*

Paul Zumthor proposant de définir l'improvisation par la coïncidence de la
production et de la transmission d'un poème,
de définir la performance par la coïncidence de la transmission et de la
réception d'un poème,
je cherche à quel type de coïncidence obéit, pour moi, le poème de métro.
Coïncidence toute particulière du brouillon et du propre, du premier jet et
du dernier,
sachant que l'agitation-correction du cocktail d'avant le jet se fait dans la
tête et dans la bouche.
La situation dans laquelle je me trouve alors pour composer
ne manque pas d'un certain sentiment de péril proche,
pas celui de l'improduction, mais celui de la nullité de la production.
Inquiétude, si toutefois la production n'est pas nulle, que soit mise en doute
ma sincérité,
mon obéissance à la règle de non-correction ultérieure, invérifiable par des
tiers.
Aussi penserais-je à voler à Zumthor,

non sa clarification de la situation de performance,
mais celle de celle de l'improvisation, qui balaiera les doutes en ajoutant aux
miennes ses coïncidences :

le poète, correctement rémunéré par quelque mécène public ou privé...
(qui a dit « un éditeur » ? non, là, excusez-moi, mais vous rêvez...)

le poète, donc, est installé (sous surveillance d'huissier) dans la rame, avec
un bloc de papier blanc et son stylo préféré.

Il est nu comme un ver (le poète, pas l'huissier) pour qu'on soit bien sûr qu'il
ne recoure pas à des antisèches,
nu, mais de ce fait, tout de même, bénéficiant d'une protection rapprochée.
Un thème lui est proposé. Il compose, selon la règle. Il lit l'ensemble en fin
de parcours.

Quand j'écris le poème de métro, il faut que je prononce le vers à l'aide de
petits mouvements des lèvres,
crachant ainsi modestement au bassinet de la « vocalité » que finit par préférer à « oralité » Zumthor.

Le bruit de la rame couvre aisément ma voix, m'assurant la discrétion
nécessaire

et du côté du mouvement des lèvres, je fais des essais de ventriloque.

Le poème, pourtant, est toujours adressé, plus ou moins dans le noir.

Celui-ci de poème est versé sur le sol pour la grand-soif de la poussière et de
la bouche des ancêtres qui y sont retournés, comme le destinataire de
cette guirlande.

IV. Je suis accueilli...

1

Je suis accueilli par des conversations de gens et des grincements de roues.
Entrer dans une rame de métro pour un poème de métro et entrer dans une
rame de métro pour autre chose ne revient pas au même.

Il me faut, dans le premier cas, m'attendre à tout par conviction, par décision,
accepter que tout ce qui arrive
arrive à se poser sur les barreaux de mon échelle
presque également – tout dans le presque.

Autrement pris, le métro laisse privilégier la station de départ et celle d'arrivée,
ainsi que les changements.

Un moustique passe sous mon nez, je pense n'être pas une grenouille.
Est-il né cette nuit, à la faveur du redoux de la météo ? Si je pense n'être pas
une grenouille,
c'est que la radio m'apprit, ce matin, la qualité d'insecticide naturel de la
grenouille.

Tout ce qui arrive arrive à *être* les barreaux de mon échelle,
d'ailleurs il n'arrive que des choses ténues et loin de moi d'en demander
davantage.

Qu'arrive-t-il d'autre aux taupes que le souci de leur tunnel, de leur bouffe et de leur rut ?

Sans doute pas de moustique ! Je viens de tuer ce moustique en l'écrasant de la main sur la manche de mon blouson.

Il m'est possible d'affirmer que l'ordre élémentaire de tout ce qui arrive rend impensable la traversée tortillante de la rame par un ver de terre.

Imprévisiblement, la voix de la conductrice m'invite à descendre à MAISONS-ALFORT-LES JUILLIOTTES,

si bien que le changement se fait dans la continuité de la ligne droite.

J'ai pris plusieurs fois cette ligne, naguère, pour aller travailler bon pied à Bonneuil,

invité par Claire Colombier qui, tiens tiens ! m'invite aussi ce soir 19 février à lire en public.

Ce « ce soir » est un drôle de « ce soir », puisqu'il est tracé samedi mais désigne le soir du surlendemain,

manière de privilégier le moment de la transmission sur celui de la production et, m'en rendant compte, je persiste.

Surgissant à la lumière de la station, la rame

(surtout si je suis assis en tête comme à présent) ne paraît pas toujours encline à s'y arrêter.

De même que, sortant au jour pour passer la Marne, elle paraît accélérer.

Je compte cinq passages aériens de fleuve par le métro, à Paris et autour, une Marne et quatre Seine, je vérifie

sur le plan de mon agenda, avec une hésitation pour la ligne 10 entre AUTEUIL et JAVEL,

que je vérifierai. Le métro est un territoire

avec ses noirs lumineux et ses paysages de fleuves,

avec ses dames qui lisent,

ces deux mains n'appartenant pas au même corps, qui se croisent,
ces quatre lèvres, de deux corps d'origine, qui se baisent,
ces faux dévisagements par le reflet.
Je descends ? Et puis non, je ne descends pas. Mais si je ne descends pas,
je dois continuer à composer avant CHEMIN VERT
et ainsi de suite. Ce voyage n'est pas envisagé dans le *Salon des Vacances en*
France,
mais c'est le mien, dont je rapporte
une preuve de moi-même et une autre de notre langue.

2

Je pars pour trouver un quatrain et j'arriverai sans doute avec lui.
Quatre stations jusqu'à CHARONNE, qui était très fleurie, la semaine dernière,
sombre anniversaire de la République dans ses moments de coupeuse de
bras
de ses propres bras, qu'elle sait parfois jeter au loin ou presser contre ses
propres grilles.

3

Ce matin, j'y suis, par-dessus le marché, à l'abri de la pluie,
entouré de contemporains aux cheveux humides,
la tête matinale fraîche et hirsute, c'est dimanche,
proportion de casquettes et proportion de parapluies et proportion de
casquette *et* parapluie.
Un homme et une femme se disent au revoir, elle descend, il reste, en
s'embrassant sur les joues distraitement.

Voyons... qui a conscience, parmi les voyageurs, qu'on arrive au jour à LA
RAPÉE,
puis qu'on va s'engager au-dessus de la Seine en décrivant une belle courbe?

Et retour immédiat, passant sur le quai d'en face à 12 h 28. Le pont
avance,
le pont en construction qui franchit déjà la Seine. J'aurai vu un pont
se bâtir, se commencer et se finir.
Je ne me lasse pas de la courbe à la sortie de LA RAPÉE, ou à son approche,
suivant qu'on va vers PICASSO ou vers ITALIE.
Et je m'arrête, par contre, à une station morne.

4

Je suis accueilli par une rame très pleine
et, le vers d'après, c'est moi qui accueille un accordéon rouge,
qui me pousse à chercher, sans succès, un vers qui balance et valse
et ne s'attriste pas
de l'envahissement polyphonique de trop bons souvenirs d'étreintes depuis
relâchées.
Il a joué dans la rame pour moins que trois francs, je pense.
Il n'avait pas pu, pas su, rester tranquille dans sa chambre
comme, dans un même tiroir, après leur combat, les marionnettes ennemies
de Wilhelm Meister
dorment en paix, main dans la main,
d'une façon incompréhensible pour qui suit passionnément l'intrigue.

La scène offerte à l'attention d'un public a lieu sur un morceau du tapis du
monde.

Et le tapis lui-même, dit-on, peut représenter le jardin dont l'hiver nous
interdit la jouissance,
l'hiver qui rend le jardin chiche et défensif.
Le microcosme est, par exemple, additionné de vent vert
et de parfums que, pour boucler la boucle, je qualifierai d'accordéoniques.

5

Je ne me rends nulle part, que sur la ligne bleue de mon bloc,
néglige de noter d'où je viens,
renonce à cesser d'écrire.
Je sais que sur la plus belle plage du monde, je pourrais avoir ce regret de
mon métro
et que les passants qui sont d'un troupeau d'un peuple, dont je suis, me sont
des utilités
comme je leur suis l'inutilité qui trace
des vers sur son papier qu'il a l'air d'extraire du sous-sol
et de détacher des veines du gisement, dont ils sont un bout itinérant.

Ce poème de métro sera donné, ce soir, à Mercœur
et, cette fois, *ce soir* est vraiment ce soir.
Au cœur de la mère
il y a le métro, puisque la métro-pole du métropolitain est la *mêter-polis*, la
ville-mère,
si j'en crois le *Petit Robert*,
sous la couverture duquel est le cœur, le viscère,
qui pompe indéfiniment et, de fait, parfois, épuise.
Ce poème de métro est le dernier, cinquième d'une courte série.
Je me demande comment elle, je me demande comment il, je me demande
comment ils seront accueillis.

V. Mesure

1

Puisque la métrologie, par le grec *metron*, est la science de la mesure,
il est dans l'ordre des termes que le métro soit la mesure de mon poème,
qu'il mette en conformité l'épaisseur des tranches et mon appétit,
pèse à sa balance froide les pages des lasagnes ou du millefeuille,
je me charge d'arroser de sauce.

Le poids que chacun autour de moi, et moi, perd ou gagne à chaque seconde
serait perçu et affiché par une balance électronique douée de quatre chiffres
après la virgule

comme on en voit une à la Villette dans l'exposition *Mesures et démesure*,
occupée à ne pas cesser de peser un navet s'asséchant.

Ici, c'est ma voix qui pèse le poème au moment de la prononciation,
à partir de la centimétrique fixée sur le papier et tout en en accomplissant
l'exacte durée.

2

Le rêve de la démesure, qui plane si fort,
dans les allées nocturnes des rêves qu'on *s'autorise*, pourtant...
est une forme de dépense qui s'apparenterait à un client de la poissonnerie
échangeant une de ses mains contre un saint-pierre
puisque saint-pierre n'est pas qu'une halle, mais aussi un poisson :
sortir de sa stabilité par le poème et l'y retrouver toute,
dans la même foulée, les mêmes tours de roues,
le comptage qui permet d'apprécier le mouvement.
La croisée orthogonale du vers horizontal et des rimes verticales
me pousse à contredire, un jour où l'autre, le bancal
affectant ces poèmes que le blanc cale
très inégalement par rapport au bord, doublement droit, du papier.

3

La mesure taille dans la bête entière
des morceaux qui soient admissibles. La poésie fait de l'admissible.
Elle compte les côtes, appelle « côte » ce qui se cache derrière la côte et
« entrecôte » ce qui se cache entre les côtes,
doigt ce qui se glisse entre deux doigts dans une étreinte de mains.
La mesure trie son bien dans le conglomerat.
C'est là que se voient le mieux le choix fonctionnel et le prélèvement,
la pensée du tout de la langue et de ses constituants.
Je fais mes paquets.
Je délibère, avec toute la préméditation possible, sur le sort de mes
emplettes.
Tout repasse, même repu, par le trou de la belette.

4

Entre ROBESPIERRE et PORTE DE MONTREUIL, l'habit du Commandeur de
Dom Juan

pèse sur les épaules du nom
du dédicataire de ma station de départ, déjà statue dedans ses gènes
et ses entournures onomastiques.
On sut très bien, longtemps, sculpter les plis les plus mous du tissu dans le
marbre
et le « silence » est porté par le mot que je prononce.
Ça s'envole. Taire le fait
qu'il – s'al – lume – et – s'é – teint – une – syl – labe – à – chaque – se – conde
ne serait pas rendre service aux populations bénévoles
qui exercent, en ce moment, leur écoute globale.

5

Il faut se décider, combiner les mesures,
se livrer sans freinage au bon alexandrin.
Les vers seront moins longs, tous égaux de longueur.
Mais l'inquiétude croît qu'il n'y ait sous la main
qui transcrit que le sec d'impossibilité.

De mes chants de métro, ce n'est pas le meilleur.

6

Je suis monté pour un tout petit parcours, qui ne m'offrira peut-être pas de dé clic.

Attention... déjà... je dois reconnaître que rien, que je suis déjà à RÉPUBLIQUE.

7

Sache bien où ça va dans le tunnel.

Ça va vers la lumière. Un enfant dort au creux des trois côtés de sa mère, les cuisses, la poitrine et la sangle des bras fermée aux mains par des bijoux.

Ce tableau est un pur bisou. La femme est indienne, une amande peinte, rouge et or, un buisson ardent, flamme montant au front à partir de la racine du nez,

les cheveux noirs, noirs. Une accordéoniste est montée pour « Frère Jacques... ».

Mais il dort déjà, le frère, qui ne peut pas s'appeler Jacques.

J'irais volontiers jusqu'aux lieux d'habitation de son rêve pour lui lire « Aymerillot » ou « Le cimetière d'Eylau »,

lui offrir un combat à comparer avec ceux du *Ramayana*.

Mais il est descendu à CAMPO-FORMIO.

Je sais où ça va. Pas de surprise.

Toujours ça va par les rues, sous les rues, au-dessus des rues, vers une habitation,

là où on habite, s'habitue à habiter, médite.

L'art est public, toujours aussi privé qu'il est public.

Je ne sais pas si mon voisin le sait,

mais je sais qu'il ne sait pas qu'il est un personnage de ce poème.

D'autres, qui sait s'ils ne s'en doutent pas un peu, à me voir

balayer du regard, de leur face à mon papier,

l'air ambiant, comme si je rapportais quelque chose d'eux au bout de ma ligne?

Je ne rapporte pourtant rien d'autre qu'une congénéritude minimum,

rien d'une indiscretion, rien d'une évaluation.

Je cherche à prendre tout comme tout vient, mais rien ne vient me marcher
sur les pieds ou me taillader les ailes du nez.

Chant de la rame dans les courbes.

Le « prince de Bretagne » est un chou-fleur.

Je n'ai jamais fait la route à pied entre deux stations, contrairement aux
taggeurs

qui ont suivi la longue flèche rouge sur fond blanc menant sans détour à un
tableau électrique – une alarme?

Il y a tout un langage assez obscur du tunnel, que le conducteur comprend,
et qui ne comprend pas la phrase possible : « Je vous aime. »

Qui sait, pourtant, si dans l'enthousiasme de l'amour le conducteur
ne charge pas de son bonheur un certain caillou du ballast qu'il est seul à
connaître ou le boîtier électrique

annonçant l'approche d'ALEXANDRE DUMAS

où travaillerait, par exemple, dans un bureau, à ce moment même, celle qu'il
aime?

Les abeilles de la grande ville décuplent, par là, leur efficacité,
voyageurs debout 140, voyageurs assis 24,

mesure inscrite qui ne tient aucun compte des strapontins
ni des genoux des pères, ni des giron des mères, ni des présents dans les
pensées.

L'enfant d'*Axion*, marque de lessive, a un t-shirt invisible
de tellement de blancheur qu'il atteint à celle des spectres.

9

Je compose ce vers à l'extrême limite du temps permis,
ce pourquoi il n'est qu' (mais pourquoi « ne que »?) autodescriptif.
J'écris de façon très cursive et j'ai lancé tout à l'heure le point sur le
deuxième i de « -criptif » comme si c'était un exploit de tireur à l'arc.
Il arrive d'ailleurs bien à sa place.

Un pauvre, que Baudelaire n'a pas assommé, vient de faire sans succès une
traversée de la rame dans le sens de la longueur.

Arrivé au bout, dépit, il aperçoit une pomme par terre et la ramasse
et la range fièrement dans sa casquette.

« Un médecin tué à coups de ciseaux », dit un journal sur quatre colonnes.

Une fille lit Shakespeare, *La Comédie des erreurs*.

Elle n'en loupe pas sa station.

10

Je reviens de Montreuil tardivement avec des livres numérotés, le numéroteur était en panne.

Un moustique et deux parapluies.

Je suis des yeux le moustique qui paraît vouloir attaquer une porteuse de parapluie.

Il revient vers moi pour se faire tuer d'une gifle sur ma manche.
Pour plus de sûreté, je le cherche au sol et l'écrabouille sous ma semelle.
Station charogne.
Une fille lit *Dis-moi qui tu hantes*. Une autre *Petit plan de Paris*.
Une autre ne lit rien, mais les yeux rouges.
« En deux minutes, j'ai envoyé mon Mini-CV à 10 sociétés. »
« Biocanina, la vie sans vers. »

VI. Murmure

1

À la demande de murmure, je ne répondrai pas par autre chose que par des extraits de ma ventriloquie, ventriloquie dans la rame, aujourd'hui troublée par mes éternuements. Ici, je ne murmure rien que pour mes parois palatales, mais, là, je murmurerai pour des égarés de salon. On aura noté que, du point de vue du 24 mars, « ici » est le salon et « là » le métro, deux temps – deux mouvements, et deux positions différentes des choses. Et pourtant, je sais que je transporte avec moi le métro sur la planche et le pain qui reste à enfourner à grands coups de pelle. Les pensées viennent des yeux, chez les voyageurs, l'œil flottant d'un très paisible moment de latence que ne serait propre à troubler qu'un regard entreprenant ou un attentat.

2

Nul ne convierait jamais, bien sûr, à une « profération », puisque nous sommes d'un temps où le poète s'excuse de poéter.

Pourtant, j'ai lu mes plus récents poèmes de métro debout et sans micro
pour plus de cent personnes,
les feuillets à la main et les yeux dans les yeux.
Aujourd'hui, des voyageuses présentes, je considère les genoux,
en attendant le temps prochain de les voir dénudés :
ce beau premier jour de printemps où se révèlent tant de ménisectomies.
Il se confirme que les samedis et dimanches sont beaucoup plus bavards que
les jours de semaine :
les gens sont de loisir.
Et le temps qui roule est un ami, un auxiliaire.

3

La ligne 11 n'est pas une ligne de bien longue installation
et c'est aussi la ligne où les wagons bondissent
et secouent comme on devait être secoué dans les pataches.

4

J'anticipe, huit jours plus tôt que le jour où je lis
(c'est-à-dire huit jours plus tard que le jour où j'écris) j'anticipe
la livraison de ces lignes, assourdi que probablement je serai de la rumeur
caractéristique des salons si peu mallarméens malgré le nom
et si pas amusé plus qu'agressé de l'odeur reliquat du salon récent de l'Agri-
culture, si c'est comme l'an passé.
C'est très bien que le poème patouille
sur les couleurs de cette palette désordonnée,
comme il doit se débrouiller à OPÉRA (temps de l'écrit) de l'embarquement

d'une bonne trentaine de touristes américaines posant leur doigt perplexe
sur le schéma de la ligne,
en grinçant leurs paroles comme des portes de manoir.
Où vont-elles ? À VILLIERS, toutes, pas une qui quitterait le *cattle* !
Elles ne sont pas rassurées.
La rame est soudain très vide et sans regret ni sans satisfaction particulière.
Ce déroulement en vaut un autre, parce qu'il est assez plein
et que j'ai pour moi les éléments élémentaires qui font le serein.

5

Il manque à ces souterrains, pour être le far-west,
quelques arbres, et le fait d'en être un jour exilé,
des restes d'un feu nocturne et avoir de la neige tous les jours en abondance.
On ne pense guère au métro pour s'éloigner de quelqu'un ou de quelque
lieu,
non, ce n'est pas par là qu'on peut s'enfuir.
C'est tout juste, chez lui, si l'on peut songer deux minutes à autre chose qu'à
ce qui vous dévore.

Deux petites filles coururent après le métro qui s'approchait, comme elles
accompagneraient un troupeau.
Tout ça pour une seule station !
Elles n'étaient peut-être là que pour la visite
des voitures familiales pour sortie familiale.
Le graal de Zazie est entré dans la civilisation
et ne la fuira pas, je parie, de sitôt.

6

Le métro est au train de grandes lignes ce que le murmure est à la conférence
ou à la déclaration de préférence, souvent solennelle.

Je ne sors pas de là et, parisien, je ne sors pas de chez moi
quand j'attaque le quai, de ma dent d'usager.

Écrire au monde, depuis un bureau roulant qui est le monde,
c'est ne douter de rien pour faire douter de tout.

7

De métal et de porcelaine,
le métal de blanc qui, dit l'Indien de Jim Jarmusch,
se retrouve si souvent dans la chair des blancs – et des Indiens, donc! –
et les flèches des Indiens sont toutes de bois.

Le bruit du métal entre dans les têtes de toutes les couleurs
que veut vêtir unitairement une firme bien blanche
et du métal dont on fait les fafiots, les coupures.

De béton, de verre et de papier
et de toile tendue aussi dérisoire que page tournée,
mais sur laquelle il y a toujours au moins une ligne qui mène quelque part
où l'on ne savait pas, peut-être, qu'il était possible de vouloir aller
avec tout son métal sonnant et trébuchant dans les contrôles.

8

Le moyen de remâche.
Non, plus que de remâche, de cuisson,

de digestion, de renforcement des songes creux,
un peu moins creux par le fait et la « hantise »,
puisque le mot « hantement » n'a pas l'air d'exister, l'action de hanter
les basses œuvres de la ville.

C'est un espace assez facile à incorporer.

Les courbes secrètes, uniques, de l'auditeur, auditrice du murmure
finissent aussi par être parcourues par la voix qui lit, la mienne,
si bien que lorsque l'auditeur s' imagine me dérober de l'intime,
l'auditrice ne pense pas que je descends le tube de mon endoscope vocal
dans la vis vertueuse de son pavillon.

Il, elle ne sait pas tout ce que je perçois de l'appétence (ou de son contraire),
des consentements à de la douceur,
des haut-le-cœur réflexes devant une provocation.

Il reste que cela reste entre nous, n'aborde peut-être même pas aux rives de
la conscience.

C'est notre petite hypnose à nous,
dont il ne faut jamais manquer de remercier sincèrement les organisateurs.

9

Quand on se trouve au creux d'un accord quasi musical
– et c'est le seul moment de mon métier où je peux regarder Vivaldi dans les
yeux –

il y a que la phrase est alors aussi porteuse que transporteuse,
aussi exploratrice que rebattante des mêmes chemins,
sans douleur, mais pas sans agacement,
après un vers beau, un vers laid,
c'est le murmure, le petit partage.

10

Que le conter (raconter) et le compter (compter de tête) aient la même étymologie est ébahissant.

La voix, elle aussi, se mesure, et le nombre des épisodes dans l'histoire rapportée,

et l'intensité de chaque, le futile et les graves.

Musique ambiante à la station LES HALLES.

11

À la lecture, le vers est assez loin de la minute,

la minute approximative

qui mène du blanc au blanc par le noir, du clair au clair par le sombre.

Quand « tout (est) perdu à la suite d'un malheur », les minutes sont longues et chacune est pourtant à passer, tout entière,

parfaitement impropre à l'accélération, minute rongée par le ralentissement.

Il est bon d'alors se faire porter par un train de roues

et regarder autour, quand on ne veut rien en voir,

les yeux sur un compteur qui compte l'absence.

La sainteté de Placide (mais qui était le Placide de SAINT-PLACIDE?)

révélée probablement par un supplice.

12

La déperdition

est la grande chance, difficile à accepter, de la lecture et de l'audition.

Murmure contre rumeur externe et fuite-des-idées interne.

Je cherche à faire entrer le monde dans une bouteille,
exploit de miniaturisation et de dextérité,
et que le monde y continue de ne pas étouffer,
qu'il ne soit pas du tout réduit à plâtre,
dans sa vitrine cassable.

Mais la vitrine qui contient le monde devient en même temps une part du
monde,

ce pourquoi tout, toujours, est à recommencer
avec fureur

et la fébrilité des fourmis qui vont engranger une mie de pain
avant que l'œil du merle.

VII. Poème du métro parisien

Si gouverner, gouverner les heures qui viennent, c'est plutôt se surprendre
que prévoir,
alors les premières minutes m'auront déjà légèrement contrarié.
J'ai plus de temps qu'il m'en faut pour dire en quoi.
J'avais espéré, dehors, une petite pluie pour entrer dans un concept d'abri,
gardant un peu d'humidité, au dos des mains, pour la soif,
mais la nuit de 5 h 30 était sèche et douce et noire comme une robe noire
éclairée de l'intérieur
par un corps qui tient debout en toutes ses parties.
La surprise a ceci d'une révélation d'être qu'elle reconnaît du *qui n'aura pas
été*,
ou qui n'a pas été à cette place en secondes comptée, qui lui avait été dévolue
au nom d'une confiance toute particulière en un ordre du monde.
Pour l'escalier des lois, une est en sable,
une marche qui manque, sous le pied du marcheur oublieux de son propre
poids.

Je suis arrivé au bout d'un premier tentacule
sans que me soit donnée la chance d'un hublot sur Montreuil,
le monocle d'un Tristan Tzara monomane à la queue monochromatique
bleue bleue.

Et j'ai refait machine arrière, pour ragiter mon lait,
un parmi des destinées paisibles et discrètes.
Je fais quelque chose de mes cinq doigts.

Je n'arrive pas très bien à croire dur comme chemin de fer à la réalité des
minutes pourtant calculées
avec une marge d'erreur sans doute faible.

La première sortie à l'air, d'ailleurs à BEL-AIR, est peu spectaculaire en raison de la nuit

qui en est seulement, là-haut, à mettre dans son noir un peu de lait bleu
et tourner pensivement au moyen de la petite cuiller solaire.

La première Seine du jour me conduit à tomber les lunettes sur mon papier.

La première Seine et le premier chantier, si j'exclus la cabane verte
du quai de RÉPUBLIQUE, à mon départ, pleine d'outils et de gris-gris d'ouvriers.

Le freinage de cette rame est inédit et agaçant,
comme s'il nous était reproché, par la machine, d'attendre l'arrêt.

Or, j'ai déjà dit *nous* sans demander l'aval de mes compagnons,
ce qui est une façon d'exagérer bien dans les cordes de l'orphique
personnage qui se croit, ce matin, le scribe assis de toute une dynastie de
transportés du jour.

À DENFERT-ROCHEREAU, pour la première fois, mon papier a été regardé avec
curiosité

par une pénétrante lie-de-vin, tailleur, deux sacs,
sur un sac, un globe terrestre brodé, avec fusée qui en fait le tour,
tandis que je sais que je passe à ce moment au plus près de la rue Mizon.
J'attendais que le ciel, après PASTEUR, soit de cette couleur violette

et que ça et là un appartement minoritaire ait réveillé ses lampes,
tandis que *Loto* et *Hôtel Ibis* n'ont pas encore éteint leurs enseignes.
Approche la deuxième Seine, qui est à l'autre bout de la Seine,
mais je n'arrive pas à croire une seconde que la Ville de Paris va transformer
en logements sociaux des bureaux.

Le métro, à PASSY, traverse un immeuble de part en part.
Il a fallu, suffi de replonger sous la terre
pour me conduire à voir une veste à losanges rouges, un haut de dos
avec cheveux luisants de laque.
À ce prix-là, ça fait du bien d'écrire.

La strophe avait deux vers. Paris remplaçait quoi ?
Le dauphin craignait peu la pieuvre de Gilliatt.

La bonne sœur à cornette est un bon thème publicitaire, en ce moment.
On ne peut toujours toutes les dénuder, ni donner dans le moyen terme,
d'où la prenabilité de la poésie qui ne craint pas de chasser l'extrême par le
terne

et se surprend parfois à gouverner le hasard.
Une femme de Vitruve d'une affiche des Galeries Lafayette tourne dans le
O de 10 %, dessiné comme la lettre O et non comme le chiffre 0.

Elle me plaît.
Je me suis donc autorisé qu'elle me plaise, ait le temps de le faire,
comme me plaît le long coin de plastique entre le dossier de la banquette
et le flanc de la rame,
signe d'un raboutage nécessaire après un dessin industriel assez merdique.
Je ne suis pas moins heureux que si je marchais, ce matin, dans la campagne,
ce qui ne veut pas dire que je ne marcherai pas, après-demain matin, dans la
campagne.

Mais « la campagne » m'est venue en sortant au jour à BARBÈS avec le ciel
pomelé rose.

Pierre m'aura fait commencer par l'aérien,
par l'aérien, d'abord, de son grand-oncle Friese, puis par celui,
je ne sais pas... d'un concurrent – mais c'est une profession où l'on dit
« confrère ».

Moi, j'ai le front de rajouter des vers aux vers
avec l'ivresse subséquente.
Il y a beaucoup de femmes qui se surélèvent du talon,
tout pour la grandeur comme artifice au service de la minceur.
Mais quand elles sont assises, l'utilité s'effondre :
urgent de breveter les talons de fesses
qui hausseront du col les rondeurs à confort de la girafe commune.
Il ne manque que des pousses vertes au plafond de la rame.

Faire silence pendant l'arrêt, la plume haute,
un instant, est le luxe du vers assez court,
Procuste n'est jamais content de l'adéquation du vers et du temps,
mais Procuste, je ne sais pas si vous êtes au courant, est un peu timbré, ce
qui est trop peu dire.

Courir est inutile, je crois être parti à point,
avec un ordre de mission et quelques encouragements hilares.
La culture, c'est faire faire autre chose à quelque chose :
l'électricité brûle proportionnellement moins de granges ou de grands
chênes qu'il y a deux siècles
et le paratonnerre de Buffon est dans une vitrine, à Montbard.
Une bouche bâille en face de moi.
Quelle dignité, pourtant, dans chacun de nos corps doué d'un projet pour la
journée !
Finir un roman ; finir un *Que sais-je ?* (évidemment sur internet) en arborant
une cravate à motifs de bonsaï ;

acheter dans le neuf pour des crédits avantageux ;
durant un temps ouvrable devenir poème,
au nom de la précision d'un emboîtement artisanal
en recourant discrètement à des acquisitions d'ordre scientifique et sinon
ancestrales

du moins émanant de la complicité de partenaires adorables,
de l'ouvrier considéré comme une clef :
la clef, active dans la serrure, dessine un O
encore ambigu 0 et O ([o] et zéro).

Il n'y a pas d's à GEORGE V, signe de britannicité,
mais deux l à de Gaulle qui portait deux étoiles, mais la station n'est pas
CHARLES DE GAULLE-ÉTOILES.

Les mots « tirage argentique » enrichissent une photographie.
Un colleur remplace une affiche sur le quai de PORTE MAILLOT.
Une ligne de tirets de néon dans le noir. Le poème, c'est du temps.
C'est du temps et c'est de la dépense le plus largement préméditée
qu'il est possible. Voilà ma troisième Seine
et, presque aussitôt, ma première envie de pisser. Un terminus.

Six mains sont devant moi, et huit bagues.
Deux mains croisent leurs doigts comme la ville,
mêlant la peau et le métal
et, dans la bouche, la muqueuse et l'ivoire.
Je ne me suis pas rasé, ce matin, pourquoi ?
quand le premier vendeur du *Lampadaire* du jour l'est de frais.
Refus de fermer le lit à double lame et couteau froid
et quoique j'eusse envie d'être, justement, très impeccable.

Impossible d'avoir sérieusement le sentiment
de simplement commencer d'épuiser un lieu parisien, comme disait un autre,

puisque parcours et perception ne se livrent à aucune espèce de réduction,
mais décuplent, centuplent et tentacuplent
les noyaux de réel encore germables après qu'on a bouffé le premier bon du
fruit.

Tout lieu est un riche lieu, et Drouot disperse les héritages.

Il ne m'est pas laissé le temps de rêver à autre chose qu'au poème.
Mais quoi? est-ce que vous laissez votre langue, la nuit ou à la sieste, dans
un verre d'eau sur la table de nuit?

« La mendicité, c'est chiant, c'est stressant ! » Non seulement je ne lui ai rien
donné,

mais je lui ai volé sa phrase pour faire un demi-vers,
oui, *faire* un demi-vers et non *glisser* dans un demi-vers
car qu'est-ce que ce demi-vers, en dehors de cette phrase volée?

Pas d'herbe ni de vert à CHEMIN VERT.

La poésie a beaucoup moins besoin de verdure que, disons, le ruminant...
la chlorophyllophilie

ne fait pas partie obligée de sa panoplie

et ce n'est pas en tant que poète que je me ferais bien, là, une petite roquette
ou mesclun

délicatement relevé(e) de citron et d'huile d'olive.

Pour autant, je ne vois pas que le poète endive,

mais bouteille, aussi : poème bouteille faisant péter les langues bouchons
et donnant, qui sait? de l'enthousiasme, en manquant même à la Nature.

Les pieds et poings déliés, je me livre

à l'établissement régulier d'un livre.

Et c'est la tête haute que je peux passer, fatigue au dos, à la station

LIBERTÉ,

pour prendre, paf! quelques secondes, un vrai soleil dans l'œil,
passé la Marne.

Je me rappelle la très longue et très éprouvante galerie de la mine de potasse
de Wittelsheim
parcourue naguère en touriste, histoire d'aller voir du presque passé.
Il y avait, au bout, des hommes comme chez eux, qui cassaient les veines du
monde
et laissaient se couvrir de sel les pépées en quadrichromie collées sur l'acier
des vérins, qu'ils léchaient, peut-être, quand nous, visiteurs, avions le
dos tourné.

Je n'irai pas plus vite dans le sens de la marche.
Je ne sais pas si je veux aller plus vite, mais je ne perds pas de temps.
Il y eut une réunion pour décider qu'il fallait des néons dans les tunnels du
métro.
J'ai encore le Purcell, entendu tout à l'heure, joué en direct, à LA DÉFENSE,
dans ma mémoire sonore
et la caisse à deux narines de la reprise bouche fermée.
Libération, ce matin, cherche la tête de madame Wang
afin de la réunir, dans un cercueil, avec son tronc, ou dans un tiroir de la
morgue, d'abord,
pour autant que je puisse dérober à mon voisin le juste fait divers.
Station PORTE DORÉE, que je jumelle à ARGENTINE,
pas un chat sur le quai, pas un rat, pas un client,
la rame s'est arrêtée, pourtant, le plus courtoisement du monde,
monde, mon monde, respectueux de ses engagements, dans un nombre de
cas suffisant.
Dans le tunnel, je m'interroge sur les secrets de certains boîtiers.
Comme tout cela est régulier, avec désir
que dure infiniment la caresse des choses vues
et que le regardeur se trouve, lui aussi, paresseusement réduit à un objet de
caresse !

Parmi mes compagnons du jour, c'est (pour le moment) de loin le plus barjo qui dit que, de barjos, le monde est tout rempli.

La triste molle quiche aux poireaux badoit dans l'enceinte souterraine de

BASTILLE

n'a pas même fait mine de me donner un coup de fouet.

J'ai mangé ça comme on avale un tampon d'urgence,
exactement la façon dont je n'aime pas devoir lire un livre.

Le reflet tremblé double de mon texte, dans la vitre sécurit, paraît l'arabiser
par le sens de lecture, l'orientation du drapeau et le dessin des caractères.

Les jardins souterrains de SÈVRES-BABYLONE ont des sièges de quai peints en
vert.

Ah, vert ! ce satané vert qu'on n'a pas demandé !

Est-ce que les racines des pissenlits sont vertes ? celles qu'on suce-
ra, lorsqu'on aura

signé notre dernier contrat, celui d'avec le sous-sol.

Y a-t-il une ligne particulière pour les âmes en peine, pour les spectres ?

PÈRE LACHAISE, SAINT-VINCENT, MONTPARNASSE, INNOCENTS, BAGNEUX,
PANTIN, PASSY,

avec correspondance assurée pour la lande d'Ophélie et de Yorrick.

Il n'y a jamais eu, peut-être, un cercueil plein dans une rame de métro (ou
vide).

Le métro paraît décoller, à la station fantôme MIRABEAU.

Et je n'invente pas que cette ligne est lente.

Une grande blonde bâille et paraît douter de la réalité précieuse de sa bague
collée à l'alliance.

Le bout de ligne manque de nerf.

Oui, ce membre a la goutte,
apprécié tant d'enfants que de Japonais, mais la distance entre BOULOGNE-
JEAN JAURÈS
et MICHEL-ANGE-MOLITOR est beaucoup plus longue que la majorité de mes
intervalles!
C'est très grave! Tiens, voilà MIRABEAU, la MIRABEAU
aperçue, tout à l'heure, sans arrêt. Un arrêt, cette fois. Je rechange à JAVEL.

Drôle de coin. Belle montée, décidément, au surplomb de MIRABEAU,
quelque chose de comparable en qualité avec l'arrondi de LA RAPÉE.

Démarrant ce matin à 5 h 30,
la rame attendait, dormante, contre le quai de RÉPUBLIQUE et la population
était plus hétérogène que je ne l'attendais : la proportion habituelle
de quelques catégories à vue d'œil perceptibles.
Une Africaine
est descendue, sombre dans ses couleurs où la lumière a lieu.

Six heures déjà, six heures seulement, le temps ne se laisse pas faire,
une péniche haussant les épaules qu'on ait le front de l'appeler au sprint.
Brûler le temps de son attente à tenter de brûler le temps : vanité,
et poursuite de l'instant de la scène photographiée.
Un colleur d'affiches est debout, au milieu de ses décollures, comme un
héron dans son nid dévasté,
tandis que la duplication de la jambe est contredite par la pose croisée
créant le genou porteur et la jambe en porte-à-faux,
la jambe mère et son nourrisson.
Sitôt dévisagé, le monde, qu'il faut le laisser partir,
sans compter bien longtemps sur le très improbable retour du même.
Il n'y a pourtant, strictement, toujours, que des coïncidences

puisqu'on relève le plat trop plat avec le sel
et tout un luxe d'épices qui sont le clinamen de l'alimentation ouvrant à la
cuisine.

Tête de veau la vinaigrette, j'attendrai quelques heures.

Le paradis de l'affiche

prétend se vendre à un prix juste : c'est le lointain, l'éternel Orient,

oui, rabâché comme l'éternel,

que le métro va bien à compenser de par la force, petits pas, de son très éphémère.

Et pourtant, il tourne ! Ses roues tournent.

Il est plutôt du va-et-vient, et du cours régulier.

Il y a le chant sifflet de la ligne 8 qu'un aveugle doit reconnaître entre tous
et que ceux qui voient ont en mémoire

inactive, sans doute, mais capable tôt ou tard des prouesses de la grive de
Combourg.

Là-bas, à l'autre bout du wagon, un chauve se gratte à deux mains, violemment, le caillou.

Par-dessus les barres grises, je ne vois que les mains et la scène :

des danseuses en accéléré ou des fourmis pressées d'en finir avec un cadavre.

Se gratter, se gratter... on dira ce qu'on voudra, c'est toujours travailler !

et c'est à ça que sert le fruit du platane.

« Tous les mois chez votre marchand de journaux »

il y a une certaine revue consacrée à l'immobilier.

Pierre (un autre Pierre que le premier) mettrait, ici, un doigt tendu,

intention que je partage, à l'endroit où le poème colle.

Le centre, dans ce monde,

est aussi mobile que la bulle du niveau.

Le centre, est-ce que je ne le vois pas plutôt au-dessus de ma tête,

à la verticale de ma fontanelle soudée ?
Centre, c'est-à-dire où je vais.

Me revoilà, le temps de trois vers, dans le domaine apollinien de l'oncle Friese, oncle de Pierre Rosenstiehl, mon cartographe. L'oncle fut architecte, ingénieur, pour la ligne 6, ce siècle étant tout jeune encore.

Évidemment, c'est difficile
de lire, comme fait la femme devant moi, un livre intitulé *La Beauté*
sans avoir confiance en la sienne, mais ça a l'air d'aller...
Le livre est défraîchi, usuel usé, beaucoup circulé, beaucoup prêté,
beaucoup essuyé de mains sur les tranches.
Hélène mange et se recure.

Je ne suis pas attendu,
au bout de la ligne je ne suis pas, attendu
que j'use le bien commun, ce siège, ce siège et mon pantalon
privé, sans les raisons majoritaires,
hors même, un peu, de toute raison.
Le vent, par la fenêtre, qui parvient, est un faux vent,
celui d'un simple déplacement de masse qui brasse de l'air, de l'air
du démiurge qui se sent capable de tout acclimater à tout.
Le corps imprévisible d'un enfant,
qui multiplie terriblement, lui aussi, ses tentacules et lance
ses pattes dans les tibias de qui les veut, ce corps
n'aime pas le métro, c'est évident, car le métro est un tunnel
éclairé engagé dans un tunnel sombre.
Pour aimer le métro, faut se faire tunnel
matriochka consciente d'un plus petit que soi qui se nomme œsophage ou
veine cave ou côlon,

la merde étant l'insécable.

L'enfant susdit suce son pouce.

J'ai soif. Et pourtant la soif ne me fera pas sortir. Parce que la soif est à mettre en balance avec un peu de rigueur (ou beaucoup) mise à la construction d'un bâtiment de poésie présentement lancé dans un boyau perpendiculaire au fleuve Seine. Quelques pauvres centilitres d'encre noire concentrés dans le tube de mon stylo feutre se transmutent, par la passoire et par les doubles J, en ceci qui n'est rien d'autre que presque rien, ce qui ne fait pas beaucoup, mais quelque chose d'autre que la tétine qui pend, pour provoquer, au sac de cette fille de seize ans, descendue, mâchouillant, à MARX DORMOY.

Le moment délicat / prévu dans le premier de mes poèmes de métro (dernier vers) vient de se présenter.

Il faut alors, c'est l'idéal, ménager une césure médiane à un alexandrin bien classique, même si le vers dans la tête n'était pas engagé dans cette sorte de moule (la marquer par une barre oblique).

Le silence...

on voudrait pouvoir dire son mot sur le silence comme on croit avoir des lumières sur l'ombre.

Mais le silence est un bâton doué de retour parfois beaucoup plus preste qu'on n'attend, et que n'attend ton visage doué d'une capacité calculable de résistance. Tant de reproches gravitent autour du silence qu'il devient rentable de le rompre, mais en s'appliquant un peu,

en étudiant l'éloquence, les gravillons sous la langue et la comédie,
 l'oreiller, le divan, l'apéro, le micro,
 le savoir vivre nécessaire à l'usage du téléphone.
 L'initiation à la ventriloquie et l'apprentissage d'une langue étrangère ne
 sont pas certes à négliger,
 non plus qu'apercevoir comment la langue vient à un enfant.
 Nous passons sous la Seine sans conscience que nos douleurs
 se réveillent à l'humidité voisine.
 Un homme lit un tract qui gît au sol, sans le ramasser.
 Il s'agit de la guerre au Liban.
 Signé du P.C.F. et de la J.C.
 Un peu plus tôt : S.D.F. / S.V.P., avec les points séparatifs très nettement
 dessinés.
 C'est ainsi que les hommes bougent
 et ne restent pas tranquilles dans une chambre
 et que les armes quittent les râteliers.
 La preuve du territoire, c'est qu'on y passe. Le drame, c'est le trop prendre
 et prendre la place. À compter de cet instant,
 cette place assise est la mienne
 et deux, puis trois, puis quatre font nettement plus confortable.

Moiteur et soif
 sont les deux pendentifs de mon bissac.
 Dix-neuf ans fait la manche, c'est à peu près son nom, si je l'en crois,
 son nom, ses titres, sa définition.
 Une femme dialogue avec une affiche aperçue sur le quai : ce qui est prévu,
 mieux, demandé par l'affiche.
 Tout ce qui est à commenter.

Il n'y aura pas la mer à CHÂTILLON-MONTROUGE, ni d'ailleurs de petit château,
 cela étant mis parmi les choses possibles à affirmer.

Un sac « ZAYAZ » est dans les bras d'un Antillais,
lui-même le cou pris dans les bras à chaînons d'une vierge en or.
Une attaque de métro exigeant tous les bijoux d'un compartiment ne serait
peut-être pas une mauvaise affaire!
Ah, le jour! celui auquel je n'osais plus songer,
avec soleil, bien que moyen.

J'ai refusé une pause, ressauté
même quai, sans attendre, sur la ligne 13, qui n'est pas la ligne 31 dans
l'autre sens, et c'est dommage.
Le palindrome est un luxe de sceptiques.
« Au moins dix-huit touristes ont été tués au cours d'un attentat au Caire »,
dit *Le Monde*.
Que fait-on du produit de leur billet retour?
Le poids du jour, le choc des rotos,
le journal pèse au dos, comme le poème.
C'est en faire un par jour qui serait un exploit, mais justement ça ne m'inté-
resse pas, l'exploit.
Je veux seulement faire œuvre ronde.
L'exploit, c'est huit heures de bureau tous les jours ou huit heures de tour
ou de tiroir-caisse!
de cheveux à couper, de frites à égoutter...
Je n'aurai pas, ce soir, une barbe de quinze jours.
J'aurai eu beau passer les poucettes aux heures,
coiffer le temps d'une cagoule,
le temps n'en aura pas gagné le don de la parole.
Il n'aura rien à dire, rien à redire,
et LA FOURCHE penche vers ASNIÈRES-GENNEVILLIERS.
Je ne mangerais, à présent, que si je disposais de temps et de nappe.
De l'argent, j'ai le privilège de pouvoir en inventer.

Il n'y a pas de banque du temps.

Ou quand un conte le postule, le banquier, c'est le Diable.

C'est là, si je ne me trompe, le quatrième franchissement – à vue – de la Seine.

Le premier pont de l'histoire du monde, à l'origine, a dû être emporté par les eaux, les vents ou les mauvais calculs.

Les premiers fleuves de l'histoire du monde ont dû se heurter à l'incrédulité générale,
comme la première neige pour le premier poisson marcheur.

C'est le premier tronçon où je dois écrire debout, mais sans doute pas pour longtemps.

Voilà, je suis assis. C'est signe

que tous les gens de la cité, dans la concentration elle-même, savent se disperser.

Un gosse a brûlé un pétard sur le quai.

Une équipe de six cravatés en inspection technique est montée dans la rame,
bloc de papier pincé, calcullette fixée sur le support.

Ils remplissent des cases et contemplent, sans le comprendre, mon bloc concurrent.

Il y a, parmi eux, des élus soucieux.

Je tire sur les réserves de mes bosses comme un vieux chameau que je suis.

Il reste un bien suffisant grand nombre de mots et de tournures que je n'ai pas encore utilisés dans ce poème

pour me conserver solide l'assurance que je remplirai mon ouvrage jusqu'au goulot.

C'est seulement alors qu'après avoir joué si longtemps à la suite le lombric je boirai tel ou tel jus redemandé au cycle des jus,

les pompés, les pressés, les infusés, les décoctés, les cuits et les bouillis,
les fermentés et les pasteurisés.
À dire vrai, je ne cracherais pas, non plus, sur une autre salive.
Pour le moment, c'est LIÈGE, grand ouverte au public,
tandis que je compose, en cet instant, dans le plein de ma onzième heure.

Quinze nuits d'essai pour un matelas !
Il faudrait parvenir, en quinze nuits, à plusieurs, à l'épuiser... et quinze
jours...
Voilà un jour où je n'aurai pas téléphoné,
ni répondu, ni appelé,
ni retourné de sablier,
regardé l'heure, ça oui, sans espoir de la faire changer.
Ce poème est chronométrique
parallèlement à sa kilométrique
comme à son seul pesant / de tous *ses* pauvres sens.

Transformer le terminus en la tête de ligne doit se faire en un clin d'œil,
surtout quand il n'y a pas même l'alibi d'un distributeur de boissons pour
s'arrêter cinq minutes.
Droit pour une avant-dernière transversale, qui passera pas très loin de chez
moi,
dans la plus grande indifférence puisque l'heure sera lointaine encore
de l'achèvement objectif. Le difficile, dans la mesure, est qu'il faut être attentif,
maille à maille, dose à dose, ligne de planches à ligne de planches, une à une,
dans la conscience mesurante absolument de chaque, ce qui fait que le
temps ne peut jamais se plier au subjectif
et qu'il est incarcéré dans le métronome.
Imaginez le réveil qui sonnerait tous les quarts d'heure, le métro qui s'arrê-
terait toutes les minutes,

le sommeil serait capable de se glisser dans ces chicanes pourvu qu'elles
soient régulières.

L'anarchie le vaincrait, peut-être.

Une fille chante, en face de moi, son nombril et son slip, au sortir du lycée,
avec son gars verlanien.

Il fait parfois ce rêve étrange et pénétrant, sans doute,
et c'est exactement ce qu'elle veut qu'il fasse, alors elle parle de collant cou-
leur chair.

Et je ne vois pas comment écrire quelque chose qui ne s'attacherait pas à
parasiter leur roucoulement.

Puisqu'il est descendu, elle se tait. Puisqu'elle se tait, je cherche ailleurs
la substance du poème de celui qui se vide.

Je suis un minéral, qui sue ses dernières gouttes,
le gastéropode, dont l'estomac est justement dans les talons, mais sans faim.
Mon poème pour un trou d'eau ? Non, non, je n'en suis pas là. Je vous vois
venir...

Le cynique ne peut jamais être déçu dans ses attentes,
celui qui plaide ininnocemment d'être passé partout.

Un court instant quoique inattendu, bien préparé, peut avoir de ces perfections
qui vous font rempiler la vie, et ses quelques planches, et ces quelques vers.

Si je voulais adresser ce distique,
il me faudrait, que je n'ai pas, une enveloppe et une boîte à lettres, au moins.

Plus petit train, plus petit, court.
Le plan lui-même en devient idéal,
violet linéaire.

Attendant à PORTE DES LILAS vers MAIRIE, devant six monochromes, on a
vraiment envie de faire signe au conducteur.

Dans l'optimisation du réseau, telle que me l'a concoctée Pierre Rosenstiehl
(passer par toutes les stations, minimiser le nombre de repassages et le
nombre de changements, départ RÉPUBLIQUE, arrivée RÉPUBLIQUE),
il y a une petite chose admirable, vers laquelle je roule dans cette strophe
et qui fera qu'il restera
un court tronçon non parcouru, parce que le parcourir
– entre RAMBUTEAU et HÔTEL DE VILLE –
n'aurait rien apporté d'autre que de parcourir ce tronçon (et parcourir tous
les tronçons n'était pas expressément demandé)
sans considération / de station rattrapée
dans le lot de celles qui eussent, alors, manqué.
C'est là, j'y suis. Je vais regarder dans le tunnel avec une attention particulière.

Et celui qui ne sait plus s'il est anguille ou saumon
remonte vers RÉPUBLIQUE, qui s'étale au-dessus de la République place et
poème.

C'est à peine si je me reconnais, à JACQUES BONSERGENT. Est-ce que j'ai
vieilli ?
Je tâcherai de demander à Raymond Queneau, au presque bout de la ligne.
Les trapèzes, sous la nuque, me font sentir le tiraillement que je connais bien
après quelques heures de voiture.
Il me semble que j'enregistre, à 6 h du soir, une plus grande quantité de bai-
sers échangés qu'au matin.
C'est assez net. Il y a, de plus, deux sortes de corps à 6 h du soir,
les corps éprouvés par le travail, et les corps intacts.
J'imagine que je suis du côté des premiers.
À la différence que les corps éprouvés, là, ne travaillent plus.
Moi, j'ai encore pas loin de cent vers.

Il n'y a pas de lieux de culte, dans le métro, à ma connaissance, pourvu que
ça dure,
et loin de moi d'en faire un de la station présente.
Je préfère saluer ce bout de canal avec ses usines un brin dévastées.

À ma droite : là où se lavent les métros de la ligne.
Le tunnel est égal, à lui-même et aux autres.
Si l'on veut que les boucles d'oreille soient aperçues, il faut parfois que les
pavillons
des oreilles soient requis de retenir les cheveux.
Les livres sont grands ouverts et en appréciable nombre.
Ce trajet est une distance-temps nécessaire,
que Jane Austen et Pierre Bellemare font, près de moi, oublier.

J'ai l'heureuse surprise, sur la ligne 7 bis, de faire connaissance
de la rame à compartiment unique et fenêtres hautes.
Je ne l'attendais pas, autre perspective,
qui n'arrange pas, je gage, les musiciens : comment faire durer la manche?
Je crois bien, je n'avais jamais pris cette ligne,

qui fait son tour de pré sans réel changement, sinon la longue pause digne
d'une tête de ligne (à la fois terminus).
Ici, c'est un tout autre territoire, un village en dessous,
les stations distribuées avec une reposante parcimonie,
l'allure vaguement de loisir et de week-end à la campagne,
les tunnels sans néons, mais avec ampoules antédiluviennes.
On sortirait en pleine brousse.

Comme, par ici, ce tour exhaustif paraît lent et pinailleur!
Je sais pourquoi, je sais que c'est la préparation

au diapason, je crois, record qu'est la ligne 7, dont pour l'instant
je dois gagner le fin bout, avant de la parcourir
de son nord à son sud / avec sa fourche au sud.
Là, le plan, c'est la ville et sa concentration,
les noms en rangs serrés : on n'y glisserait pas l'ombre d'un autre.
Un blessé à la main / souffre (du cœur, peut-être).

Et commence ici le long manche de la fourche.
Il est 19 h 30, je suis dans le réseau depuis quatorze heures.
Un joli chapeau bleu marié à un lourd chapeau noir de Hassidim,
le double signe de la tête rase avec deux couvre-chefs et barbe-papillotes.
Un corps qui bout. À côté, des jambes qui respirent,
des joues de montagnard, peut-être de jardinier municipal.
Je ne sache pas qu'il y ait une activité qui ne puisse jamais susciter de haine,
une activité ou même, le cas échéant, une attitude vestimentaire.
Si le poème pouvait rendre furieux
quelque déformateur sectaire ou quelque lecteur mal capté...
mais il passera, pas autrement qu'un petit café, par où ça passe et pisse à la
fin.

Il n'aura rien exercé d'autre que le cours de son exercice,
en quoi je situe le grain de tout ce qui s'appelle sens.
S'il est envisageable de continuer jusqu'à l'heure où la main manque,
où l'atlas des chemins éventuellement aussi vient à faillir, tarir,
c'est que la parole, à laquelle, par définition, il n'est pas nécessaire de
répondre pour attester qu'elle fut entendue,
n'a pas rebondi telle quelle sur la paroi lisse
mais a bien dû faufler quelque chose d'elle-même dans la pierre gélive
contribuant inappréciablement aux modifications de la croûte
terrestre.
Il y faut du courage buté,

moquer les pieds de nez de la finance,
y brûler tous ses capitaux, à moins de saisir une chance de fructification,
auquel cas on transmettra.

Il n'y a rien à dire d'autre, quoiqu'on ait encore des vers
à brûler dans sa cheminée blanche.

On parle, après, du bleu d'un sac en plastique, le même que celui de l'inscription lumineuse VILLEJUIF-LOUIS ARAGON
ou du jaune d'une tulipe, le même que celui de l'inscription lumineuse
MAIRIE D'IVRY.

La fourche, après hésitation – et même contradiction flagrante –, a choisi
cette dernière.

Or, pour moi, c'est égal.

L'une et l'autre se fera ou se feront.

Le temps ne me manquera pas.

Le temps ne me presse pas.

Les casquettes, par ici, sont les reines,
de coupe U.S. cachant les yeux,
les yeux qui ne sont pas forts de la réussite.

La gaieté n'est pas là, à moins d'un amour entre deux mains hétérosanguines,
qui seraient, cela dit, d'accord pour une transfusion.

Cette un peu longue promenade
et ce pas si long poème (à moins qu'on le lise en parcourant à son tour le
réseau)
touche à sa fin, du moins
n'irai-je pas plus loin dans la périphérie.

Quand Blaise Cendrars envisagea, sur son retour de Kharbine,
de repasser la porte du *Lapin agile*,

son voyage sans doute l'avait vieilli – un autre le raccourcirait
d'un bras. Comment savoir, d'un voyage, ce qu'on aura voulu déplacer?
d'un voyage *réglé* ce qu'on aura voulu dérégler?
C'est probablement inscrit, moins assurément lisible.

J'avais préparé un mot pour d'éventuelles connaissances que j'aurais pu
croiser.

J'y expliquais mon incapacité temporaire à la conversation.

Mais je n'ai fait aucune rencontre qui eût nécessité cette distribution.

Aperçu deux personnes sur le visage desquelles je pouvais mettre un nom
sans du tout devoir papoter.

Entre, dans la rame, un porteur de monoski,

un lecteur du *Monde*,

une lectrice du même,

un sportif épuisé, qui paraît nouveau-né de son effort.

Il est 21 h et 5 ou 6 minutes.

VIII. Monostication du funiculaire (de Montmartre)

Montée

La circulante grasse et la montante maigre.

Descente

Le silence accompli des montagnes sans neige.

IX. Atelier

1

Non seulement ce n'est pas volontiers que ces animaux restent tranquilles
dans leur chambre
ou dans leur atelier, leur salon, sur leur terrasse,
mais encore ils en ouvrent les issues les plus étroites
et les plus *fine porcelaine* à la curiosité pachydermique
de leurs très semblables, dont ils sont pourtant toujours curieux.
Si la rame de métro, ce soir encore, ignore complètement qu'elle se trouve
être mon atelier,
ses portes ne s'en écartent pas moins pour laisser le passage, ici comme là-bas.

Le passage est laissé à des indifférences
qui me laissent, moi, très librement écrire. Si je faisais de l'aquarelle, je serais
davantage observé
ou si je gravais le cuivre sur mes genoux au risque de les taillader
ou si je collais des papiers découpés déchirés sur un papier plus grand.
L'atelier, le sujet, la forme de ce poème sont ce bout de monde, qui n'est pas
au bout du monde,

ce qui est déjà beaucoup pour ce bout de monde, mais ce bout de monde
n'est pas la fin de ce poème.

La fin de ce poème est sa future prononciation
et sa composition sur une machine, en vue de quelque papier.

2

En commun, le mot attire
ou fait peur, c'est selon. La communauté
devient par bonheur assez vite aussi invisible, discrète, que l'air
lui-même d'autant moins discret qu'il est travaillé par plus de gens
avec moteurs et cigarettes utiles.
De tout ce dont le privé se prive, la porte sur ses gonds
rétablit les droits à passer, avant qu'il soit question de fantômes.

3

Entre le vrai, l'œuvre et l'ouvrir, *ouvrir*, qui n'est pas un mot-valise, en a
pourtant l'air.
C'est un lieu pour la circulation,
accueillant à la fatigue – et aux présents.

Un courant d'air chasse l'autre et emporte
son chargement après avoir livré.
Collaboration générale.

Il y avait, ce matin, tandis que je n'écrivais pas,
 une jeune fille blonde qui dessinait, dans le métro, elle avait l'air d'exécuter
 son « dessin de métro »
 mais n'interrompait pas son trait dans le déplacement
 qui secoue, entre les stations, tout particulièrement sur cette ligne 10.
 Il est vrai qu'elle dessinait un téléphone avec son fil et que le fil
 d'un téléphone n'est pas une ligne droite, même s'il est court chemin.
 Il ne fait pas chaud, tout d'un coup, dans le métro aérien.
 J'ai vu passer l'immeuble de Christian Zeimert.

Oh ! la rame s'arrête / et m'oblige à l'alex-
 andrin scindé en deux.
 Quatre femmes devant moi ont quelque chose dans les mains : parapluie,
 bouquet de fleurs, livre, livre.
 Il y a des véhicules de chantier qui roulent, désormais, sur le pont Charles-
 de-Gaulle.
 Les chantiers continuent / encerclent l'imparfait.
 L'inachevé, chez nous, finit toujours par se rendre.
 On n'aime pas les fers d'attente, en bons sur-développés.
 Demain, qu'en sera-t-il ? Demain, ça dépendra
 de nous, masse mouvante / et de nos bras ballants.
 Cette rame travaille / à coups d'hésitations.

Ces poèmes seront arrivés avec mes lunettes, contemporains de mes lunettes
 de presbyte.

Écrire doit compter avec un geste de plus, un étui
à prévoir dans la poche, à ouvrir, à vider, lunettes à chausser,
poser sur le trépied des oreilles et du nez.
Installé dans ce lieu panoptique,
je les déchausse pour zieuter.

6

Dans ce que j'observe (mais observe sans effort)
tout pourrait être à retenir s'il ne fallait pas qu'il s'y mêle
l'exigence d'une accroche possible des atomes du spectacle
avec des atomes de langage
et sans que l'histoire littéraire ait, cette fois, trop à y voir, les références...
Je pense aux trois qui préparent leur atelier pour en ouvrir les portes.
Ils regardent les éléments de leur fouillis d'un autre œil.
Peut-être qu'ils en jettent.

Peut-être ils retrouvent des choses qu'ils avaient oubliées.

7

Je prendrai du jaune, beaucoup de jaune, au décor de ce voyage,
deux valeurs de jaune, qui ne sont pas de la dernière propreté
mais qui sentent l'entretien.
Les couleurs individuelles s'y trouvent bien pour exister chacune,
tant les peaux que les vêtements.
Le T rouge, la tête en bas, de la poignée d'alarme
tente de protester contre la jaunerie, bien qu'il soit la chose qu'on ne voit
qu'en cas de besoin.

La rame est éclairée par vingt-deux néons disposés en deux lignes parallèles au plafond, tout du long.

8

Je reprends le sas, c'est exactement ça que c'est, c'est un sas,
un sas sur ses roues entre une stabilité et un risque,
entre une solitude et un amour, tandis qu'un
mec mendie en pleurant, bavant : « Un peu d'amour ! »
et me posant sa main sur l'épaule en disant « Te fâche pas ! » et je réponds
que n'ai aucune envie de me fâcher.

La ville se coupe vraiment en deux : haut, bas – et en bas : lui, nous.
Mais pourquoi y a-t-il des jours où la manche paraît plus pugnace
que d'autres ? les dimanches ? jours où les non-pauvres courent moins.
Cette nuit, j'ai rêvé que j'étais couché sur le ventre et qu'un bébé dormait à
plat ventre sur mon dos.

Il était de mes œuvres et parlait à deux jours.
Manquait-il un troisième désir, comme dirait Tata Dolto ?

9

S'il était possible de descendre faire des poèmes de neurones, je le ferais.
D'ailleurs, je le fais. C'est ma période qui veut ça.
Ou des poèmes de tout un chacun de mes tuyaux.

10

Je fais, j'exhibe. Je m'exhibe en train de faire,
et pourtant, un œil indiscret sur mon papier me met en colère.

C'est vouloir ne pas être compris de travers.
Mais la compréhension aussi roule à toute vitesse, comme le sens,
et, spectateur de la vitesse, il est vain de vouloir compter les rayons de la
roue,
arrêter les lettres des mots.
Chercher à être vu ou vu par ses œuvres
pourrait se limiter à reconnaître qu'on en est un peu le fils
et que, dans la foulée, invérifiablement,
il y a, hors de soi, de l'insémination dans l'air et le vent porteurs.
Et rares sont, dans ce domaine, les datations à la seconde près.
Je fais, j'expose, et je m'expose et indiffère

plus ou moins. Je voudrais parvenir à regarder ce que je fais, du même œil
que je regarde ce qui arrive sans que moi.
Ce qui serait une attitude de sagesse conquise,
élevage de la *culture* par une castration rentable : la taille...
et les instants découpés par le poème
reposent, également, sur des savoirs ancestraux et sur du risque.
« Maigrir avant l'été », dit une affiche pendante.
Mais non, manger de tout sans profiter autrement que par de généreux
halos, nuages, senteurs, sortant de toutes les poches
prenant la place des trous d'accueil sans y rester, passant,
passant, marquant, sans s'incruster, mais l'incrustation parfois est un rêve
et un désespoir tellement plus fort que la raison !
Et pourtant, ça roule, et pourtant ça entre et ça sort par les portes ouvertes
comme il est écrit sur le carton d'invitation.
Passer un chambranle, c'est toujours travailler.

11

Château de pages et château d'eau, à CHÂTEAU D'EAU,
château de gouttelettes et petit château de traces,
amas de petits gestes, de quoi faire une ville et des temps
qui finissent par délimiter un temps dont on est.

Le surlignement au vert est une méthode
d'éclairage sélectif d'un texte sur les genoux (en face).

Les corps en sont à leur première sortie matinale
ils se sont préparés / à tout affrontement.

Hassan II est à Paris

et *Libé* part, en bas de une, sur la trace des gorilles, toujours vendables,
qui ne font pas, eux-mêmes, visiter leur domaine,
réserve où ils se sont laissé traquer.

12

Il n'y a rien comme le paysage d'exception
pour redonner au paysage habituel le gonflé neuf d'une chevelure.

Car le paysage peut être urbain,

presque toujours à coups de pierres et de verre, le béton n'est pas une pierre.

Je ne suis pas conducteur de métro, mais je reconnais là un territoire mien,
que j'emporte avec moi jusqu'aux bords des ruisseaux glacés.

J'ai une page de titre avec « métro ».

Et le poème de titres est un genre de poème, un blason,
chantier par le milieu,

ouvrier par le vœu mécréant.

Entrez chez nous, et possédez !

X. Entre nous

1

Que ceci reste entre nous, parmi tout ce qui sort si difficilement de nous.
Ceci qui cherche un chemin ni dans le marginal fracassant
ni dans les bons sentiments, mais dans la moyenneté
d'une production ininterrompue, comme le cœur,
un stylo à pompe régulière, la régularité du métropolitain, les règles
à date fixe, tache prévisible et rousseurs.
Hier soir, en faisant l'amour, j'ai pété comme un cadavre incontinent mais
jouisseurs.
Je ne rêve que sangs, que seins, qu'accouchements.
Comment le métro peut-il en freinant réfréner tant de ruts?
Tautologique, une femme lit *Femme actuelle*
pour s'assurer, peut-être, qu'elle remplit bien ses minutes.

2

Entre nous, traiter le présent comme une préparation à un autre moment est
une calamité intime.

Et l'intime qui est exigé de nous, s'il est vraiment intime, paraît de l'extime et ne gagne pas très vite l'estime à laquelle il marche.

3

C'est vrai, j'écris ce qui me vient et ce qui s'insinue
entre les temps battus, roulés, de la contrainte et de la ligne.
J'écris, je ne parle pas, je n'ai rien à dire, et je veux qu'il y ait quelque chose
à entendre,
drôle de paradoxe qui définit ma *nation* littéraire.

4

Tout à fait entre nous, je ne suis pas sûr que ce soit le lieu de desserrer sa
ceinture.
Est-ce que la lectrice écarte, descend sur son épaule, sur le papier sa bretelle
gauche?

Si j'étais cinéaste, je ferais tout un film autour d'une bretelle qui tombe
dans un métro qui prend sa courbe montante après LA RAPÉE.

5

Je me dis, dans ma tête, que le bloc, bientôt, servira d'appuie-main à ma main
et qu'il s'en inscrira, au bout du compte, du sens.
Un Pakistanais mouline une boîte à musique qui donne de l'accordéon
synthétique

« Sous les ponts de Paris » : même la couleur locale est délocalisée.
Une table en bois dans le métro, je vois une table en bois dans le métro,
sur laquelle je travaille, hé non, je mens !
Le moment vient de faire des métiers.

6

Gardez pour vous, je vous prie, le fait que le présent voyage,
ou plus simplement parcours, commence sous le signe
d'une façon particulière de tourner mes minutes qui se trouve interdite,
façon de dire que quelqu'une manque, me manque.
On cherche entre manque et saturation le bon remplissage
qui a tout intérêt à ne pas demeurer en stock ou au garage,
mais devrait se mouvoir sur ses moignons de roues.

Je ne suis pas différent de tous les indifférents
qui ne nourrissent aucun doute sur le fait qu'ils vont bien quelque part.
« Sex-symbol et maman », c'est la chimère adorée d'une affichette de *Télé*
Star.

Et au nom de quoi pourrais-je affirmer que ce n'est pas aussi la mienne,
dite par d'autres mots (mieux peignés) dans des lettres d'amour
et de pas de chance ?
Entre nous, la séparation des chairs qui se sont approchées,
qui n'est pas grand-chose, et pourtant presque tout,
remet au premier plan des enfances trop nôtres et qu'on a sottement voulu
trop oublier.

7

Qu'au-delà d'entre nous il soit dit qu'il n'y a pas lieu de parler d'errance
 même si l'on peut errer dans un milieu particulièrement bien balisé.
 Je ferme les yeux et j'entends des voix d'enfants qui conversent.
 C'est mercredi. Dans le métro, on se sort avec « maman ». Je n'aurais pas
 écrit « maman » si ce n'était une réplique notée au vol.
 L'impassibilité de la présence au monde,
 au point temporel dit *instant présent* dans la nation dite France,
 manifeste cette présence ailleurs : au sein de la nation éparpillée des Béni-
 nois, des Philippins, des Kurdes
 ou des motards, des amateurs d'art, des néonazis,
 présence de soi, soi point d'intersection de ces groupes mêlés, soit
 au contraire de l'errance et ces poèmes tournent autour d'eux, pour ne pas
 dire qu'ils sont pour eux, qui s'en moquent.

8

Aimeraient mieux la conversation,
 preuve d'avoir été choisi entre tant de millions
 aux poches timidement pleines.

9

Ce que j'aime, dans le poème de métro, c'est être
 entre la contrainte et la sécrétion du poème,
 poème pour tous les sangs de mon rhésus et de mon réseau,
 qui n'est autre que du reçu, du resucé et du remis en circulation,

espèce de poème qui vient de l'espèce et retourne à l'espèce,
tellement organique et technique (tellement chirurgical!) qu'il se pourrait
bien que ce soit le métro qui écrive.

Vieux rêve d'impersonnalité,
exécuteur, « l'opérateur » de Mallarmé,
et Dédale n'a pas pu ne pas rêver d'être soumis à son propre labyrinthe!
défi que, si volontiers, on lançait naguère aux architectes des cités.
Mais Dédale emporta des plumes et du goudron pour ne pas être à court et
pouvoir jouer les Gambetta
fatigué de manger du rat.

Un poème de montgolfière ne pourrait que craindre l'astre chaud,
comme le piéton enfonce légèrement dans l'asphalte
sans pouvoir évacuer totalement l'idée de sables mouvants.
Entre nous, ce poème est fait par un organe.

10

Je me prends pour celui qui arrive à son poste,
sans qui le métro, au fond, ne serait pas ce qu'il est (et quoi encore?!).
En son sein, la chanson déguisée
ou la part réflexive tellement discrète et futile qu'elle n'a aucun pouvoir de
freiner du métro le fonctionnement,
pas même la critique interne et pas même la mauvaise conscience
et pas même la conscience tout court ou toute courte et le plaisir de la
langue,
simplement la dilution dans le groupe occasionnel qui a eu pour projet cette
rame.
Un dialogue en allemand, à deux pas; celle qui se tourne les pouces;
la désaffection à SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS.

Ces poèmes, nés en profondeur, ne sont pas profonds.
Ils n'ont à la bouche (qu'ils n'ont pas) que leur rythme.

11

Entre nous, la chimère
est une simplification technologique du mystère de l'être.
Mais « mystère de l'être » est une formule qui vient sous mon stylo
sans que je lui accorde le moindre crédit intellectuel
ni même sensible, côté peau des mots.
Mais l'être est peut-être aussi simple que la chimère – Fait pas chaud, tout
d'un coup! –
il vole et fait de la plongée sous-marine, creuse des tunnels avec ses pattes.
L'être se peigne les seins

et si le soutien-gorge est autre chose qu'un pansement,
la pensée qui s'y colle s'y épuise et repose.
Salut, meubles *Chapo* et leur gérant!
« Le tiers monde national », dit la vendeuse débutante du *Lampadaire...*
La chimère aime poser.
Elle a la fierté de ses emprunts,
de la pluralité, même contradictoire, de ses souches
et de ses souvenirs. Mais la voilà sédentarisée comme une cigogne de
Kaysersberg,
les nerfs des ailes cisaillées
et les griffes fichées dans des bouchons de liège.

12

La voûte est claire, la voie est sombre.
Jour et la nuit, y disparaître.
N'y guider pas un chat.
Juste verser son texte.

On discute de sa taille et de celle d'un plus grand.
C'est une fille qui ferraille, pinaille.
Elle est déjà de belle taille.

13

C'est le funiculaire : un escalier le flanque.

14

Je suis monté à CHÂTEAU ROUGE sans savoir où je vais changer,
« changer » pris absolument, quand il ne s'agit que de changer de ligne.

Pourquoi changer, au fait ? rajouter quelle fonction toute neuve
à celles qui ont, jusqu'ici, su me définir ?
L'échancrure, en face, a été réoccupée par le foulard.
La conversation présente est tenue en arabe.
La fatigue, là, pousse à la faible phrase.
Et attriste mieux.
Le vers ne montre plus que le vers.
Il attend, heureusement, la lumière humide

d'un vendredi de printemps poussif.
La fête foraine de la ville :
dessous, dessus, dessous encore, mais peu de rires,
rire, pourtant, d'une grosse enfant rouge.

15

D'un point, je repars à un autre point.
Ces points ne se ressemblent pas.
Le pouvoir de la pensée dépasse le visible par la chimère,
moins la pensée que le délire,

version jamais content qui aggrave ou améliore
ce qui est proposé comme visible,
envisageable d'espérer : « mon type », trahison envers qui passe.
Témoigner ainsi de la complexité des emprunts, donc du monde,
devrait conduire à tenir tout être pour chimérique,
ce qui ne veut pas dire en déficience de réalité.

16

Les miens, si je m'autorisais ce possessif absurde,
ils ont des corps qui, le cas échéant, se protégeraient les yeux d'une douleur à
venir,
mais ils sont aussi, pour la plupart, des payants volontaires
qui partagent le ticket et un règlement,
le sommeil de leurs passions trop excessives,
une monnaie de convention,
et s'ils n'en ont, qu'on leur en fasse.

Ainsi, le bois est le même, et même la chauffe
avec sa part d'oreille et de trace de doigts, tant qu'il n'est pas que clone
blanc sans gugusse et sans bonnet
blanc sans possibilité de visa pour sortir de sa communauté abusive.
Entre nous, si Iago nous pend encore au nez,
celui qui nous fait le jouet de notre comédie, c'est que nous la continuons
comme elle a commencé.

17

Une affiche pour Citroën propose un hérisson avec oreilles de lièvre,
deux petites bêtes, en une chimère, facilement bousculées par les Citroën
et autres marques, pas de jaloux.
Elle vend les noces du silence de la nature et de celui de l'automobile,
la rapidité du lièvre et la boule de piques du hérisson, oubliant l'aveuglement
des phares.
Mais la nature qui s'adapte fait des choix, pas des chimères.
La greffe du rein, chez les enfants,
ou le traitement qui s'ensuit, freine la croissance.

18

Entre nous, chers compagnons de compartiment, il y a peu d'espace quand
l'heure est de pointer.
Il y a parfois de l'incompréhension mutuelle dans le regard, parfois
de la complicité il y a, entre nous, et des papiers par terre.

Ce matin, je voyage pour le seul poème.

D'autres font, paraît-il, des tours de périphérique pour le seul plaisir d'être à leur volant.

Mais est-ce bien pour un plaisir que je circule, là ?

celui d'ajouter ce poème aux poèmes, mais c'est alors anticiper le recopiage ou la lecture à haute voix, un jour, peut-être.

J'ai pris, pourtant, un plaisir de pur présent à voir se confectionner une natte sous les doigts d'une voyageuse qui me montrait sa nuque.

Elle tressait à l'aveugle, sans hésitation,
et remonta la corde à l'assaut du crâne
avant de la fixer par une pince en écaille.

Peu après, sont montés deux turbans de haut vol, surmontant des barbes indiennes.

Un des paysages du métro : le métro suit sagement le canal,

emprunte le soleil qu'il ne rendra qu'à LA RAPÉE,

après l'avoir promené, mené mené dans les profondeurs.

Chaque station a ses entrants et ses sortants, pas d'hésitants,

ce n'est justement pas un labyrinthe, puisqu'on en sort partout,

à chacun des trois cent soixante-huit (si mes calculs sont bons) points nom-
més du réseau.

« Entre vous et nous, 15 ans d'histoire de goût », pub d'un Quick quelconque.

Odeur d'alcool, à STALINGRAD...

J'ai déjà noté la quasi-délicatesse du métro dominical.

Or, je suis descendu / pour acheter du vin

et j'aurai donc, d'abord, dépensé de mes mots.

C'est comme si j'avais en moi ce dictionnaire
que je cherche à ravir à la totalité
des mots de notre monde et des mondes possibles.
Je choisis, j'acclimate et je couche en mon lit
de ces animots dangereux
qui se laissent faire et ne pas, suivant les occurrences.
Voilà, il a été rendu, le soleil du canal, à la Seine. Il est midi.

La Seine est stable, mais plus instable qu'un pont qui la passe.
Je reconnais la rame, quand c'est peut-être une autre.
Roulé-je un vers si souvent que ça dans la même rame?
Je n'y revois jamais les mêmes têtes,
hormis, de temps en temps, tel ou tel démarcheur. Mais les têtes qui m'attirent,
m'intéressent,
jamais je ne les revois (j'ai la mémoire des visages)
jusqu'à ce que me contredise la prochaine coïncidence.

20

L'Équipe est lue, lundi matin, par quelques membres de *mon* équipe,
mineurs très peu, durant cet intermède,
leur principal filon reste secret. Sont-ils vraiment le mien
de filon? moi qui reste si froid, trop souvent, devant l'autre.

J'apprends l'existence d'un métro, à Cologne.

21

La recherche du meilleur confort
peut pousser à changer de place à coup sûr.

Ce n'est pas là coloniser,
ni se laisser coloniser, mais aller comme laisser venir,
ne pas craindre de répéter.
Faire coïncider un moment banal et un acte passionnel,
écrire et écrire tous les jours, dans le compartiment,
plutôt que du haut de la tour.

XI. Entre nous, deuxième

1

Attention, entre nous, je n'irai pas prétendre que tous ces gens ne me sont pas indifférents ou interchangeables :

ce septuagénaire grand et droit comme un i, les mains couvrant les genoux, ce lecteur du *Canard enchaîné* (un mardi quand, hebdo, le *Canard* paraît le mercredi?!),

ce Noir, un peu ratatiné de visage, avec son centimètre dru de barbe blanche, ce petit enfant chaussé de palmes orange sur son affichette, une cascade de longs cheveux roux, une domestication plus rigoureuse de longs cheveux blonds finis en tresse, le double menton, tout jeune, qui a fait le tour de son journal et regarde la rousse,

le quinquagénaire élégant et barbu des films de Buñuel...

ils sont tous, officiellement, des libertés en déplacement qui ignorent bien peu de quoi leur journée sera faite.

Ils en ont, comme moi, presque tout prévu. Beaucoup tient dans le « presque ».

Je ne manque vraiment pas de respect à leur égard,
 et c'est une chose du monde bien répartie, le respect.
 Une fille à la guitare sous sa housse noire s'est assise dans un coin de la rame,
 guitare encore plus au coin qu'elle-même.
 Le soleil de SAINT-JACQUES vient traverser à son carreau.
 La parole est, un peu, quelque chose qui force.
 Un tout jeune homme, au sac marqué *Paquetage*, lit, et écoute son baladeur,
 je ne crois pas qu'il s'agisse d'une méthode audiovisuelle de langues étrangères.
 Je respecte le mot « triomphe » sur un journal, *Le Parisien*. Je respecte
 le chantier de la Bibliothèque nationale de France, QUAI DE LA GARE.
 C'est une absence, que j'ai le plus de mal à respecter.
 Le geste de glisser *Le Parisien* fini d'être lu derrière un strapontin ne me fait
 pas de souci particulier.
 Davantage que celui-ci crache par terre et se cure les ongles avec un ticket.
 Qui m'a affirmé que les poussettes étaient interdites dans l'enceinte
 du métro? Les lois se contournent.
 Tu manges un pain au raisin.

Non, je n'ai pas pu te tutoyer, ni même m'adresser à elle par une phrase aussi
 descriptive.

Tu t'assieds, tu mordilles ta lèvre inférieure, tu poses ta main
 de façon très décontractée sur la poignée de ta béquille.
 J'aime la ligne montagnes russes de l'oncle Friese.
 Il n'y a pas d'arbres aux feuilles orangées, mais des gilets de cette couleur,
 oui, plus d'un.

Un catogan, et des affleurements blancs dans le crépu.
 À droite, le pont tout neuf, moins fini de ce côté que de l'autre, l'autre LA
 RAPÉE.

J'ai l'impression que c'est la sortie au jour qui a suscité ce bâillement fémi-
 nin devant moi

comme prise sous une soudaine nécessité de s'éveiller.
Les platanes du boulevard de la Gare ont un moral d'acier,
tout contre qu'ils sont l'ouvrage d'art.
Est-ce que je peux affirmer que j'envisage et dévisage davantage mes compagnons de voyage que ne le font la moyenne des autres ?
Je peux sans doute l'affirmer, au moins tant que je n'inscris pas
sur le papier le seau de mots que je remonte du puits.
Ces présences de fond (comme on dit « bruit de fond » ou « musique d'ambiance »)
sont sans doute nécessaires à la majorité non érémitique :
toute cette variété pour me convaincre que je ne ressemble à aucun autre,
comme je ressemble plus à nous qu'à ce parapluie ou ce néon.
Métro, je t'en supplie, suis ce nuage !
Emporte avec nous le « costume de soleil » et la devanture de cette charcuterie-traiteur aperçue d'en haut.
Change-toi, métro, en grue ou en terrasse sur la Seine,
comme en accordéon, ça c'est à ta portée.
J'ai ce travail oisif,
mon accordéon personnel et mon poumon sans lequel
rien ne serait, ici, relié ou prononçable.

Donc, entre nous, les autres, j'y ai recours de cette façon toute particulière
qui, entre nous, ne me suffit pas
mais qui est comme le minimum garanti de ma mise au monde.
Une brunette a un chat sur ses genoux dans un panier, ce type
sommeille derrière sa tête d'expert-comptable et de détenteur d'un portefeuille d'actions et d'obligations non morales.
J'ai besoin, aujourd'hui, de ces inventaires et de ces contemplations.
Réobserver toutes les petites annonces du monde habité,
la part d'imprévisible que représentent tous ces habitués.

Réutiliser sa bouche à neuf
peut bien être à sa vie une nouvelle fin,
papilles et forces articulatoires,
le faufilement du lexique dans la trame syntaxique, son chaînage,
et sans qu'il soit pour autant nécessaire de procéder à coups d'éclats dans
lesquels on ne se reconnaîtrait plus.
Allons, ça vaut l'effort, je reprends mes universités.

2

J'annonce en une autre langue, prêt à tout
remettre au milieu de l'amphithéâtre et du théâtre,
comme René Descartes reprend tout à compter de lui-même et pas même
des Anciens, dans *Le Traité des Passions*.
Je lis, en italien, les contes recensés et récrits par Calvino.
Refaire certains premiers pas – et premières paroles, certaines
ainsi que des approches sans crainte et sans mépris,
émotions sans prise de honte,
méréussites sans sentiment d'échec.

Les poèmes de métro restent en langue française.

3

Régler les affaires courantes et, cela fait, privilégier, autant que ne pas
reprendre d'affaires destinées à courir,
privilégier, dès lors, qui et quoi?
les terrains du réapprentissage et les mondes nouveaux
aidant à perdre, à consentir à l'arrachement.

Mais la chose est tellement divisée qu'il n'est pas sûr qu'il ne faille pas se
rediviser,
toujours se cherchant dans la dispersion.
Un garçon tient une banane entière dans sa main, comme un cierge, puis
après consommation la pelure.
Si c'est tout son déjeuner, c'est par choix.
Il y a quelque chose, moi, que je digère par des textes du jour et deux rendez-
vous hebdomadaires.
L'enjeu étant de m'extraire d'un certain sillon
ou alors de reconnaître qu'il est vraiment le mien.
J'ai dix-sept ans d'âge affectif avec un corps de cinquante.
Je ne suis pas déçu par le monde, mais par ma façon d'en être, avec la fine
bouche,
celle que je ne sais pas comment porter quand je crois qu'on la juge,
qu'alors je tords, crisper ou mordille,
que je porte comme un mauvais fardeau qui ne pèse même rien
et qui mange, boit, dans ces circonstances, plus hystériquement que cer-
taines parlent.

La nécessité de dire, dans la langue étrangère, « préférablement » me venait
à deux reprises : « preferibilménte ».
Préférer tout court, ou préférer changer de préférence ?
Je jette un coup d'œil au *Chinagora* sur la Marne, et un autre à l'avenir,
non pas le mien, d'avenir, mais celui auquel je pourrais verser
un ou deux enfants différents des livres,
n'ayant pas à les remplacer, mais les infléchissant peut-être
vers de l'humilité un petit peu moins cynique.
La poésie – et la poésie de métro comme une autre – ne s'en trouvera pas
nécessairement réduite à nulle nécessité.
Il peut se retrouver des choses à rechanter même à voix basse,
que je n'imagine même pas, aujourd'hui, rechantables,

comme

Ce n'est décidément pas le moment de cet inventaire...

Quand la Sphinge ne se jettera pas dans l'abîme,
nous pourrons faire durer le dialogue d'homme à femme,
sans que le rocher soit forcément trop petit pour nous deux
et sans que toute réponse soit un surcroît de déplaisir
en regard du déplaisir de la question.

4

Entre nous, peu nombreux,
c'est l'heure creuse de l'après-midi dans le métro (l'heure de la poésie est
toujours creuse)
et l'appétit pas si intact
que veut bien le dire la satisfaction du genre qu'on a,

qui se fait si volontiers passer pour plus spirituel
qu'il ne peut lui-même, au vrai, le soutenir.

5

Le sentiment du souterrain,
l'esprit des voûtes et des carrelages blancs biseautés,
la puissance de la propulsion électrique,
la concentration, la paix, des voyageurs
font le génie de ce lieu,

la distance entre nous constante
et votre représentativité.

XII. Prévision de Cologne

1

Depuis que je compose des poèmes de métro dans le métro
(si je ne compose pas un poème de métro chaque fois que je prends le métro,
chaque fois, sans exception, que je prends le métro avec, au moins, l'inten-
tion de composer un poème de métro, il y a un poème de métro au
bout)
depuis, donc, que je me suis mis à composer des poèmes de métro,
j'ai sérieusement bouleversé ma perception de cet univers.
Cela, dans le sillage d'aucune espèce de révélation ou de miracle
mais par le simple fait que, ne lisant pas un livre,
je lève le nez sur ce qui arrive, au moins la moitié du temps.
Car, entre deux stations, je ne relis pas ce que j'ai écrit.
Si « ce qui arrive (comme j'ai entendu Michel Deguy le proposer, la semaine
dernière) est ce qui n'était pas écrit »,
je me demande aujourd'hui, trois jours avant Cologne, ce que je peux écrire
de Cologne.

2

J'ai déjà pu écrire un nom,
dans sa version francisée qui, là-bas, sera méconnaissable.
Une ville où je suis passé, vingt-cinq ans plus tôt,
n'aura sans doute à me dire que des choses nouvelles,
rien qui ressemble à un rappel,
d'autant que je n'y arriverai pas en automobile, mais par les airs et, peut-être, le métro.
Donc, ça ne sera pas, déjà, Cologne, mais Köln.
Je ne sais pas quelles seront les circonstances matérielles de la lecture de ce poème.
Je ne peux pas, aujourd'hui, les écrire, mais au moment où je pourrai les écrire, ce poème, à voix haute, je serai occupé à le lire :
il sera déjà dépassé.

3

Estrade ou pas? serons-nous huit à une table? micro, probablement...
Pfff... quel ennui! Et si le travail d'anticipation est tellement ennuyeux, c'est qu'il empêche de considérer à sa juste valeur, qui n'est jamais zéro, le moment présent.
Et pourtant, ce balayage des possibles de Köln
et le balayage de tous les autres lendemains qui ne sont pas situés à Köln ne sont pas que vains : ils sont indispensables pour prendre son élan, reculer du nombre de pas qui convient, ni trop ni trop peu, pour un saut et plongeon dans une petite foule d'yeux et d'oreilles.
Cela ne suffit pas d'arriver pour montrer ce dont j'ai été capable, de poèmes, je dois songer aussi à la force de conviction.

Et si je lis, vraiment, ce vendredi 31 mai 1996 à la *Literaturhaus* de Cologne,
ce poème,
c'est que, dans le métro parisien, j'aurai trouvé l'énergie de poéter
et que là-bas (là-bas ou ici?) j'aurai suffisamment ramassé mon énergie pour
lire,
non pas le nez dans mes pantoufles imprimées,
mais les yeux dans des yeux que je cherche à enchanter,
à emporter, Sabines, dans mon souterrain,
station après station, compte tenu du silence entre.

4

Qu'est-ce qui est réel? Est réel... ce qui peut avoir des conséquences.
Un mot, comme un autre, ont ce pouvoir.
« Un ticket, s'il vous plaît » et je dois me délester de quelques francs pour un
tour de manège.

5

Il y aura... tout est possible,
mais il y a des événements non rares
qui me semblent, en certaines circonstances précises, encore moins probables
que telle catastrophe.
Qu'une rencontre annoncée de poésie se révèle finalement être
un congrès d'hématologues
est encore moins envisageable que le grand incendie de Köln.
Alors, autant contempler, face à moi, deux Africains de sexe opposé, qui ne
se connaissent pas,

ne sont pas ensemble, et un probable Parisien.
« Introduction générale au Droit », lit ce frisé,
« ? » et ce journal chinois, dont je ne peux livrer le titre,
lu par celui qui le pourrait, ou bien indochinois.
Aujourd'hui, le métro de la fraîcheur souterraine
repose de la trop brusque canicule.

6

D'où que parte la rame et quelle que soit l'heure du jour ou de la nuit
ouvrable,
sa grande force est la constance.
Je sais bien que je tente imprudemment de l'égaliser, mais ne partageons-nous
pas les mêmes cellules ?
Un poème est un morceau de langue qui provoque en duel un métronome.
Je ne manque pas de témoins ; je tire toujours le second ;
le duel est nul.

7

Ma prévision principale n'est autre que de finir
cette série de poèmes dans le métro de Cologne,
ce qui pourrait inaugurer mes projets de transplantation
et doubler la contrainte par le dépaysement.
Je crois que je me *payserai* assez rapidement.
L'odeur ambiante sera tout autre,
et tout autres les vêtements,
très légèrement autres.

Pourquoi est-ce que je projette un silence accru,
une sérénité,
qui se serait cristallisée tout autrement qu'ici?

8

En lévitation, le métro suit le boulevard Garibaldi.
Il est si serein, lui aussi, que ma vis-à-vis dort.
Le dessin de ses cils est d'une perfection végétale

et, réciproquement, certains végétaux ont cette perfection humaine, mêmes
cellules fondamentales.

Les cheveux et les poils
nous font nous souvenir de nos ancêtres mousses
et jeux de lianes, qu'un vent démêlerait.
L'un de nos ancêtres, aussi, n'était autre que le vent
et n'était autre que les gisements de fer,
le lin et la visqueuse et l'arbre à caoutchouc,
le sable, avant qu'on pense à lui pour le verre,
et tous les poisons épars dans la « sainte » nature.
Je porte la totalité de ces branches en équilibre sur ma tête, quand je marche
dans la ville
et quand je roule, sobre, sous elle.

9

Köln, et le temps me manque pour être tout à fait serein.
J'aurais d'abord envie de parler des angles,

des angles de la rame et de sa perspective
intérieure, d'un certain jaune crémeux et de la vitesse de pointe.

Étant sorti au jour au Zoo, je vais faire le trajet de retour plus détendu.
Les coutumes peuvent se prendre plus vite que ne les prennent notre ombre.
Un homme en short à visière transparente bleue me parle.
Il a chaud, il est d'une maigreur terrible, veut savoir ce que j'écris, a un sac
en plastique rempli de ce qui semble sa seule fortune.

XIII. Köln

1

Köln. La lettre U, c'est-à-dire [u], le son du lieu : où.

À part quelques dos-aux-côtés, tous les sièges sont orientés dans le sens de la marche.

On peut, à la machine, faire l'acquisition de tickets dans la rame.

GUTENBERGSTRASSE. Si la poésie, comme entendu hier, devait constituer le (un) pôle de résistance aux médias,

alors la poésie a perdu!

Et si la télévision mourait, demain, de mort subite

la poésie n'aurait plus rien à faire? Décidément, c'est un tramway.

2

Retour au souterrain, les parois sont de béton,

nettement moins infernaux et miniers qu'à Paris, à moins que l'enfer soit un parking souterrain, ce qui est bien possible.

L'angle droit dans les stations :

les ingénieurs de l'après-guerre n'avaient plus besoin de l'arrondi des voûtes.
Et les carrelages des murs sont d'apparence légale.

3

La ligne 7 passe le Rhin au jour. Beaucoup à voir sans le recours du déjà-vu.
Je ne doute pas
d'avoir déplacé mon *cogito* et que mon *composito*
est le même qu'il y a deux jours,
malgré le rêve qui, paraît-il, consomme sa part de chair.
C'est à se demander si cet univers ne demanderait pas un autre type
de poème, puisque ce *tram* s'arrête aux feux,

s'arrête aussi
quand personne ne monte ou descend.
C'est ça qui ne va pas, dans ce tram qui suit la route, la différence
entre la marche et la station manque de netteté.
Les stations mettent un point d'honneur à ne pas trop se montrer telles.
Et le temps d'arrêt est court.
Sans compter qu'attention ! je vois la voie,
même dans le sous-sol, et le flanc de la conductrice, une main posée sur son
genou
avec, entre les deux, une serviette éponge rose, un peu sale.

4

Cologne est entendu des gens de Köln,
à cause de l'*eau de* – et de la *Colonia* latine.

XIV. Entre nous, troisième

1

Le métro est conçu pour un temps de fréquentation moyen assez bref, le ticket n'est valable, m'a-t-on dit, que deux heures. J'ai un abonnement de couleur orange – coupon orange – en fait, en ce moment, orange et gris sur fond blanc.

C'est le lieu où l'on ne peut pas faire l'amour mieux qu'un petit baiser – ou un gros, car un petit baiser est déjà faire l'amour.

Il n'y a pas l'intimité envisageable du train, le compartiment qui peut vous paraître réservé à tous les deux, ou les deux places côte à côte sans vis-à-vis, barricadables. Ici, il y a toujours quelqu'un qui monte, avec des yeux, et les regards... les regards, au contraire, quelle activité!

Je n'y bande pas.

Je n'y ai, j'en jurerais, jamais bandé.

Je suis atome d'une place publique en mouvement et ma rêverie ne s'autorise guère que du petit calibre et tandis qu'accompagné je ne suis entreprenant que peu.

L'atome politique qui se repolitise
dans le mouvement même de son anachorèse soigneusement située au
milieu de la foule
est aussi sexuellement atome,
qui vérifie comme il est partie de l'entourage et de l'ensemble
de ceux – un peu moins celles – auxquels il ressemble.

2

Le lundi matin apporte ses coups de soleil,
ceux de la passivité d'un dimanche de juin.
Pas une ombre de haine ne circule en cet entourage,
ni pour le cuir ni la ferraille.
Je vois des pleurs monter qui ne se ravalent pas, ne se redressent pas,
aussi forts que n'importe quel vomissement,
pas plus inversables que, pour le plongeur, la chute.
J'ai incorporé dans mon confort le panneau dans mon dos
et, moins froidement, l'épaule, à mon côté, tout contre.

3

Cette façon d'écrire,
qui fait une boule très comprimée du temps de travail,
équivalait à un trouble, trouble dit *la contrainte*,
pharmaceutique non, mais loi de gravité (si pas de gravitation).
Elle permet la tenue organique et la tenue syntaxique,
signe un poème qui n'était pas écrit,
libre et plein de sa forme, libre parce que fait de sa forme et de nulle autre,

allégé de tout ce qui ne se discute pas,
le corps pensant de l'espèce.

4

Les oreilles de la rame, toutes les oreilles, se ressemblent plus que les chemises, toutes les chemises.
Les sexes apparents ne sont pas plus de deux.
Et les soucis imprononcés.

5

Un homme qui dort
avec une profondeur que réveille un enfant
ne concurrence pas la prof qui corrige fébrilement des copies en torturant
un chewing-gum.
Ce sont peut-être des conjugaisons – oui, faciles à juger d'un coup d'œil et
trait rouge.
Elle termine, soulagée, et sort un roman de John Updike, *Un mois de dimanches*.
Ici, dans ce milieu, on ne connaît pas d'abandon,
on est actif, et juste ce qu'il faut
pour tenir, et tenir / sans raideur et sans rien
qui donne le sentiment de mal tenir ou de peser.
La rame s'est arrêtée, aérienne, entre deux stations.

J'ai changé, pour une seule station, un seul vers, et pour la seule raison du vers.

6

Entrer pour un poème de métro alors que je suis en retard
n'est guère propre à me faire oublier le temps constant, trop constant,

celui qui ne va pas s'accélérer pour mes beaux yeux
et mènerait peut-être le poème à sa perdition pure et simple.
Pourtant l'ossature fait son office
et ne ploie pas des genoux mous,
elle aide – à peine – à oublier le mauvais retard,
elle bâcle.

7

L'heure est de petite pointe.
Les corps se sont soigneusement parés préparés
à toute éventualité de la journée de travail et du sexe.
Et souvent suffit-elle au plaisir, cette préparation,
lavement, ce crémage, étirements, contrôle,
par les yeux et la comparaison, de la bonne tenue.
Ces gens, pour la plupart, ont dû mener à bien leurs préparatifs pour qu'ils
 tiennent bon jusqu'au soir
et ce, par temps chaud – moi, c'est pas pareil,
à chaque rendez-vous de la journée, je peux repasser par mon bain
et mon repos, pile de matelas et d'oreillers,
machine où recopier le poème.
Toutes ces caresses qui circulent et ne vont pas au bout de leurs doigts de
 regard!

8

Toute la chaleur du monde a investi le sous-sol
qui résiste, chaque corps est un cheval de Troie plein de température
excessive, suant ses gouttelettes, guerriers
las d'étouffer dedans, dans le ventre plombé,
wagons plombés, chevaux de Troie
dans le ventre immonde et nazi, mais ne sortant que pour mourir.
L'un dans l'autre, ailleurs qu'ici,
couchés dessus dessous le paquet d'entrailles de l'autre enveloppées dans le
beau décor
du corps, avec sa peau tendue
et ses délicatesses et ses déliquescentes,
déclat déclat pour vouloir s'accoupler.

9

Je fais deux choses en même temps. Trois.
Je voyage et j'écris, je lutte
contre la fatigue des accumulations de toute sorte.
Je sais quelque chose sur un nombre de choses supérieur à deux,
mais ce que je sais du deux, la merde que c'est pour le regarder en face
sans loucher, sans sentir les yeux qui picotent !
Le rut en face.
Et en face encore sa future disparition sur une table froide.

10

Les corps, ils sont représentés comme à neuf.
Le soleil leur a redonné un coup de peinture à la façade
et aux avant-bras. On ne voit pas toujours le reste.

Il n'est pas inenvisageable que le métro soit pris pour voir des corps,
même s'il y a plus et mieux encore à voir à la surface,
mais le métro bénéficie de la proximité conventionnelle et non vicieuse,
l'innocence de la nécessité d'être là
pour autre chose que le désir d'être là, autre chose qui s'appelle : partir d'ici
pour aller là,
passer, ne rester là que le moins longtemps possible
pour éviter de devenir endive et de saturer le réseau.
Une grève du zèle des usagers
consisterait pour chacun à simplement doubler son temps de présence de la
journée dans le métro,
chaque trajet, le faire deux fois.
Trois fois ferait éclater la convention.
Plus ou moins gais, les corps n'ont-ils fait pour cela que se débrouiller
plus ou moins bien du *coïtabant ergo sum*?
Un beau baiser, là-bas, et la tête du garçon revient à la surface, presque lasse,
sans gratitude apparente.
Une autre tord sa bouche sous la pression d'un auriculaire plié.

11

Je regarde des regards qui sont, comme on dit, ailleurs – et patientent.
Ils profitent au mieux d'un temps non délectable,
non considéré comme délectable par ceux qui considèrent.

12

Plus tard dans la matinée, les regards ont pris de l'impatience.
Et le discours d'un petit homme me tire 2 F.
Un strapontin qui devrait se rabattre verticalement reste offert et tremblote.

13

Ce lieu est en France et les Français de ce lieu sont
de teints divers, certains repeints du matin même ;
de langues diverses, pour certaines déplacées, mais une langue
s'en accommode très bien. Le nationalisme agressif
et défensif ne fait pas partie de ma nation rêvée, mes valeurs
sont minoritaires
du côté des arts des langues partout, encore majoritaires politiquement ici.
La *Vénusseillaise* serait-elle mieux sue que la *Marseillaise*
et la natalité meilleure ? Entre nous,
je compose dans le noir du métro comme en rêve la nuit
qui porte conseil, et je retrouve mes outils papier plume au jour de la station.
Je voudrais que les néons intérieurs de la rame s'éteignent, aujourd'hui,
entre deux stations.

14

Entre nous, il y a une équation que je n'arrive pas encore à coucher
sur le papier, dans ma pensée, une équation

dont les éléments persistent à se présenter dans le plus grand désordre,
des enfants, des parents, du soi, de la queue, de l'anus et de l'utérus,
de la voiture et du chantier, de la maison, de la cave et du garage...

Les rêves et les écrits patouillent là-dedans joyeusement
et le métro trempe les deux

dans un nouveau réel qui va finir par se former.

La mesure du métro est abstraite assez et remplie de contemporains,
qui ne me liront pas et roulent pourtant les mêmes galets.

Je mène à l'extérieur un travail intérieur
et l'aère en sous-sol.

Transvaser, mélanger, c'est toujours écrire,
recopier par rehauts et rajouts, et soustrais
ce que tu auras déjà trop dit.

15

Il y a un miroir, souvent, en bout de station, rétroviseur fixe,
pour que les conducteurs nous regardent obéir
à certaines règles collectives.

Là où le passage est « INTERDIT AU PUBLIC – DANGER »,
sur une pancarte métallique, pivotante, jaune,
il y a des tas de câbles, de tuyaux, de tableaux clos.

16

Entre nous soit tu, l'ombre, il faut y aller voir.
Elle n'est pas plus donnée d'elle-même à qui veut l'entendre

que recommandée, même à dose homéopathique.

Nos néons intérieurs ne poussent pas – c'est rien de le dire – à sa contemplation.

L'ombre doit rester à sa place à l'ombre.

L'ombre n'est pas vide, puisqu'elle accueille le compositeur,
la délicate rêverie du compositeur
ou ses pieds d'argile enfonçant dans l'argile
incapable de s'extraire de l'impériale tautologie.

17

Il s'agit de commencer une journée par ses roues

et ses roulantes d'accordéon,

de détrôner, par bonheur, son trop propre lit.

Ce grand blond tire du nez de son instrument des vers serpentins et personnels.

Mais il est lent, il quête un peu tard.

18

Les petits reliefs circulaires du lino du sol sont arasés,

l'érosion spécifique

à la gravitation. Est-ce que la terre s'use?

Elle n'a pas l'air, se moque de ces pauvres gifles de présence humaine.

Elle ne craint pas, avec ses réserves insoupçonnées de tornades.

19

Quand on voit le métro arriver, de là-bas, au loin, en fond de tunnel, avec ses
petites loupottes,
on sait que c'est pour soi, partiellement pour soi, qu'il fait cette course
et je sais qu'il ne saura pas que je viens un peu pour lui.

Je l'attends en surface, à STALINGRAD, comme au vélodrome,
Lariboisière, Barbès, *Tati* bientôt.
Agitation, monotonie.

20

L'été, « Vive l'été »
arrêté dans les squares minuscules.
Les rails coupent les rails, à différents niveaux.

Quand il me sert à autre chose qu'à me déplacer, le métro, autre chose en
sus, j'ai l'impression de lui voler une vertu sans qu'il le sache,
de lui voler un bienfait inimaginable
le métro n'est qu'une chose – et un service.

21

Bien que je ne sache pas par où commencer ce poème,
je l'aurai donc, malgré tout, commencé, pour la raison que je sais *comment* le
commencer,
ce poème, qui ne sera donc pas tout négatif.
Je l'aurai commencé à l'endroit, par le bon bout et dans la pente,

lancé dans le confort de l'évidence et dans la forme reçue,
celle qui vérifie tous les jours sa pertinence,
bien que je ne sache pas par où terminer ce poème.

22

Le problème initial du précédent poème se repose
à chaque fois pareil, mais la réponse ne peut pas resservir plus de deux fois.
Lorsque l'outil est bon, le réel ne peut pas faillir,
l'outil se façonne lui-même comme, avec un couteau de fer, je fabriquerais
un couteau de bois.

Un homme travaille, au bureau, sur son attaché-case :
il met des croix dans des colonnes au crayon
et craint de laisser passer sa station. Je n'ai jamais
raté involontairement la mienne pour un poème tellement exaltant
qu'il m'eût fait oublier mes devoirs de descente
ou de changement (ce qui peut m'arriver avec la lecture).
Un homme finit de lire *L'Équipe* en l'ayant vraiment chiffonnée.
De quoi déguster tout amateur d'avoir à lire après lui.

23

Soldes, beaucoup de soldes, ce 27 juin 1996
et beaucoup de monde à neuf heures.
J'écris debout.

« Entre nous » me conduit quasiment, ces jours-ci, à une activité de journal,
mais guère intime,

seulement journal pour écrire tous les jours, comme je l'ai si souvent prétendu.
Mais journal qui fait fi des dates, hormis ce poème-ci,
qui n'est déjà pas le premier, ni plus tard le dernier, à voir le jour ce 27 juin.
Si souvent je me demande à quoi sert d'amasser,
d'empiler de cette façon poème sur poème...
à rien d'autre qu'à passer pacifiquement le temps, et de loisir
en lançant des paillettes dans la poésie comme corpus
et comme formule stupidement sacrée, intouchable,
aux yeux des voyageurs qui ont un plan
pour leur journée que le métro allonge en raccourcissant le temps des trajets.

XV. Les poèmes de métro de deux jardins

1

Le poème de métro de la taupe du jardin du Palais du Rhin,
même si ladite taupe se prenait pour Homère,
ne saurait être à elle et son aveuglement sérieusement crédité.
Pourtant, si tout jardin est un raccourci du monde, pour qui le conçoit et qui
le hante,
il n'est pas de monde, total ou partiel, qui ne doive compter avec sa partie
souterraine.
Je ne sais pas si, pour la taupe, il y a la station SARCOPHAGES ou la station
URSONIUS ou FEMME COUCHÉE DE PIERRE,
GRAND HÊTRE, BAC À SABLE ou GAZON SUD.

Je ne voudrais pas que le seul fait d'envisager l'existence d'une taupe soit
faire injure à madame le jardinier.

2

Si taupe il y a, c'est qu'elle aura résisté au verre pilé volontairement, puisque
la taupe est hémophile,

ainsi qu'à tous les poisons qu'on invente pour les meilleures raisons.
Mais nous, qui nous promenons à la surface,
si nous savons de source sûre que les branches des arbres ont leur répondant
sous la forme, là-dessous, de racines,
quel est l'écho enfoui qui répond de nous, réponse dont le besoin se fait
généralement sentir?
Il y a nos morts, nos bulbes, nos nappes phréatiques. Il y a nos taupes.
Les veilleurs de nuit
avec leurs quatre truelles et leur poil noir plus fin que celui d'une certaine
aisselle
font un chemin, là-dessous, je voudrais, exhaustif.
Ils donnent un tour de clef dans un boîtier gris, à chaque station.
Ils sont à peu près aussi incongrus et oubliables que n'importe quel poème
qui creuse, non pour s'évader
ou faire s'évader le poaaaaâiîte ou le lecteur du poaaaaâiîte, mais pour que
s'évade
un morceau d'une des langues communes (ici, la langue française)
hors de ses enfermements de première classe, l'académique,
ou de classe tout-venant, la communication, vulgairement la com'.

3

Le poème de métro de la taupe du jardin d'Angèle,
c'est un peu autre chose, puisque j'ai dormi au surplomb du jardin durant
six semaines,
alors que le jardin d'Angèle n'était encore que préfiguré.
Et parfois, quand je prends le métro, je rêve que je suis la taupe du jardin
d'Angèle
et que, sortant au métro SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, au bénéfice d'une erreur
d'abbaye,

je me retrouve assis sur le banc de gazon.
Ici, c'est comme avoir étalé la maison,
toutes les pièces de la maison, tous les étages de la maison, peinture, collages
de François, bibliothèque, cuisine,
chaque pièce a son répondant, non seulement du côté de la taupe,
mais encore du côté des fenêtres.
Et la tisane radicale, est-ce qu'elle ne remonte pas l'escalier?

Je ne me suis jamais durablement occupé d'un jardin,
mais j'ai l'impression que c'est de la peinture,
Monet passant de la toile au terrain, des fleurs qui fanent à celles dont la cote
monte.

On peut aimer la peinture et aimer le jardin,
aimer le jardin à tout moment, sans exception, de son histoire :
son classicisme et son sommeil,
ses heures de paradis, de *Paradou*, comme d'hibernation.

XVI. Entre nous, quatrième

1

Aujourd'hui, 1^{er} juillet 1996, 13 h 45, submergé,
de RÉPUBLIQUE vers BALARD pour une course,
récupérer vingt exemplaires de *La scène est sur la scène* chez Limon,
voilà bien quatre éléments pour faire pancarte d'un journal intime.
Un cinquième ferait le point de la situation du cœur,
du travail et des finances, avant de tenir compte
des visages tout autour, des couleurs, des chevelures.
Hier, à Murbach, après que j'eus fini de lire parmi d'autres textes *Les poèmes
de métro de deux jardins* dans le jardin d'Angèle,
une femme est venue me dire que, lorsqu'elle m'avait entendu prononcer
« poème de métro », elle avait eu peur
et qu'aussitôt « la taupe » elle s'était rassurée.
Pauvre mon métro, si calomnié,
quand c'est l'endroit du monde le plus paisible,
tellement plus humaniste qu'une autoroute
ou qu'un parking stupide devant une abbaye,
pas mieux que n'importe quel jardin, mais qui les vaut tous.
Et qui me rend mon calme / aussi bien que les prés.

2

Aujourd'hui, 1^{er} juillet, 15 h 10, assez submergé
de déceptions et de colères,
et je ne vois pas comment ma colère pourrait s'exprimer autrement que par
écrit,
ce qui n'est pas si mal, archaïque, dépassé,
lu par trois personnes, mais lu trente ans plus tard tout comme si trente ans
plus tôt ç'avait été lu par 100 000 !
si toutefois c'est lu trente ans plus tard !
Je ne sais pas trop à quoi correspondent ces énervements,
à très peu de choses, allez... au partage seul
de la petite quantité d'argent qui passe à notre portée d'écrivains.
Évidemment qu'on n'a pas besoin d'argent pour écrire,
mais pour les frais généraux, alors évidemment oui.
C'est dur
d'écrire un poème de métro en ayant, parallèlement, dans l'esprit un pamphlet
accéléré de côtes-du-rhône.
Qui sera le plus fort ? Aucun. Encore un match nul,
chacun se réservant, plus tard, un temps pour la victoire.

3

Ce lundi 1^{er} juillet 1996, troisième voyage, 17 h 40,
voyage du type strictement nécessaire à la vie qui va,
cause : un service à rendre, à Austerlitz.
Le poème de métro mesure une épaisseur de bois

et le fameux interstice, dit interstice de séchage.
Il se mesure lui-même et n'a jamais autant vu que l'intervalle
de blanc est aussi *lui-même* que ce qui n'est pas l'intervalle.

4

1^{er} juillet, quatrième voyage, 18 h 30.
Le monde n'est pas une classe de seconde (de lycée) ni une rame de métro.
Il est prudent de ne pas inverser la hiérarchie
des choses qui sont dans les choses et des phénomènes qui sont dans les
phénomènes.
La mère n'est pas son enfant et l'enfant n'est pas sa poupée,
la symphonie n'est pas, non, n'est pas toute en une seule de ses mesures, ou
le poème lui-même en celui-ci de ses vers.
Pour autant, le fragment n'est pas contraire.

5

Mardi, le 2 juillet à 8 h 10, GONCOURT. Il y a de ces stations
sous le Paris des collines où il faut particulièrement s'enfoncer,
ABBESSES évidemment la plus au fond,
Zazie imagine le réseau souterrain comme un train fantôme de foire.
Le conducteur vient de nous parler. Il n'a pas dit : « Roulez jeunesse », mais :
« Tous les voyageurs sont invités à descendre. »

Est-ce déjà le rythme de l'été ? rames plus rares et plus pleines
et plus lentes.
Je ne pourrais pas, sans doute, parcourir en quinze heures le réseau complet

en juillet ou en août. La journée suffirait-elle ?

La chaleur serait trop dure,

le courage insuffisant, voire ?

Essayer autre chose.

6

Ce 2 juillet à 9 h 15, de PASTEUR vers CHEVALERET,

après du lit au divan matinal, du divan au travail.

Le métro, pour moi, est au milieu de tout, il s'imisce,

il est la ligne noire entre toutes les lignes, ou la ligne de blanc, ligne 6 aérée
et aérienne.

D'autres roulent en voiture.

Et le voyage en métro s'accompagne toujours, aux deux bouts, d'un peu de
marche,

de plus qu'un peu, parfois, jusqu'à remplacer

le transport électrique et collectivement accepté.

« Un signal d'alarme a été actionné sur un train qui nous précède », a dit la
voix au micro.

Cela ne nous retarde qu'un tout petit peu.

7

2 juillet, 11 h 10, PORTE DE CHARENTON.

je pèse mes mots les yeux fermés et les rouvre,

les yeux, pas les mots, les yeux et les mots,

en songeant au port de lunettes les yeux fermés.

Je voudrais avoir un souvenir à chaque numéro de chacune des rues de Paris.

J'y pense chaque fois que j'ai rendez-vous à une adresse que je ne connais pas.
Ce matin, dans l'immeuble industriel de Dominique Perrault qui domine le
périphérique,

où tout se met d'aplomb avec Marcal d'un dossier en cours : Oulipo
– Paris VIII.

L'accordéon est un soufflet central avec deux volets latéraux.

Mais celui-ci n'a que mollesse.

Il ne serait que mal propre à emporter des corps
dans une ellipse qui vraiment décolle.

8

Même jour, je prends le métro pour aller acquérir un billet de train et laisser venir l'idée que Jouet est dans Joubert.

9

Même jour. Joubert était mon parrain, qui me donna André et m'apparut
avant-hier en rêve, debout nu sur un lit et sans sexe.

10

3 juillet. Je respire. Là, je ne peux mettre un nom sur aucun visage.

Je respire le même air que plein

d'autres, que l'aveugle dame avec son chien d'aveugle,

que la beurette teinte en blonde et le Chinois noir

de cheveu, celle qui dort avec une baguette de pain qui dépasse d'un sac
Fnac qui a beaucoup vécu.
Il est 6 h moins 5 et je livre deux livres.

11

Personne ici ne cherche
à draguer. Si ! justement. Cinq touristes du nord
qui ne s'effarouchent pas. Elles ont raison. Le dragueur est tout jeune et peu
délicat.

12

Aujourd'hui, 4 juillet, si le poème devient journal,
si le *journal* devient *horal*,
le journal obéit à une mesure qui le rapproche du poème, le feuilleton
et le roman mis en chapitres, et le cycle mis en romans.
Il y a, sous cet angle, plus de poèmes que je ne crois.
« Poésie de... » tous les genres, dans le « du même auteur » de Cocteau, si je
ne me trompe (« Prose de... » dans celui de Jacques Bens). C'est ça.
Ici, j'espère ne tirer aucune poésie du métro, mais des poèmes de cette
machine,
poèmes à la composition desquels aura collaboré cette machine,
sans conscience propre, mais épaulant la mienne
et m'en laissant l'entière responsabilité.
Les jours, dont je suis, ils passent
et se laissent faire plutôt bien, en ce moment,
remplir sans trop de haut-le-cœur ni de frottements écorcheurs,

prêts à poursuivre ou aux catastrophes,
peut-être une catastrophe avec des souffrances.

13

Le 5. Il est 7 h.

Il y eut une belle pluie continue, entre le porche et le métro,
ce qui ne constitue pas une catastrophe
à sèchement parler, sauf durée excessive.

Je me détache. J'ai dormi avec qui je dois me détacher de – pour être moi en
ma journée

avec ses rendez-vous et ses hasards.

Des parapluies sont sous des bras, petits objets télescopiques
et déployables comme des oiseaux sur le départ.

Les k-way aussi ont été défripés,
sortis de leur état de boule,

et les chaussures sont plus sérieuses que par temps de soleil.

Je recherche dans ma tête un itinéraire par arcades et galeries.

14

Entre nous, à 8 h 15, le 5 juillet, un vendredi,

jour de Vénus, et j'ai devant moi une jeune femme au visage très fin et très
beau,

et cette femme est aussi très grosse et feuillette

un magazine féminin rempli de mannequins maigres (je sais... on dit
« minces »).

Elle a une façon de tenir son magazine et d'en tourner les pages qui indique une gauchère. La main droite est au repos sur le sac.

Renversant la tête en arrière sur la barre métallique, elle ferme les yeux et descend à CHÂTELET, sûre de sa part de beauté, sans oublier son parapluie.

La remplace un jeune homme avec bouquin,
mise soignée, discrète, ongles impeccables.

« L'individualisation des personnes physiques » : titre courant. Livre de droit ?

15

À 8 h moins le quart, ce même 5, j'ai pris chez moi le mien, de parapluie, que je ne sais pas comment caler, tout mouillé, pour écrire quand même.

16

Il est midi, ce 5,

après un rendez-vous de chantier pour qu'*Où ai-je lu...* soit imprimé sur le long mur horizontal

pour lequel nous, oulipiens, l'avons conçu.

Le milieu d'hommes, un chantier, quasi sans exception,

et l'exception, qui prononce son premier terme technique, dit aussi, entre les lignes, qu'elle est une femme et qu'elle connaît les termes techniques.

17

Dimanche 6, midi. Un touriste,

qui arrive une première fois dans le métro, peut-il lire autre chose que son guide ?

Que se passe-t-il quand tu donnes deux francs
à un mendiant (qu'il faut appeler par ce nom)?
Il jette un œil à la pièce dans sa main comme pour s'assurer
que ce n'est pas un bouton de culotte et dit « Merci beaucoup ».
Et « Bonne fin de journée », courtoisie dérisoire.
Mendier est un métier comme on voit dans *L'Opéra de quat'sous*.

XVII. Journal

1

Entamant une série de « poèmes de métro du jour » contre le journal,
je découvre la concurrence, sur les genoux, de deux folios,
celui du bloc et celui de *Libération*. Il est question d'amiante,
et il n'est pas écrit dans le journal, mais ici, qu'enfant
dans le chantier je manipulais plus souvent qu'à mon tour des plaques,
ondulées ou non, en amiante-ciment
Évérite, marque déposée, et des tuyaux, nom qui sonnait tellement en écho
de la *vérité*.
La photo d'un dirigeant présumé du GIA est floue à souhait, comme volée
au réel,
de ces photos dont on ne sait trop si le référent
est mort ou bien vivant.
Erreur : *Libé* situe Jussieu, sur un plan, dans le 3^e arrondissement !
J'aime la photo de l'astronome musulman cherchant La Mecque à la bous-
sole entouré de chapeaux claques sur le chantier de la Mosquée de Paris
en 1922.

2

Au moment du deuxième poème, soudain,
tandis que je vole « Séisme à Annecy » au *Figaro* de mon voisin,
je me dis que j'épouse là, à picorer ces milliers de signes, mon démon de la
superficialité.

3

Je ne peux aller que vers les titres et les photos,
les comptes de morts ou de blessés, d'interpellés,
de mis en examen, d'incarcérés,
soixante pèlerins hindous piétinés, noyés, étouffés ou empalés sur des bar-
rières de bambou.
La colonne de brèves de la page 7 n'est faite que de ces groupes de hasard.
Et la belle Africaine qui arrive, immense, dans sa robe bleu nuit à bandes
turquoise
dévore tout à fait le gris du journal et ses rouges *rubriques*.
Mes voyage et poème s'achèvent sur le quai de STRASBOURG-SAINT-DENIS, ce
16 juillet 1996.

4

Ainsi, *Le Parisien* gros-titre sur le Tour,
tandis qu'un réseau pédophile sur internet est démantelé.
On accable, en page 12, un vol d'oiseaux
de la responsabilité du crash d'un avion militaire belge.

Les oiseaux kamikazes éteignent les moteurs.
Là encore on nous pèse un bon compte de morts.

« Les voleurs de bijoux voulaient la récompense »,
à la même page, l'alexandrin,
que je n'avais pas vu tout d'abord mais subliminalement peut-être,
claque soudain,
que je vais envoyer à un collectionneur.

5

Un libraire agressé pour vendre Garaudy.
La guerre est à chaque pas
pour cause, aussi, de livres.
Il y a beaucoup de maillots dans ces pages, et les seins pigeonnants d'une
Pamela
qui ne m'intéresse pas par autre chose que cela.

6

Le fait de lire le journal et d'avoir l'air de le recopier ou, du moins, de
prendre des notes
semble sembler, aux yeux des voisins, plus bizarre encore que seulement écrire.
Quel jus puis-je tirer, presser, de ce citron confus ?

Peu de chose, un coup d'œil exagérément panoramique sur le monde.
Là-bas, des États tuent, de droit, par injection,
sans considération d'une erreur non réparable.

7

Est-il incontestablement préférable, du seul point de vue technique, d'écrire
le poème de métro de journal sur le journal lui-même?
Probablement que oui, pour un poème court,
ici tracé dans le blanc autour du titre *Le Monde*.

8

Entre lire et écrire, il faut choisir.
Et je suis bien obligé d'écrire que je choisis d'écrire,
attiré que je suis, pourtant, par un article à la une sur les relations austro-
allemandes.
Mais si je lis l'article, plutôt que de rouler un vers dans la bouche, tout
s'écroule.
Le poème voudrait mais ne peut pas connaître le journal. Le journal pour-
rait mais ne veut pas connaître le poème.

9

L'Huma, d'abord, pour lire Fournel qui (m')écrit de Pampelune,
commençant (nostalgique?) sur Flaubert et la Bastille.
17^e étape du 83^e Tour de France... mais que les journaux comptent, comp-
tent, comptent!
Et « 100 ans d'olympisme » à la page suivante.
Pif a chaud, station BASTILLE.

Deux photos de Paul Touvier, à cinquante ans d'écart, ne paraissent pas du même homme.

Sur la photo d'assises, je ne vois que le policier

qui doit en savoir plus que tout autre sur la Milice à Lyon.

Sa « haine des communistes et des juifs », dit *L'Huma* de Touvier, dans cet ordre,

a fait que sa vie

fut, sinon paisible, durable. Ces actes

qui finissent par *devenir* votre photo

comme si une seconde d'un visage ramassait cinquante ans de réputation crasse.

Le policier, derrière lui, qui le veille, pense-t-il aux accusations historiques ou à son propre endettement ?

10

Un avion abîmé dans l'océan

et toujours l'olympisme vendeur,

un rendez-vous pour la planète, veut-on me convaincre,

mais je n'arrive pas à voir un reste d'élégance dans un mouvement du bras si lointain et si « couvert ». Le javelot n'atterrit pas

jusque dans le jardin de mon plaisir.

Pas davantage la princesse de Galles dont le divorce

la détrônera d'être « la femme la plus photographiée du monde ».

La presse des records compte aussi *Le Monde* en son sein.

Que pensent les gardiens de but de l'idée d'élargir leurs cages d'un mètre ?

11

Difficile de trouver à la une du *Figaro* assez de blanc pour y tagger un poème.
La belle maxime de Beaumarchais remplacée par « premier quotidien national français » !

Et deux pavés de pub autour (deux fois le même).

Le rapport entre le gris du texte et les photos
est terriblement affaibli par l'arrogance publicitaire qui dit, d'abord : « Je paye, moi. »

Un PDG est en prison.

La liberté de blâmer,
pour n'être plus revendiquée, demeure.

Et je vole à *Libération*, à côté, la même photo de proches (?) de passagers du
Boeing tombé.

La photo dans *Libé* occupe une surface deux fois plus grande qu'ici.

12

Comment choisir sa place, dans le métro, quand il y a de la place ?

Choix des voisins, bien sûr, quand il y a le choix.

Strasbourg est contestée par les parlementaires
parce que trop isolée (Strasbourg est-elle du féminin ?),
trop loin du Portugal, c'est-à-dire trop mal desservie.

Vendredi 19 juillet. J'aime alterner ainsi la lecture de journaux différents,
encore que les différences tendent, j'ai l'impression, à se résorber.

Le consentement général est traqué
et le client moyen demande un chant
qui n'aille pas trop contre le vent de peu de protestation.

Pendant ce temps, Atlanta s'insinue, non, Atlanta se jette sur nous comme un pavé dans la mare.

13

La lecture rapide des titres de la une suppose qu'on soit capable d'anticiper le contenu de l'article. Le titre lu, l'article l'est déjà beaucoup, quand on est familier du journal. Nous ne pourrions donc plus jamais dire que demain vaudra mieux qu'aujourd'hui. Mais pourquoi ne nous suffirions-nous pas de dire que demain ne sera pas pire ? Je veux, le monde, le regarder, agir, sans m'obliger à toute force à de l'espoir. Quant à l'ampleur du regard, le journal est lui-même divisé en maintes pages et l'universel se feuillette dans un sens et dans l'autre.

14

Il me faut un peu de temps pour reconnaître un gong sous le (donc) maillet de Suharto et que les timbales de la page précédente ne sont pas à musique mais à yaourt. Photo d'abord. Et l'on déplace les sans-domicile. Et à Deauville on veut freiner la peau nue. Et p. 19 et p. 32, il y a deux photos qui riment. *Libé* pense la photo, on ne peut pas lui enlever ça. Istanbul est « réelle », Haïti théâtrale : renversement d'un autocar.

Et le cadavre au Burundi, pour avoir une seconde un beau cul, n'est pas de Deauville.

Des Flamands veulent « un divorce à la tchécoslovaque ».

Il faut que j'achète *L'Huma*, pour le dernier jour de Paul.

Le poème de journal est éclaté, coq et âne, comme le journal.

15

J'écris, là, dans le rouge autour du titre.

Ça titre tout vélo, ce matin, du Tour aux jeux Olympiques
et même au Vel' d'hiv' dont on commémore la raffe.

Rimes de la presse et du reportage

pour le plateau quotidien où, comme sur un billard,
se télescopent les petites sous-planètes au sein de la grande.

La répétition au sein des mêmes familles d'événements
est-elle le repos ou l'ascèse du quotidien ?

Quotidien comme liasse ou quotidien comme rythme de réel.

Je finis d'écrire à cheval sur le rouge du titre et le gris d'une photographie.

16

Rien à faire, la médaille d'or nationale aux jeux Olympiques
éclipse la victoire danoise sur le Tour.

Et l'on suit comme on peut les offensives
russes en Tchétchénie.

17

Un livreur, en surface, lit son journal posé sur le volant.
Il parcourt, il me semble, des listes de résultats sportifs,
qui le distraient des abats de mouton et de l'amiante périlleux.
Le damier de la une du *Monde*
avec ses télescopages reprend comme chaque jour,
avec ses appels à développement dans les pages qui suivent,
avec ses tentations de sauter à la der et de passer à autre chose
après avoir survolé
des histoires d'avions morts et de plans terroristes.
L'Afrique agricole « devra »,
devra, devra, devra : la rhétorique de la F.A.O.

18

J'avais beaucoup aimé Tel-Aviv,
il y a deux ans, au printemps, les arbres
(j'y pense en lisant, p. 10, que Tel-Aviv est l'impie des rabbins extrêmes)
les arbres n'étaient ni impies ni pieux, les arbres étaient frais.

19

Pour une seule station, un seul vers, que je n'ai pas même le temps de voler
à Césaire.

20

Il est question, beaucoup, du risque de vivre
en mangeant du bœuf et fumant sa ville.

Mais le temps (la plupart du temps) que tout ça se tasse – et il est mort !

21

Les petites nouvelles du grand Boeing s'égrènent tout doucement de jour en
jour.

Mais les nouvelles n'en sont pas. On met le fait au bain-marie
pour le jour où il y aura du neuf
et des preuves.

Ma vieille (non, jeune !) Essonne a mal versé,
malverse au jour le jour et dans la prévision.

Le journal est l'histoire de comment faire sa vie,
considéré sous l'angle du record ou du « dérapage »,
euphémisme qui se transforme vite en « prévarication ».
Les aventures du maire de Mennecy.

22

Mercredi 24 juillet 1996. C'est *Libération*,
et je déplace joyeusement les feuillets pour continuer d'écrire sur la page 5
tout en lisant la page 32.

Un article sur *Le Cid* servi par Émilie Valantin

en marionnettes de glace.

C'est bien, sans doute, mais quel dommage que le poème ne soit pas frais du jour, même s'il l'est.

23

Grève de la faim en Turquie
dans les prisons et un dessin
de la Santé où réfléchit
à l'ombre un « grand serviteur de l'État »
et de l'état de ses intérêts,
remplacé à la SNCF par un chevènementiste
qui aura bien géré des « restructurations ».

Une biographie honorable
sur une page entière avec dessin de Pancho.
Le problème, ces temps-ci, est de sauter Atlanta, le cahier entier,
et la page culture bien classique : Matisse, Bonnard, Tchekhov
et le premier film de Peter Greenaway.
Israéliens et Palestiniens se retrouvent à Gaza,
mais pourquoi diable Genet parle-t-il de la « révolution » palestinienne, dans
Un captif amoureux?

24

Les jardins suspendus de SÈVRES-BABYLONE,
peu suspendus, seulement au-dessus, sont mornes
comme la page du journal où est l'agenda.

25

Est-ce vraiment la pagaille
à Atlanta, ou de l'habituelle jalousie
ou l'habituel mépris de ceux à qui l'on veut si fort ressembler?
Athènes était candidat... mais pourquoi pas plutôt Olympie?
Il eût fallu revenir à Olympie.
Mais c'était impossible à la drachme trop faible,
et de toute façon je m'en fous...
Voilà que je suis pris par le thème obligé!

Le journal qui prend si volontiers de la hauteur
y gagne cette modération qui vaut 7 F.
D'autres vendent plus cher des convictions extrêmes.
D'autres vendent moins cher le sens du poil.
J'essaierai demain d'écrire un vers sur chaque page.
Le journal dans son entier sera peut-être plus facile à balayer.

26

Il y a moyen de se dissoudre dans le monde par la quantité, la diversité de
ses écrits,
c'est le mien. Ces jours-ci, par la quotidienneté journalistique
et l'insertion d'un vers à chaque page.
Cela passe par deux rêves : celui de sa propre exception et celui de sa propre
disparition.
« I would prefer not to », j'aimerais autant pas que ce soit moi qui écrive

mais le journal lui-même dans le métro lui-même, la forme poème de métro
elle-même.

Ceci est un fantasme plus qu'un réel pouvoir solitaire de la forme.
Je n'ai confiance qu'en ce combat :
forme forte et pensée forte du stylo, qui sont capables
de se stimuler, dans le cadre de leur annihilation commune.

27

Journal et métro sont inertes.
Ils sont un moteur sans carburant,
ne demandant pourtant rien à personne.

VOUS, en rouge, au-dessous de la date : vendredi 26 juillet 1996, et de la
pagination : 14.
Je n'ai pas sauté de page pour la ligne de blanc
qui correspond au changement.

28

Je n'écris pas les yeux fermés
et je dois décapuchonner mon stylo,
mettre en marche un peu de pensée,
le minimum garanti.
Ce sont choses faites.

XVIII. Retour

Je reprends mon fil dans la grande boyauderie, en direction de MAIRIE DES
LILAS, pour du beurre.

C'est la ligne qui baratte particulièrement le voyageur et ses propres boyaux.
La rame y a des qualités bondissantes de dessin animé.

J'ai dû reprendre un engagement de fidélité pour un mois, qui a le nom de
la couleur de mon bloc Rhodia.

Nous ne sommes, dans le wagon, que six,
lundi 2 septembre 1996, à 10 h, plus que trois
en repartant de TÉLÉGRAPHE, il y a gros à parier
que j'arriverai seul à MAIRIE DES LILAS terminus. Perdu. Nous sommes deux.

Mon voyage, là, est aussi nécessaire que celui de chacun de mes voisins.

Pas question de faire une exception de mon travail de tous les jours.

Il n'y a pas de vacance qui tienne.

Le monde et le métro n'ont pas besoin de ma vigilance,
qui ne mérite d'ailleurs pas cette décoration morale.

Dire « ma présence » devrait suffire, ma présence écrivante,

tout juste organique dans le machinique,
discrète, acceptée.

Car je refuse assez, de tout moi, l'idée d'être refusé.
Quelle misérable vertu s'accroche donc
à ce sentiment d'être exceptionnel tout seul, Raymond Roussel
descendant dans sa rue, au premier jour compte d'auteur de sa carrière pour
recueillir tous ses braves
et jetant des sous à la foule en fête, à la fin de ladite carrière, du haut de son
balcon du *Grand Hôtel et des Palmes* de Palerme?
Les bras m'en tombent : la Bibliothèque nationale me demande par courrier
« l'état civil complet »
de OULIPO qu'elle prend pour *un* monsieur ayant déposé
le plus légalement du monde un exemplaire de *La Guirlande de Paul*.
Mais l'auteur collectif est inconcevable
pour tout « Dictionnaire des Auteurs » même.

Ce que les *Poèmes de métro*, par exemple, doivent à l'Oulipo comme collec-
tif,
au nom de trente-six ans, au moins, de réflexion sur la forme,
et ce qu'ils doivent aussi à tous les autres voyageurs, comme à tous les
conducteurs,
peut-être même aux contrôleurs et aux diverses machines incluses,
ne leur sera jamais compté ailleurs qu'en leur propre sein et pour eux-
mêmes – allons... pour un lecteur!
on peut toujours rêver... On rêve,
assis sur un strapontin accroché à une cloison vissée sur un plateau posé sur
des essieux relié à des roues
glissées sans approximation dans un écartement métrique, 1,44 m (?),
les deux exactitudes finissant, l'une l'autre, par se recouvrir.

XIX. Quantité

1

« Tu ne crains pas de lasser le... ? » (l'ami ravale le mot « lecteur »).
Et moi je ravale en réponse que le lecteur est tellement rare...
J'argue que les poèmes de métro ne marchent pas dans la densité, loin de là,
au milieu des foules qu'ils naissent,
leur prenant le tourbillon d'espèce centrifuge.

2

C'est vrai que je suis parti tout entier du côté de la production intensive,
quand la demande contredit cette passion boulimique.
Si chaque tentative est obligatoirement une réussite dans son cadre,
quelle gifle donnée à ma banquière qui ne comprend pas que je me ruine
pour une pareille absurde surproduction !
Et quelle acceptation, en même temps, de la particulière malédiction

que représente aujourd'hui cette activité, si on la confronte au tout-venant du mince écran, du sot écran très cathodique...
Logorrhée graphomane, et vous n'avez rien vu.

3

Il y a de ces années où, généreusement, les arbres donnent, et d'autres où on donnerait un arbre pour rien,
si ! pour ses capacités au chauffage ou à la pâte à papier.
Mais que l'arbre soit une métaphore, et voilà bien une métaphore désolante sous la plume de qui progresse à quelque trente kilomètres à l'heure de moyenne sans vraiment qu'il ait l'impression de se diriger vers l'extrémité d'une de ses racines.
Alors, la production... celle qui se doit d'être ou bien encombrement ?

4

Il y a beaucoup de voyages, il y a beaucoup de Parisiens, il y a beaucoup de minutes.
Il y a beaucoup de câbles et, là-haut, beaucoup de pavés,
beaucoup de regards silencieux, et il y a aussi bon nombre de paroles,
il faut qu'il y ait de nombreux poèmes et des poèmes nombreux,
riches, nombreux en éclats de mensurations précises,
réinstallant ces plongeurs qui ont disparu de nos piscines,
d'où l'on se lance tout, tout nu, ou plus ce qu'il y a dans les poches si poches
il y a.
Il y a beaucoup de poches, plus rares les regards amoureux.
C'est vrai qu'un poème a cette ambition de plénitude :

qu'il ne marche que s'il est plein de tout ce que j'aurais voulu y mettre si
j'étais sûr qu'il serait le dernier,
dernier, cependant, qu'un seul d'entre eux, jamais, sera.

5

Cette fille qui a perdu son coupon de carte orange m'oblige à commencer le
poème comme je ne voulais pas.
Il n'y en a pas des quantités, des filles qui perdent leur coupon orange dans
une rame.
Elle ne le retrouve pas, et c'est grave, car, surtout à son âge, ce doit être un
investissement
non négligeable. Tant pis, elle renonce.
Ils sont légion, les contemporains, quoique diminue la population en âge
d'aller à l'école maternelle,
et quoiqu'il y ait à côté de moi deux places assises vacantes.
Je préfère l'idée d'écrire beaucoup de poèmes, chacun lu par peu de monde,
à l'idée de peu de poèmes lus par tous.
Il y a d'autres solutions, encore, mais la première
je l'aime pour ce qu'elle marche à contretemps.
Il y a beaucoup de livres? Eh bien, ça en fera davantage encore et des gros!
Ils sont si peu nombreux parmi les livres possibles.

6

C'est vrai, j'attends quelque chose de la quantité de poèmes,
ou plutôt j'attends de chaque poème qui aura été composé sous souci de
quantité,

quelque chose qui ne pourra se trouver que dans ces conditions.
Écrire avec l'idée que ça ne pourra pas ne pas réussir :
quel qu'il soit, finalement, le plongeur fera se retrouver tout le plongeur
dans l'eau froide
et la gerbe de gouttelettes vaudra qu'on y brûle une minute de regard.
Ça demande, à l'écriture, un resserrement des facultés
comme on comprime bien la boule de neige entre ses paumes pour mieux la
lancer.
Pourtant, le poème de métro n'est plus le poème du jour qu'il aura été un
temps,
puisqu'il a été remplacé par le *Poème adressé*,
qui est, lui, véritablement quotidien.

7

Pour autant, le poème de métro n'est pas inadressé
ou encore adressé par inadvertance.
Voilà que j'ai écrit « le » poème de métro, alors que ceux-ci sont là pour dire
qu'il y en a des quantités.
Mais il est vrai qu'un poème de métro n'a rien à voir avec un poème adressé
du jour,
étirement ici, densité là.
Des deux il y a des quantités.
Il y a aussi des quantités de « pourtant » dans mes poèmes et de « pour autant »,
pourtant je n'ai pas envie de les chasser.
Qu'ils viennent apporter la contradiction,
donner le petit coup de pouce qui retourne la pièce de monnaie,
la ligne précédente en la suivante !

8

Entre nous, vivre c'est faire beaucoup de gestes.

Parfois, j'en ai tellement à faire au même moment que je ne sais pas très bien lequel choisir.

Alors, je peux en commencer deux ou trois en même temps, qui rapidement se concurrencent et se contredisent.

C'est ainsi que je perds de l'efficace et gagne la maladresse.

Il s'agit de gestes de même peu d'importance, gestes dans la cuisine, gestes dans la salle de bains, entre la salle à manger et la cuisine,

ceux qui intéressaient beaucoup Georges Perec.

Un concurrent qui vend *Le Lampadaire* vante en vers sa marchandise, vers très courts, très rimés, qui, un temps, ont troublé ma rythmique : j'allais faire / plusieurs vers / du *Lampadaire* / et de ses vers.

Il y a beaucoup de chansons, et beaucoup d'items d'une rengaine, il faut donc s'enquiller « Les feuilles mortes » avec des fautes dans le texte. Et la mise en vers, là aussi, me trouble dans mon activité.

9

Il y a beaucoup de grains de sable pour l'espérance de vie d'un coquillage, ouvert, fermé, occupé-plein, divisé, disséminé...

on ne compare pas ça avec de l'homme, même si vaguement cela peut, de façon irresponsable, traverser l'esprit.

Le métro ferme la nuit, mais il finit toujours par réouvrir et accueillir, un premier samedi de septembre,

un lot de voyageurs relativement désœuvrés, plus tête en l'air qu'en semaine,
chaussures plus légères
ou godillots de marche quand on approche des gares de grandes lignes.
« Votre peau, comment bien la soigner ? » et votre ville et votre grand
groupe ?
Et votre fatigue, quand elle est sombre ?

10

Quantitativement parlant, c'est souvent trop, on peut gâcher.
C'est toute la difficulté, qu'on ne perçoit pas tout de suite, de travailler avec
le plâtre.

11

Au vu des cartes murales qui sont offertes sur le quai,
je note le rassemblement de quantités de quantités : stations, rues, squares...
et les plans sont conçus / pour n'être pas tenu
de représenter toutes les séries de quantités,
en particulier les quantités mouvantes : les hommes qui voyagent,
vont et viennent, passent,
franchissent un nouveau pont pour la première fois.

Écrire, c'est aussi accueillir, par soupçonnable mimésis peut-être, mais
mimésis quand même,
quelques éclats de réel surréalisés dans la langue ou sous-.

12

Des choses à écrire, aussi, il y en a beaucoup
si l'on accepte l'idée, un tant soit peu, non de les produire seulement, mais
aussi de les devenir.
Et voilà qu'au milieu d'un lieu qui est le lieu de la patience,
je me mets à fabriquer, artificiellement, de l'urgence.

13

Ce qui arrive est nombre
et guère de hapax / et paix en quantité.
Le métro multiplie / ce matin les arrêts
juste pour m'emmerder.
Hormis ce qui est des étoiles
ou des molécules, la quantité
se maîtrise très bien par les calculs
et par les machines capables de les comprimer.
Bras de fer
à la forge entre le bras et le fer,
huile de coude, pensée et volonté de faire.

14

Il m'arrive, là, en une demi-heure de temps, deux occurrences d'un mot rare :
j'achète 20 F, chez le bouquiniste de la rue Brown-Séguard, *Les Avariés*,
pièce en trois actes de Brioux « interdite par la censure »,
et la ligne 4 a une « avarie » dit la vidéo de MONTPARNASSE-BIENVENUE
ce qui explique les hésitations de ce matin (texte précédent).

La pièce de Brieux, 1905, semble parler de contagion, tuberculose,
et celui qui vient de passer pour faire la manche pue à un point !
Si la voie de la santé est considérée comme étroite,
comment le corps peut-il, simplement, accepter ses jouissances ?
Une vaste plaine de satisfaction
et non le défilé avec les guet-apens
qui lui sont naturels.

15

Sur les panneaux publicitaires, station OBERKAMPF, deux montes : chevaux,
coccinelles.
Chevaux, coccinelles.

16

Une journée sans écrire, sans finir,
je n'aime pas qu'une journée se passe sans avoir fini,
pour que chaque poème soit possible dernier,
œuvre ouverte par sa multiplication.
Je veux que l'activité poétique descende aux conditions
des travaux quotidiens, pisse-copie et journal de tous les jours de poésie.
Souffle ta part dans le vent qui ne se pose pas la question de ne pas souffler,
ta part élaborée, ta part préméditée, ta part contrainte,
ta part toute régulière comprenant ton désir
et en emportant d'autres en croupe.
Je vais chercher un modèle où il ne faudrait pas ?
Quel est votre poète préféré ? Le métro

est une culture, des métiers... mais le métro
parisien ne s'inscrit pas à l'origine
des métros qui se vendent et bringuebalent par toute la terre.

17

La sorte de renforcement que constitue
– de renforcement du temps – la réduction
du moins net et confus, diffus, hétérogène, en une chose,
un livre qui s'est organisé,
toilette peut-être, mais paré, choix de couleurs et d'intervalles,
a bien dû boulonner des unités tringles, maçonner des unités briques...

Il a dû jouer les médiateurs entre le pas assez et le trop,
laisser venir et tempérer,
la technique du sablier.

18

Est-ce encore pour se laisser croire qu'on va épuiser la langue ?
La lapider par autre chose
que par le trait acéré de l'aphorisme ou du calembour ?
Ce n'est rien de plus qu'attendrissant, l'attendrisseur
écrase illusoirement les fibres de la langue
qui se reconstitue mieux que l'oreiller d'épeautre.
Le vieux rêve d'une œuvre qui n'aurait écrit qu'un monostique
lutte avec celui de celle qui inventa le haïku
mais n'en composa pas qu'un.

La forme, elle non plus, n'est pas épuisable,
qu'elle soit, d'ailleurs, neuve ou ancestrale.

19

Les petites pensées vagues se promènent en nombre.
Elles sont canalisées par la chanson « Dans la forêt lointaine / On entend le
coucou »
mais chantée très haut à sa fille par une maman qui ne s'apprête pas à faire
la manche.
Et le refrain « coucou, coucou » n'est pas repris en chœur par toute la rame
comme on pourrait le voir dans un film de Jacques Demy.
Effectivement, la forêt est assez lointaine, même si l'on sort au jour à SAINT-
JACQUES
et qu'on roule bientôt à hauteur du feuillage
et du troisième étage des immeubles haussmanniens.
Cocou, cocou,
la langue du coucou, aussi monosyllabique que celle de Bosse de Nage, lui
revient dans le bec pour lui donner son nom,
monomorphe comme la boule de neige.

20

Le ventre, dans ce morceau de monde,
est très masqué derrière les ceintures.
Parfois un nombril encore estival,
auquel je me souviens très confusément d'avoir été attaché
et duquel arraché... mais non !

le cordon ne part pas du nombril de la mère !
Il lui sort de dessous comme le fil du tampax.

21

Une collection ne va pas sans que s'organise la raréfaction de certains items,
de sorte qu'il y ait toujours du moins achevé,
ou du plus... ça dépend de quel côté on se place.
Je connais un collectionneur capable de brûler ses doubles.

22

La pièce de Brieux parle de contagion, mais syphilis.
Il me semble avoir un peu rapidement parlé, plus haut, de tuberculose.
Elle ne craint pas, à certains moments, on peut le penser, de faire rire le public,
qui pourtant, je l'ai expérimenté cet été à Avignon, n'aime pas beaucoup que
l'on prenne un peu légèrement ce sujet,
légèrement ou grassement... Quand les sujets dont il faudrait qu'on rie
sont quantitativement illimités et quand le rire
est, de toutes les façons de prendre, la plus engageante.

23

Le fait du souterrain, si je veux me l'expliquer, relève d'une envie de dépoés-
tisation préalable. Savoir
si c'est pari tenu (et vraiment désiré) ou non...

Qu'est-ce qu'il n'y a pas dans ce milieu : la ver

.
.
.

(C'est la première fois que ça m'arrive : je rencontre
par hasard une certaine Sophie, que je connais et qui s'installe à côté de moi.

Et je ne lui dis pas que ce poème
est en train, et qu'il sera donc interrompu. Je n'essaye pas non plus
de le poursuivre en *poème de dialogue* comme envisagé.)
-dure sauf sur des photographies sur des affiches, le dernier film de Coline
Serreau, justement *La Belle Verte*.

Mais le poème a déjà tellement gagné tous les terrains qu'il serait peut-être
plus sûrement moderne

de consacrer trois cents pages de poésie à l'herbe : s'en faire péter le ventre,
s'affronter au rendu langagier de l'odeur

ou bien de la couleur sans jamais s'autoriser d'employer le mot « vert ».

Comme, en ces poèmes, je ne parle pas sempiternellement du métro et de
ses usagers ou de moi dans le métro,

je n'écris pas avec autre chose que ma mémoire, ou si c'est le métro qui écrit,
ne me voici rien de plus que de sa mémoire une extension,

bonne façon matérielle-spirituelle d'appartenir

au monde tel qu'il est en ce lieu, Paris, même si je suis à CRÉTEIL-L'ÉCHAT-

HÔPITAL HENRI MONDOR,

lequel Mondor, si c'est bien le même, écrivit tant de livres sur Mallarmé.

Qu'ils sont, les géraniums, / petits sur les façades !

La repoétisation ultérieure

– mais la fleur est surtout banlieusarde

quoi, la fleur ? est la fleur est la fleur est la fleur.

Et la pomme mûre dehors ne roule pas ici sous les pieds

contrairement à ces petits bidons de boisson qui se cabossent
et donnent encore leur nom sur le métal
dans la langue altérée du déchet de civilisation.

Il y a beaucoup de livres, mais les livres ne se jettent pas par terre après lecture,
les journaux... et encore, des morceaux! ou les gratuits *Paris boum boum*...
Non, par terre, c'est le tract, un jour de manifestation,
et lisible sur le sol, sans avoir à le ramasser.

– À quoi tu penses? – Je pense que l'accumulation de cinquante ans de vie
dans un tout petit domaine où
les connaissances, les pratiques prennent une sûreté provisoire
fait, seule – seule avec l'accumulation de ces accumulations
le tenu-tant-bien-que-mal d'une société humaine
avec tout le mal et les maux qu'on lui connaît, mais qui sont contrebalancés
par la dose acceptable de l'oubli des pertes,
parce que les pertes n'empêchent pas d'emmener les Poucet dans la forêt,
amnésie du conte qui est justement le conte de l'oubli du chemin qui aura
été parcouru en confiance.

24

La vie, ça peut être trop de... et je peux alors comprendre
que trop de choses à percevoir et, parallèlement, trop de perception
vous conduit de temps en temps à les affaiblir : alcool, fatigue, soleil, sieste...

25

C'est une rame populeuse à huit heures ce matin,
mais je trouve à m'asseoir à peu près confortablement.

Sur les huit voyageurs assis dans ce coin, cinq portent des lunettes,
deux lisent, une sans lunettes lit Mary Higgins Clark.
Qui ne lit pas Mary Higgins Clark ou Stephen King?
L'autre lit le cahier radio-télé du *Monde*, vieux déjà de deux jours, mais en
fait hebdo.
Les huit individus, dont je suis, ont avec eux au moins un sac. Une en a deux.
Trois femmes sur les six ont des boucles d'oreille.
Une broche, un collier, trois anneaux visibles à une seule main.
Une jeune femme a les ongles rongés.
Une gourmette annonce le prénom Vincent.
J'ai une hallucination visuelle : je lis, en chapeau des pages saumon d'un
journal : *Le Figaro maritime*.

26

S'il faut passer par la bêtise, celle d'Agnès face au corbillon,
celle d'Ubu, celle de Flaubert embouvardé et empécuché
ou mieux qui s'embouvarde et s'impécuchétise,
la voie qu'il faut choisir n'est pas si personnelle
que ça, la voie peut être collective.
Elle est le commencement de son contraire, la bêtise.
Mais il faut, faut, faut, passer par
et par le métro sot comme la prosodie syllabique.

C'est autre chose que le silence.
Si ça fait quelque chose d'écrire dans un milieu incongru?
Mais pourquoi faudrait-il que la syntaxe souffre?
Elle est tellement souple, ver
qui épouse les formes ou coulis,

le fil du collier.

Il y a tant de phrases que je n'hésite pas devant laquelle mettre.

Et la coupe du vers est un élément syntaxique de plus dans la combinatoire.

Le mantra est bête, positivement.

Pourquoi, ici, tous les vers sont-ils entre eux si différents?

27

Écrire sur le soir

pour occuper un temps que je voudrais de relaxation, c'est possible
dans le peu de temps disponible pour à la fois couler un vers dans sa tête et
chasser

tout ce dont je dois me débarrasser :

ralentir sur le plan des travaux.

Le choix, un certain choix, a du mal à se faire :

multiplier partout,

partout soustraire,

couper un bras,

greffer.

28

Est-ce que le sentiment d'être de trop, de faire des choses en trop,

trop de livres, trop de spectacles, trop de tableaux, trop

de pommes, de beurre, de lait et de tomates,

pas assez de petites pièces de monnaie...

quelle est ma question lancée là-haut par le « est-ce que »? j'ai une réponse
à je ne sais plus quelle question.

Rien n'est de trop si je consens à la petite écoute intense,
« petite », je veux dire rare et chère.
La pluie d'automne est acceptable par la ville et par le métro qui sort
orgueilleusement de GARE D'AUSTERLITZ,
caresse en arrondi la Salpêtrière.
Elle est bonne, la pluie, après beaucoup de soleil.

29

Si j'écrivais un poème pour mon voisin...
écrit tout de suite en sa présence et lu en ma – et pfuit, plus rien.
Mais je ne suis pas encore sage, je recopie, je garde des doubles.
« Tu peux m'en passer un bout? », un bout de journal, dit l'une à l'autre.
Adresser le poème est le privatiser hors de moi avant de le rendre public,
le faire anse.
Avec lui, parler autrement, mais est-ce là parler?
Le poème ne parle pas et pourtant (pourtant!) je vois qu'il est entendu.
Il est même un peu pris comme message
construit contre des désastres
et l'accordéoniste du matin a une particularité : il adresse ses valse avec les
yeux.

30

Ça limite pas mal, on sait,
question limitation raisonnable sinon rationnelle, ça va,
tous azimuts chez nous, c'est obligatoire.

Puce légale pour chacun, en mémoire intérieure,
sinon ça marche pas, ça déconne complètement, ça fait mal,
les utopies veulent toujours ignorer les libidos,
alors c'est aussi sot que *La Belle Verte* de Coline Serreau
avec sa planète d'hommes vaincus.

32

Ravale, allez, ravale ! Bande, et bander est dangereux pour la santé,
sinon la tienne, au moins la santé de ton groupe.

Bander est dangereux pour votre entourage.

Nuit gravement aux rouages et aux engrenages.

Ne la sortez qu'avec modération.

La violence qui est faite à l'impassionnel

réveille exceptionnellement le consentement à la mort.

Car on peut accepter de la savoir sans pour autant l'anticiper.

Les figures marginales auxquelles on s'identifie,

en n'en prenant, innocemment, que le meilleur,

elle ravalent mal /

Situation exceptionnelle : la rame s'est arrêtée entre deux stations (d'où le
demi-alexandrin précédent) mais a sauté OPÉRA pour cause de voya-
geur malade !?

sur le quai, peut-être, pas eu le temps de voir...

La maladie du quai sans paysage,

sans les mouettes et sans la fraîcheur du large,

mais avec d'autres qualités.

En relisant, je me demande si la langue coucou est bien gémée...
car le deuxième cou de « coucou » ne partage pas avec le premier la qualité
d'être premier.

Cette langue n'a qu'une syllabe autant qu'elle la redouble.

De toute façon, une ou deux, ça fait, de syllabes, peu.

XX. Remonostication du funiculaire (de Montmartre)

Descente

Les yeux fermés, je suis passager de l'orage.

Montée

Je contemple, puissant, les marches ascendantes.

XXI. Second poème du métro parisien

Au moment de refaire une journée du réseau, j'ai le trac. En commençant et sur le quai, avant que le premier métro accepte d'arriver déjà très plein à 5 h 50, je m'avise que son entrée revêt une gravité de théâtre ou de cirque qu'il n'a jamais eue.

La file de wagons reliés m'arrive comme une imposition maligne, un défi : qui, de l'homme et de la machine, sera le plus moulu par l'autre ? mâchés les reins de l'homme, mais la machine remâchée, tatouée sans discontinuer sous le pointu de la « plume » *fineliner*.

Le trac, déjà disparu, se référait à la difficulté de refaire, à la fois tuer, par la répétition, toute idée d'exploit non répétable et savoir pousser plus avant l'investigation poétique.

Ainsi, je prends la chose à la fois de façon plus détendue et plus grave. Il ne me surprendrait pas que j'aie besoin d'une heure de plus que la première fois.

Le conducteur est un petit plaisantin qui, d'une voix caricaturale bonasse, avertit
que « Bonjour, bonjour, ce train se dirige vers VILLEJUIF. Voilà. C'est tout pour le moment »,
arrachant, sur les sièges bleus, des sourires délicieusement publics.
Comment va-t-il nous annoncer le terminus ?

Mais pas mal du tout ! Nous demande d'admirer « la belle plage avec cocotiers »,
qui n'est même pas sur une affiche, mais dans sa tête.
L'autista, en italien, qui n'est pas l'autiste « Non parlare a l'autista »,
doit se payer, il est vrai, tous les jours, une journée sombre, les yeux dans les yeux avec le noir et la voix dans l'oreille avec des *qui* ?

Qu'il ne soit pas question de paille ou de foin sur cette fourche
(mais précisément si ! il en est question : je viens de le faire)
n'est pas pour surprendre, le travail
en un temps où, comme jamais, s'il te pèse tu dois le bénir,
est pareil au tabac : dès la première bouffée, si t'en crois le paquet, tu
dépasses la dose prescrite.

Le temps d'un changement, le vers qui précède peut éventuellement demeurer et tourner en boucle dans la tête,
avant que le mouvement de la rame le pousse à en pousser un autre devant lui.
Si j'aperçois, vision rare, le tunnel qui serpente, c'est que la station suivante, éclairée, est toute proche.
Sur cette ligne, le métro passe successivement par trois portes de Paris, fragment de ceinture.
PORTE D'ITALIE m'offre deux longues jambes vêtues de noir.

Les possibilités individuelles, qui poussent ici leurs fesses ou simplement
 leurs semelles,
 ne représentent pas le moindre intérêt de ce milieu,
 avec, naturellement, toute la part d'impossibilité liée au grand nombre
 comme à l'indivision fatale à notre pauvre espèce.
 Si je pouvais lancer un bout de moi sur l'épaule de la lectrice, en face, du
Canard enchaîné,
 un bout de moi comme un tout-moi, microscopique et nouveau-né,
 qui la suivrait tout un jour dans ses aventures
 et se rediviserait très bien à la demande, tandis que peut-être un bout d'elle-
 même
 serait parti, lointaine, sur un concurrent,
 mon poème – et le sien – assumerait vraiment son ambition d'arborescence,
 d'inscription de la prolifération toute programmée.
 Je suis fasciné, devant moi, par un tremblement de genou, mais c'est de la
 musique qui s'écoute et dont je n'entends que la conséquence
 musculaire, gymnastique, j'entends
 l'écume sonore de la cassette inidentifiable absolument.
 C'est remplacé à LE PELETIER par un petit jeu de mains avec sparadrap.
 Je suis donc reparti, mais dans le sens inverse du circuit, le même que la pre-
 mière fois :
 le temps avançait du printemps vers l'été et maintenant c'est de l'automne
 vers l'hiver.
 Ici, plus près que l'autre fois de l'équinoxe.
 Ce poème-ci, pourtant du jour, ne sera pas adressé, mais le « poème adressé
 du jour »
 le sera à celui qui me dessina l'itinéraire.
 Je ne sache pas que le réseau ait changé depuis le mois d'avril : station
 supplémentaire,
 station qu'on sauterait, saute-mouton, fermée au public pour une raison

donnée, mais pas forcément donnée, justement, au micro,
encore que des choses soient dites, même si en langue métro « suicide » se
dit « accident de voyageur ».

J'éternue six fois de suite, sans être pourtant agressé par une poudre de
potaches, une poudre à –.

Je n'y vais pas par quatre chemins, à mon domicile, d'où je suis parti ce
matin.

J'y vais par un chemin, un chemin très unique.

Et rien n'aura eu lieu que ce strict chemin. Excepté, peut-être

un tract de la CGT-RATP parle d'un employé mort en dératissant,
un escalier mécanique a brûlé, et crie très fort à la dégradation.

La culture de la grève et du tract est un extraordinaire
capital

de la douleur et de la ténacité : les bras se croisent, mais ne m'en tombent
pas.

C'est à côté, justement, que les bras se baissent,

là où le vivre et le survivre n'ont plus d'histoire, plus de géographie et plus
de domicile, là où l'agissement
ne peut plus se rêver comme western.

J'arrive avec satisfaction sur la ligne de province, la 7 bis

avec ses banquettes cerclées saumon,

toutes neuves, tandis que les voûtes des stations sont plutôt ancestrales.

Ici, le monde qui monte a moins d'ambition

que sur la ligne 7 au long cours et mes vers sont plus courts,

PRÉ-SAINT-GERVAIS, sans vert et sans yaourt.

On n'y change pas positivement, mais le temps de pause en fait office.

Activement, je pausitive, à ce non-carrefour.

Une odeur de chewing-gum m'emporte vers des souvenirs de collège et de collections
par où l'on se construit, et le chantier n'a pas de fin.
Collège, collections, clients.

Un vent froid passe dans les couloirs
à 8 h 25, le matin commence, d'habitude, pour moi.
Passé à OURCQ. Comment dire la façon, l'intensité avec lesquelles peut vous manquer OURCQ !
Comment peut-on se passer d'OURCQ, se passer de passer à OURCQ ou de s'y arrêter ?
cri de bande dessinée : un enfant souffle ses bulles en direction du souvenir d'un autre,
parce que tout doit implacablement être limité, mais sans se laisser limiter, en renâclant,
distribuant, sans débander, tout ce qu'on peut de tracts orange.

Alors bravo à BOBIGNY-PABLO PICASSO-PRÉFECTURE-HÔTEL DU DÉPARTEMENT : les chiottes à 2 F élégantes et propres dans l'enceinte de la station !
Je les utilise. J'en achète le droit. Je ne campe pas dedans.
Je n'écris pas un poème de chiotte, du moins j'espère. Non, non, je ne crois pas.
J'observe l'achèvement habile d'un maquillage très rose,
la patience croisée et posée de deux mains vouées manifestement à quelque travail manuel régulier,
le blanc nuageux sur fond bleu des genoux d'un jean,
les aiguilles m'indiquant que je travaille depuis trois heures et que je suis donc dans les temps,
les temps qui savent exactement de quoi il retourne, impossibles à acheter

ou détourner de leur chemin : les incorruptibles et grands serviteurs de l'État,
de l'état qui passe.

Le poème de métro comme acte tient du refus et du consentement : reconnaître son état et vouloir, à la même station, en changer.

Je songe à l'anarchie, mais me voilà chez moi...

Je suis tranquille et, devant moi, une femme qui dort.

J'ai appris, la semaine dernière, que la ligne 11 était hantée par un dessinateur de métro,

familier de cette ligne justement pour ce qu'elle branle,

shimmy, grande épreuve de l'esprit, sans qu'il y ait besoin de mescal ou de psilocybine.

Quand les rencontrerai-je, ses dessins tremblés ou non... ?

pas vu pas pris, pas tremblé pas rencontré.

Je n'aurai pas été indifférent,

pas un point du réseau où j'aurai accepté

qu'un mot de la langue aille de soi, de soi tout seul et pas de toute la langue,

qu'un poème du corpus général n'aille que de soi et pas du corpus tout entier. Si je généralise,

attention à l'homme, ça va commencer à faire de la théorie politique,

ce qui fait lourd à la frêle épaule,

mais l'épaule y va, courageusement.

Un drôle de petit homme, pull en V, bouche ouverte.

Je revois le glaive au-dessus de la tête de Le Peletier

et le danger que courent tous les phénomènes disposés dans le temps.

Il s'en faut d'un cheveu et la soupe repousse.

La moustache grisée / d'un homme à la casquette
bleue. Je sors une pomme / et mange, lentement.

Cette fois, je m'installe plus durablement pour un coup de couteau de part
en part.

Une Africaine extrêmement élégante laisse un peu déparer sa silhouette par
un sac Franprix
fermé par un nœud qui lui permet tout de même d'enfiler à son poignet les
anses.

Elle se déplace, pour préférer le sens de la marche,
et consulte un grand cahier publicitaire vantant des tapis multicolores.
Je vois trop le tapis comme signe sédentaire :
chose qu'on acquiert si l'on s'est posé quelque part...
mais pourtant, au tapis, s'accroche pour moi nettement le mot de caravane,
tapis ce qu'on déplace dans des coffres et tapis ce qui se glisse sous les pieds
d'Icare,

tapis, tissu-monnaie valant pour le jardin
et choisi aux dimensions de sa scène.

Il me semble qu'on ne peut acheter un tapis que nu-pieds,
pieds nus, les yeux fermés et le désir chevillé de trouver rime à l'herbe et qui
ne soit pas le verbe.

Entre *Manon Lescaut* dans les mains d'une blonde au genou couturé latéra-
lement (ménisque?

externe gauche) qu'un collant ne cache pas, ne cherche pas à.

Un blond lit *Investir* et *La Tribune Desfossés*, que j'aurais dit musicien
d'orchestre

ou compositeur (électroacoustique), yeux très bleus, veste très bleue, mon-
sieur bleu-bleu à manières,

sait d'où il va, sait où il vient et qui c'est-je !

à WAGRAM,

il descend, après avoir déplié son mètre quatre-vingts
et irrigué sa bouche d'une gorgée de Vittel en petite bouteille plastique d'un
demi-litre.

Bain d'une femme au bain peint par Gauguin,
le boulet serait demeuré sur la plage, occupé à moudre les coquillages,
condamné,
pendant qu'elle oublie son sort et nage.

Je n'ai pas vu beaucoup la lumière du jour, encore. Une fois
seulement, ce qui veut dire qu'il y a du bon à venir,
les paysages urbains qui savent tellement mieux faire exister le souterrain,
doux contraste, bouffée que j'attends avec impatience et certitude :
extrêmement peu probable que de cela je me voie privé,
aussi vrai qu'après WAGRAM il y a, au moins, MALESHERBES,
car j'ai oublié l'ordre exact des victoires amères de l'Empire.
Un Chinois remonte, à mes yeux latins, le cours de son livre,
tandis que je tourne, moi, du bloc, les pages par le haut.

Il est difficile, ce matin, de ne pas profiter de l'échec Juppé dans la presse !
Sur les visages, non, ou il faudrait les faire parler très abusivement.
On ne peut pas traduire les visages et les regards fiers de ceux qui ne dor-
ment et ne lisent pas.
Ils vieillissent, eux aussi, comme aurait pu dire la jeune et verte héroïne si
elle était descendue
là où elle voulait descendre, comme Ulysse voulait (peut-être) rentrer.
Ils se préparent à quelque chose ou bien ils font le vide,
songent aux calamités naturelles modernes,
conjoncturelles modernes.
Ce dont parlent, à côté, un petit garçon et sa mère, se moque de la morosité.
Le jeu de vivre est saisi tout entier, gravement, sans illusions et sans pincettes.

Des bonbons à deux sous de boulanger jonchent le sol devant moi,
ces sortes de petits requins en pâte de fruits verts ou jaunes avec sucre blanc
sur une face...

j'y associe des pleurs probables d'un enfant qui a crevé son sachet de papier
à force de trop le serrer dans son poing,
et pleurs, peut-être, de se voir interdire
de se pencher pour ramasser,
aller à la pêche au sein, au gland de substitution,
et voilà le travail du malheur ali-élémentaire.

Comme les conversations sont rares ! Je m'en rends compte à cause d'une,
à proximité, récit : « Alors, j'ai dit... alors, j'ai dit », récit de ses faits et dits.
Elle disent « *mes* enfants », mais continuent « *leur* père ».
Et : « Je suis pas une marâtre, mais six heures, c'est six heures ! » La grande,
comme sa sœur, doit rentrer à six heures.

Un coup d'œil sur l'entrée du cimetière des chiens.

Le cimetière des chênes

n'est pas courant, on n'expose pas leurs cendres et seul les enterre
de temps à autre un cataclysme.

Qu'est-ce que tous ces hommes-là font de leur rut ?

Je le vois qui s'autobrûle dans le pantalon, dans la pensée secrète,
si léger, si allégeant, quand il joue à s'éterniser, se raconte des histoires de sa
perpétuité,

repoussement au plus lointain de son acmé.

Pendant que je te tiens et que je ne tiens à rien d'autre, comme à tout,
tout, que tu marques de ton sceau indélébile, ton tampon reconnaissable
entre cent mille fois cent mille,

les minutes même considérées comme, ailleurs, précieuses

réservent leur explosion,
en gardent bien au chaud le germe s'il fait froid, bien au froid si c'est la canicule.

Apprendre à rénover sans jamais répudier est une
comment dire? ambition... comment dire? aporie... comment dire?
L'heure est paisible, là, PERNETY. Pas de catastrophe, pas d'événement.
Un type déchire des papiers, les fait sous lui.
Nous sommes, dans la rame, cinq.

Quatre avant MALAKOFF.

Je ne suis pas sûr qu'il soit très intéressant de consacrer le vers suivant à préciser que nous ne sommes plus que trois...

Deux. Or, le ciel est bouché, bas.

Je crois pouvoir affirmer que ce vers de ce poème est le 189^e,
tandis que je me trouve presque au milieu de la septième heure,
détendu, sans douleur, prenant mon bien où je le trouve : dans ma patience.
« J'ai perdu un jouet, maman », dit un enfant à Gargoyls qui n'a pas assez de
mains pour les tenir tous.

C'est mercredi, n'est-ce pas, et le regard qui se projette dans la différence de
temps,
non, dans la différence de toutes sortes de lois naturelles ou autres,
le regard se mesure, dominant, dominé, le métro, le poème.

Et puis la même dit : « T'es mignon. » Elle fait transiter 2 F et des pièces jaunes
par la main de son fils, de son sac à la mendiante,
et, c'est trop, ne peut pas, les larmes aux yeux, se retenir de l'embrasser fermement
sur les cheveux courts.

Adieu, mais je les retrouve
sur le trottoir roulant, plus haut, qui ne roule pas.
L'enfant suit, tant bien que mal, une mère trop chargée et pressée.

Je vis un peu ce que doit vivre le conducteur :
c'est fini, ça repart presque aussitôt, pas le temps
de s'attarder, si l'on veut, aux portes de la ville.
Retraversez-moi ça. Vous le devez. C'est votre rôle.
Vous n'avez pas voulu qu'il en fût autrement.
Oui, tombez la veste, ça c'est possible, le blouson.
À nous deux, Fulgence (Bienvenue, s'entend),
remplis jusqu'aux limites le tonneau sans soif
et sache prendre, toi, le temps de boire.
Sur le quai, sur papier, une compagnie de femmes nues vend des vêtements.
Je reconnais à l'ascenseur jaune l'approche de SAINT-MICHEL
et veux voir, je ne sais pourquoi, une cantatrice
dans une plantureuse, langoureuse, bien pleine,
vêtue d'un rouge de rideau de scène
et d'un pantalon noir comme des pendrillons.
Le rouge à lèvres, c'est du sang à la teinte durable, du sang surnuméraire.
Il est là pour que dure la rougeur furtive,
la morsure de ses autres lèvres, là en bas,
le contraste des aréoles.
Le coude qui me vient un peu trop dans les côtes est compensé par le dos-
sier ventru au niveau des reins qui soulage
sérieusement la colonne vertébrale.
Mais un voisin qui lit Maïmonide peut difficilement ne pas zieuter sur mon
bloc.
Adieu à MARCADET-POISSONNIERS,
non retrouvable, quoique à MARCADET je vais repasser justement dans cinq
minutes...
Or, je passe et repasse, par ici, par en face, et n'inquiète personne.

Comme c'est simple, on avance.
On s'arrête, on redémarre. Cadet de nos soucis, le temps,

noté-je en consultant ma montre
sans la moindre raison / moindre raison valable.

La façon qu'ont la machine et l'homme,
à des moments malheureux, de s'affronter,
le deuxième ayant toujours su ce qu'il risquait dans le commerce
continu avec la première et dans la joute sur le plan de la résistance des
matériaux,

cette façon est ridicule, sanguinaire et plus niaise
que le plus romain des spectacles.

Oh! mourir sans s'en faire et sans tacher partout!
après avoir convoqué un musicien spécialisé, dans la pièce à côté,
qui ferait selon sa joie du moment
et s'arrêterait dès le vidage complet de la peau du biniou.

Une femme, en face de moi, lit, les yeux presque clos, une grimace
accusant, je parie, des yeux mal au point,
ni commodes ni accommodants,
avec lentilles mal acceptées.

Le livre concerne l'art gothique et c'est du pur loisir,
de la pure culture bien pacifique et patrimoniale, mais pourquoi pas?
Grandes fenêtres et cent couleurs.

J'ai au moins cinq ou six jaunes différents devant les yeux, rien que dans la rame,
et beaucoup davantage en considérant les vêtements,
les bijoux, les revues illustrées.

Je ne sais pas si c'est le métro qui soûle ou si c'est le poème,
le poème de métro qui hébète.

J'entends parler, derrière moi, d'« une cicatrice comme ça! ».

Mais je ne sais pas qui la porte, ni qui la parle.
Si! je me retourne : une queue de cheval au verbe haut et fécond déverse
des flots de flots sur une natte muette.

Ailleurs que sur la bouche, si l'on t'embrasse, tu te tais?

Parle, d'ailleurs, sans autorisation!

Il fait beau voir, quand une demande préalable est exigée!

D'un vieil homme, la main gauche est très déformée autour de l'alliance,
comme si elle cherchait à la recracher sous forme de pépite
ou de molaire, dent arrière,
que la langue dans le palais léchait à s'y méprendre et, d'ailleurs, en s'y
méprenant.

Un premier souffle d'automne au sommet des marronniers
du boulevard qui va-t-à CAMBRONNE
ainsi qu'au mont mal défriché.

À COMMERCE, et on voit longtemps, longiligne, la station COMMERCE,
deux enfants parlent fric, et beaucoup bagnoles.
Ils ont l'air d'en savoir long. Sa tante est vachement riche. Elle pique beau-
coup dans les supermarchés.
Il est question de PDG(s). Ça rigole pas.
À eux deux, allez... z'ont vingt-quatre ans, ces bourges de brigands.

Allons, voilà qu'on rechange à LOURMEL, sur le quai d'en face...

Imprévue strophe monostique, par conséquent.
Les jaunes de tout à l'heure sont les bleus d'à présent,
tandis que me fait face, sec et cravaté, un formidable prognathe de bande
dessinée

dont le bouc blanc allonge encore
le menton provocant.

Beaucoup de femmes en vert(s) et beaucoup d'hommes en parka vert,
le vert du bouton poussoir « Pour ouvrir appuyer » est féminin, plutôt,
plus terne et plus sombre, celui des hommes.

J'accepterais du thé et des petits gâteaux à tremper dedans à la petite cuiller,
et si je vous écris de ma petite chambre, ma roulante,
c'est que la « sainte face » ne peut être autrement qu'académique.

On l'a compris, il y aura eu du monde.

Le métro connaissait la fourchette probable :

un mercredi commun de la fin septembre, sans qu'un événement particulier
soit prévu.

La routine, façon de se rassurer, mais efficace !

Tant de voyageurs assis et tant debout, mais combien,
dans chacun des vers, dont le total est prémédité, y aura-t-il de mots, de
lettres ou d'espaces ?

On n'aura pas même à les compter, alors

on dira qu'on s'en fout parce que la preuve de l'eau c'est le bain

et que celle du poème c'est, en gros, la lecture,

ce qui, donc, ne fait pas beaucoup de poèmes prouvés, c'est vrai !

La preuve du silence c'est qu'on le craint, en abuse, le hait...

si votre fille est muette, c'est peut-être seulement qu'elle a la bouche pleine,
pleine du trop de spectacles bien de son âge

auxquels vous ne l'avez pas clairement invitée ou à l'issue desquels

vous n'avez pas demandé

votre part de triomphe ou votre part de huées.

Cinq loups attendent au coin du bois

que le Petit Chaperon rouge trahisse irrévocablement son ascendance

pour aller se chauffer à du poil plus fauve.

La chance de la vieille est qu'ils sont cinq.

Mais la chance, l'ancêtre, il la brûle
avec la générosité de l'instinct, s'il y a justement petite fille
qui danse et ne sera un jour mère-grand que si la mère-grand passe la main,
la mère-grand d'avant, qui sourit au déluge
et ne s'affarouche pas d'un pâle ouvrier de lit.
La galette est pour toi, pour ton joli nez et passe-toi le beurre sur le visage.

(C'était trop simple... je me plante. MICHEL-ANGE-AUTEUIL — JAVEL en deux
stations est impossible (sens unique).
Mon poème aura donc, je crois, quatre vers de plus.)

Ainsi, la petite a des peintures faciales et de guerre.
Ça rigole pas dans la région, ça tourne en rond.
Et les questions, surtout, pose-les la première !
Ce n'est qu'ainsi qu'on joue et gagne.

On voit mal comment « le loup » ne serait pas une réponse à la Sphinge :
loup courant du matin, toutes ses dents, toutes ses pattes ; bipède
loup grand-mère à midi attendant sa galette ;
et le soir en fuyant, la panse trop chargée, sur la neige, on ne relève que trois
traces :
il soutenait de la quatrième son ventre afin qu'il ne crève.

Si j'avais pensé à la boucle de la ligne 10, certainement Pierre
Rosenstiehl m'aurait concocté une économie de sa façon.
Moi-même... changer plus haut à MOLITOR...
et faire la boucle sans relier MOLITOR à MICHEL-ANGE-AUTEUIL.
Un vers de plus au lieu de quatre, et l'exception de RAMBUTEAU
se fût représentée.

La splendeur de trois Noires aux cheveux décolorés
occupe le carré voisin : deux boucles d'oreille enserrant la malachite,
le vert profond d'une eau dure...

J'achète un journal, c'est *L'Itinérant*, aux titres verts, noirs et verts.

Aïe ! une page de « poésie ».

Ailleurs, je relève l'expression : « le niais sketch scout »
et ça suffit à mon bonheur, pour cause de quatre consonnes
successives. Saloperie de ligne, le compte n'est pas bon...

Je ne sais plus où j'en suis.

Voilà, je me récupère à MAUBERT,
mon poème aura donc bien quatre vers de plus que le premier.

Je m'incline.

Il n'est pas question de plaisanter avec la structure.

Le soleil auquel je ne croyais plus
me tartine le bras, la joue. Haaa...

Un petit brownie, un petit pipi et une badoit, à BASTILLE.

Je suis beaucoup moins fatigué que la première fois.

Soit un voyage réglé par une machine et la patience,
soit un cul pour s'asseoir et soient des yeux pour regarder,
soit sortir le poème et le laisser grandir comme cette dame fait avec son
bébé,

elle le veille sur son ventre, mais il va tout seul, il est déjà sorti.

La manche à PORTE DORÉE n'est pourtant pas une sinécure,
et celui-ci s'efforce, lutte bec et ongles, pas tant pour s'expliquer
que pour seulement extraire de sa gorge brute une parole audible.

J'ai rien compris, j'ai tout compris, même l'effort.

Ah ! notre soleil, encore...

Nous sommes nombreux dans le monde intense.

Une refait ses yeux tandis que ça roule
et veut des joues plus mates, un front pareil, contre le noir de la mandorle de
l'œil,
contre celui de la vêtue.
Les cheveux, ils sont blonds.

À Créteil, il m'est arrivé
jadis un parangon de ville
qui poussait moins dans l'anarchie que dans le besoin et les règlements
débordés.

Alors, j'étais parmi les fourmis du social et du culturel, c'était pas plus bête
qu'autre chose, le tissu,
comme on sait, demande du fil à moudre et à retordre, du fil et de l'huile.
Pourtant, je n'étais pas comme un anchois dans l'huile,
faute de production. L'égalité et la fraternité
vont bien avec l'image des fourmis.

Quand, provisoirement, il ne me vient plus rien à écrire, monte automati-
quement le mot « silence ». Le silence.

Raison supplémentaire de ne pas en abuser.

Le silence. Le silence. Le silence. Plus aucun vers, pour moi, ne part des
mots « Le silence ».

J'ai choisi de dire les mots qui me hantent et les tournures que, par eux, je
hante.

C'est cela qui fait que je chante,
ou que, pour autrement dire, j'empile.

Ce n'est peut-être que du bruit,
rien qu'une basse continue,
dans laquelle les partenaires possibles ne trouvent pas toujours l'éclat qu'ils
espèrent,

je sais cela. Pour les peintures

d'atelier, vous savez... il y a celui des compagnons qui fait les fonds.
Si, dans ma génération
poétique, j'étais un de ceux qui font les fonds,
avec non seulement le souci de la surface, mais celui de la superficie,
de l'exhaustivité, du recouvrement par la couleur, sans dépasser,
alors je ne serais pas mécontent.

Le sens du poème quotidien est là :
toutes les formes communes, choses communes parmi toutes les choses
communes,
et les formes les plus individuelles quand on peut les communifier. On peut
toujours
est mon axiome : d'où viennent-elles où l'on ne pourrait pas les faire retourner?
« Mange de tout ! » disait la mère de Jacques Vingtras.
Et c'est vrai qu'il vaut mieux se le dire soi-même, afin d'obéir à soi-même.

Le métro et moi-même faisons ce pourquoi nous.
Fiable l'un et fiable l'autre.
« Et si ça ne vient pas ? » me demande-t-on toujours. Mais ça vient. Ça ne
peut pas ne pas venir.
Le métro marche. Et je sais tous les risques que je cours
à marier poésie et machine.
J'ai écrit « marier », pas « identifier » ! Et le mariage invente ses adultères.
18h30. La Seine encore,
et le Temple de l'Amour à un bout de la Grande Jatte.

Commence la dernière grande transversale qui passera deux portes de Paris,
une à chaque bout,
PORTE MAILLOT et PORTE DE VINCENNES.

C'est là qu'il serait bon, peut-être,
 d'avoir un événement à se mettre sous la dent. Mais il n'y a pas beaucoup
 d'événements dans le métro,
 puisqu'il n'y a que ça.
 Treize heures, et rien de particulier à la treizième heure,
 car il est 19 h : treize heures de veille.
 Le dos va bien, le cul chauffe un peu, mais que de la station assise !
 la rougeur du cavalier sur sa selle.
 La presse commence à couvrir Bardot... trente-six unes historiques de *Elle*,
 apparemment,
 sont reproduites en damier dans *Elle*.
 Un des fonds de beauté du temps sur lesquels éclate, pour nous plus vive et
 plus touchable, la beauté de nos copines.
 En poésie aussi se pose pour moi la question de la beauté,
 mais comme François Le Lionnais la posait pour les mathématiques et les
 échecs.
 Et voilà que ça freine / et repart au suivant.
Aubade passe de feuille en feuille.
 Une femme brode, sur un cadre circulaire, des fleurs.
 Je me rappelle le point de croix : une fascination.
 C'était à La Baule.
 Rien n'avait lieu, peu à peu, qu'une constellation.
 Ma mère ne chantait pas, elle brodait
 pour la salle à manger, une nappe, des serviettes, pas le linceul, mais qui sait
 si son tout dernier drap n'avait pas d'initiales
 en très léger relief / ambigu de lecture ?

 Mon tout jeune voisin contemple, presque incrédule, un diplôme de pom-
 pier, je vois vaguement...
 secourisme, peut-être. Il me semble très jeune.

Entrent deux belles.

Le tissu des sièges mélange les trois couleurs primaires.

La barbiche, là-bas, à la Fénéon... vous la voyez?

au bout du visage d'un garçon qui n'a pas vingt ans...

Si les gens, le soir, discutent davantage dans le métro que le matin, j'ai une explication :

des collègues de travail n'ont pas de raison, tellement, le matin, d'arriver dans la même rame,

mais le soir ils font volontiers un petit bout de route ensemble, agréable, avec des choses à se dire.

Semblent plus libres,

ont le temps, ne se pressent pas autant que lors du matin du temps.

La façon dont Ledoux n'a pas vu sa rotonde (une montgolfière aurait été nécessaire)

a bien des qualités. J'ai vu un Eurostar, à son quai de la gare du Nord, avec, à bord,

ni Mortimer ni Blake et leurs habitudes.

Sale, ma main droite est blanche, mais sale,

moite et malgré ça glisse sur le papier sans rien lui faire que le chauffer à peine.

Je n'aurai sans doute pas épuisé l'encre de mon feutre fin qui n'était pourtant pas tout neuf.

Encore une machine, simple, qui marche.

Aujourd'hui je n'ai quasiment pas regardé les tunnels. Mon monceau de vers,

n'en parle guère.

Le ballast garde son mystère non nettoyé.

Peut-être suffit-il, tous les dix ans, de le retourner ou de le désinfecter?

Javert et Jean Valjean trahiraient les égouts
pour se faire un métro, les jours d'insurrection.

Voilà, j'ai trouvé l'artiste qui peint dans le métro :
du monochrome rouge, et le met sur ses ongles.

Va ton chemin sur la ligne de l'oncle.

Là, Paris changeait du tout au tout, davantage
que, sur ce tronçon-là, il n'a changé depuis. Voire.

Même, la ville, elle pourrait bien s'améliorer.

Il est 20h 30 à l'horloge rouge néon de la maison ronde, la bavarde.

C'est par ici qu'on peut zieuter les salons du XVe,
en passant furtif.

Le même mendiant qu'un peu plus tôt :

la plus simple expression, le manger,

ventre affamé a peu de bouche, peu de souplesse dans le dire.

Non loin, Mizon fait sa jonction avec son compère Brown-Séquant,
les auspices,

les haruspices lisent dans mon genou grand ouvert,

ont sans doute annoncé une autre inquisition,

dont le succès ferait détendre

quelques approches, contre, tout contre...

Souvent, les deux mains d'une même personne assise se touchent,

à main chaude, une étreinte, un croisement des doigts, le nettoyage
mutuel, l'arrachage des peaux.

NATIONALE est sur la ligne qui va à NATION.

Mais toutes les stations sont nationales. La nuit même,

qui recouvre si lumineusement la capitale,

– pleine lune, on dirait – la nuit

doute de l'insomnie,

sauf dans les « villes énormes » qui font Baudelaire hagard
et Balzac raboureur d'intrigues.
La nuit, la pluie, le fiacre
et le métro a du vrai.

À ma droite, Eltsine et le Kremlin sur le titre courant d'un livre.
Là-bas, deux yeux écoutent, flanqués d'écouteurs.
Des rires de couleur hauts en couleur.
Des bâillements de solitude. Un couple
qui n'y paraissait pas, tant elle lisait avec concentration. Mais lui veillait,
impavide, sur le défilement des stations et sur la leur
et la lui fit savoir par une caresse rapide.

Si ce voyage m'a semblé
tellement moins éprouvant que le premier,
c'est pour avoir accepté mieux le grand nombre d'heures et de minutes,
toutes considérées
avec égalité,
mesure dans la démesure.
Je finis. Il est 21 h 30.
La rame manque un peu de Chinois.
Sinon, ça va. De ce côté-là, pas de monotonie
nationale. Je donne mes derniers 2 F
à un habitué, comme moi. Je le connais bien, celui-là.
De main en main, de l'argent passe. Très peu.
N'allez pas croire si riche ma vis-à-vis, avec à son doigt un petit diamant.

XXII. Lyon

1

Pour aller « faire » le métro de Lyon, je commence, au petit matin, par un trajet à Paris,

de chez moi jusqu'au train.

Gravité du matin, qui n'est pas un chagrin, mais suite de la nuit, suite d'une scène de non-langage au téléphone, suivie d'un silence, dans le cadre d'un rêve.

6 h 20, je suis juste avant la foule sérieuse.

2

Muni d'un « ticket liberté » sur lequel j'écris mon nom, je suis emporté dans un tunnel de section carrée, c'est du moins l'impression fonctionnelle, bétonnée, qui me parvient.

Les informations radio, sur le premier quai de PERRACHE, ont été une mauvaise surprise.

Mais les rames sont spacieuses, les banquettes confortables.
Donc, je cherche les secrets quotidiens du milieu, avant de mener autrement
le poème,
et prévois de sortir à GRATTE-CIEL.
La station RÉPUBLIQUE, évidemment, me dit quelque chose de trouble
que je ne vois pas bien comment cirquinscrire.

3

Épuiser le réseau de Lyon n'est pas mon souci,
mais passer quelques heures en voyage, oui,
pour voir... un message, par exemple, « En sortant, levez le pied », avec des-
sin, fruit d'une réunion qui
s'avéra nécessaire, après des chutes.

4

Après des petites choses à faire, au jour, mais alors à faire très lentement,
les déplacements rythmés se font plutôt rapidement,
sans que j'aie du tout une sensation de hâte.
C'est la voix seule, dans le haut-parleur, qui me décide à descendre pour cor-
respondre vers GORGE DE LOUP.

Non, le tunnel a ses arrondis, qu'on voit bien par la baie
de l'arrière, et c'est alors tellement évident qu'on grimpe!

5

La parole qui parle prend des engagements qu'elle ne peut jamais être tout à fait sûre de pouvoir tenir.

Engagement de rendez-vous, soit ! mais que le désir soit aussi régulier que le service public ?

Il change de ligne sur un coup d'aile qui passe et se déleste sans y penser à GARIBALDI de ce qui le retarderait.

Misérable passion, mais d'abord intéressante :

un corps décolle de son bitume pour mieux s'accoler

à un autre corps, paré d'un coup de toutes les beautés,

et qui, de fait, embellit du seul fait de la circonstance,

avoir été choisi, encouragé à être,

et à continuer d'être pour deux mieux-être,

avec un bijou qui rappelle l'étreinte, le moment d'accrochage ou une piqûre.

6

Une fille qui bâille et libère ses cheveux,

un garçon tête rase, ou qui le fut dix jours plus tôt,

des yeux qui se regardent être des yeux de haute réputation,

des seins qui se connaissent être des seins à fort pouvoir couvrable,

un geste élégant pour ôter ses lunettes et les maintenir en attente,

sans souci apparent, sans affolement.

Je vais voir ce qui se passe, là-haut, à GARIBALDI.

Une rue, rien d'autre au-dessus qu'une rue, ici, un pont...
il y avait un timbre, autrefois, qui représentait le pont Guillotière, ce pour-
quoi le nom ne m'est pas étranger.

Tout existe au monde pour aboutir à un baiser
qui, le comble ! comblerait.

« Monsieur Marc est pas là, des fois ? », entendu quatre fois de suite, derrière
moi, à la brasserie,
une phrase de roman d'espionnage, presque. Monsieur Marc ne viendra pas.
Un mendiant mendie, précédé d'une odeur de tabac, pas un mot, il agite un
gobelet de plastique dans lequel trois pièces
parlent à sa place.
Et, de fait, l'autre main veut cacher et protège un cigarillo allumé.

Le béton des bords est trop sans mystère,
avec sa teinte gris pâle qui ne peut pas s'aligner, en profondeur, avec le noir
de siècle et de suie.

Lyon,
j'essaie à Lyon de savoir à tout moment où je suis, mais j'hésite
toujours un tant soit peu, quant au plan de là-haut.

9

C'est ça... il y a des rames avec conducteur, et des rames plus récentes sans, qui sont conduites tout de même, cependant, et, sinon de plus haut, de plus abstrait.

10

Sans vraiment l'avoir cherché, je n'aurai pas de mal à parcourir tout le réseau.

Et comme il faut changer sans cesse!

« Téléphonnez, vous êtes livrés. » Rendez-vous, vous êtes perdus, trahis du haut de quelle sorte de rêverie?

Une conviction.

En arrivant à CROIX-PAQUET, la pente et le jour font une alliance que Paris ne connaît pas.

La voix synthétique, il faut se la digérer, qui dit des noms.

Y a-t-il une rue Curie, à Cuire?

11

Un enfant de trois-quatre ans dans son jardin court, les bras levés, vers la rame qu'il veut retenir.

Il est 15 h, ce 4 octobre, et le lycée se vide.

Une crémaillère, entre les rails, très graissée.

L'amitié des genoux dont parle je ne sais plus quel poète, mais si ! Saint-John

Perse,
est celle des siens propres, mais qu'est-ce auprès

d'autres, quand ils sont à eux seuls intégralement le monde ?

XXIII. Montréal

1

Il est 8 h 30. Donc, je déplace le poème de métro de quelques fuseaux. Comment va-t-il se comporter ?

lui, double décimètre et balance, diapason, œil ?

Le temps d'arrêt entre deux stations est particulièrement bref.

La première impression est que cela va beaucoup plus vite qu'à Paris. La voix

qui annonce les stations ne cesse pas de revenir à la charge, presque à se marcher sur les pieds (si la voix avait des pieds) et courir après la distance.

Cette voix glaciale, il faut que j'apprenne à ne plus l'entendre,

qui serait capable de me faire oublier un vers si fraîchement appris.

Le poème de métro de Montréal avec un handicap, une sur-contrainte que je n'espérais pas.

La voix parle deux fois, annonce l'avenir, puis l'avenir imminent, et l'avenir tombe à chaque fois.

Je m'arrête à SNOWDON, qui compte autant de o que « downtown », mais un de moins que « ostrogoth ».

2

Les choix délicatement différents dans les détails, qui font l'étrangeté,
cette mince couche de surprise, qui n'ébranle rien mais démange,
est le sucre glace, la poussière fade, le sel venté
qui se sera posé sur le réel de façon presque éphémèrement perceptible.
Il n'est pas question de s'en boucher les artères; il n'est pas question de s'en
interdire la recherche.

3

Ainsi, j'aurai à peu de chose près commencé à visiter Montréal par son seul
sous-sol,
pas loin que je suis d'être convaincu que tout de la surface y a là sa traduction,
à commencer par une certaine clarté grise et rectiligne couvrant quoi?

J'ai changé à JEAN TALON en direction de CÔTE VERTU. Je suis debout.
Les gens du samedi sont réveillés, et plane une odeur de mauvaise bouffe.
Station LAURIER, une fille lit un Simenon, *Les Suicidés*, qui avait écrit dans
une vitrine un roman
en un seul plan séquence, plan de vie séquence, mais quelle était son horloge
extérieure?
le comptage des éléments du récit, peut-être, puis que le latin « computare »
donne « compter » et « conter »!
Je ne comprends pas toujours ce que dit la voix : je dois lire
pour m'assurer qu'elle n'a pas dit, plus haut, station RANGEMENT, mais
ROSEMONT!

Une famille (asiatique?) étrangement s'est séparée, la mère restant seule
dans le train,
tandis que les deux mâles dont un petit s'en allaient sur le quai sans un
regard pour elle.
Je ne vois pas ce qui pourrait m'empêcher de descendre à BONAVENTURE.

4

Qui s'étale sur la rame, avec le blanc, c'est le moins beau bleu du monde,
sans passion, terne, comme le gris lui-même ne sait pas être autant.

Mais si le poème est devenu tout à fait vif et tout à fait moi-même,
c'est peut-être que le poème a faim, il est 13 h, et que la faim lui pose un
voile
devant ses yeux de poème, un voile de déception, jute de déconvenue.

5

Bien sûr, la surface, là-haut, les rues, le « jour » comme disent les mineurs de
fond
m'est très inconnu, je ne sais pas trop à quoi, bloc à bloc, il ressemble
et je suis de ce fait encore plus profondément engagé dans les galeries
où les secrets doivent être patents, si je savais les lire.
Une lectrice blonde s'est peint les ongles en bleu, très bleu, un bleu très
lumineux,
elle mange du pain sec et engage sa main de homard dans un sac en papier
pour aller le rompre.

Beaucoup de jeunes gens, sûrs de ne pas percer (ou de ne pas vouloir), ont
choisi de *se faire* percer,
nez, gorge, oreilles et au carrefour, hier, j'avais l'impression qu'ils voulaient
me laver les yeux
comme si mes yeux étaient mon propre pare-brise prêt à donner le sou.
SQUARE VICTORIA, et déjà je n'ai pas entendu trois fois la voix pendant ce
parcours-poème.
Je prends possession d'un espace pacifique en place d'armes,
même si la toponymie persiste et signe et propose CHAMP DE MARS,
au fait, la voix parle français.

6

Je reprends du poème, dimanche matin, devant une femme chinoise
qui contemple ses lèvres dans, je dirais, un porte-monnaie,
mais non, ce doit être un nécessaire de maquillage avec petit miroir incor-
poré.
Ses lèvres sont étroites, mais charnues, et le rouge les gonfle d'air,
ce même rouge qui donne aux lèvres d'une autre le coupant d'un pétale.
La peinture sur soi-même, étrange coutume,
dite par un mot qui n'est pas un mot très courant, le mot « rehausser ».

7

Un court voyage seulement utilitaire donne un poème court,
mais pour autant ne saurait donner l'ombre d'un poème utilitaire,
et pourtant ce poème, dont tout le monde se passe, il aura été présent.

XXIV. Entre nous, dernier

1

Entre nous, il faut compter avec cette recherche
que la composition du poème soit quelque chose d'aussi physique
que sa lecture à haute voix dans des ziaureilles, que sa frappe à doigts sur la
page écran.

Tel il se comporte musicalement face à la symphonie (c'est-à-dire mal),
tel il se comporte physiquement face à la durabilité d'un orgasme montant,
mal aussi, sans doute, fatalement.

Je suis, dans le métro, un homme qui écrit.

2

D'autres chantent, d'autres
y font des discours très stéréotypés, d'autres...
personne ne danse, je n'ai jamais vu personne y danser,
dans le monmétro.

3

Allons, ferme les yeux et prononce derrière eux ta phrase.
Comme cela... ne cherche pas à toute force le miracle. Écoute le bruit de la
rame qui se déplace, que tu connais par cœur.
Son arrêt. Le bruit aussi écrit, il se penche derrière tes paupières.
Si tu l'écoutes, bientôt tu te sentiras lancé. Une conversation
n'a pas le pouvoir de devenir une gêne, accueille
les récriminations de la dame à l'endroit, j'ai l'impression, d'une entreprise
qui vend des moquettes en gros.
La poésie ne s'intéresse pas assez aux moquettes.
Tu ne t'intéresses pas assez aux dames qui ont des soucis de moquettes.
Attends la fin du poème pour te retourner et voir à quoi elle ressemble, si elle
ressemble à sa voix.

4

J'ai aimé voir Lyon par ses dessous, j'avais l'impression d'être sous la table,
comme sous la table de salle à manger, après que la petite cuiller
était tombée dessous tidideng – peut-être volontairement – et que l'on par-
tait dessous cousin cousine
dans un monde de pieds et de jambes comme les lapins dans *La Bataille de
San Romano*.

Une fille avec de grands yeux bleus, démesurés, écarquillés
est belle, bancale et pleine de tics.

5

Entre nous, un garçon a la tête penchée sur sa braguette comme s'il attendait un geyser,
apprenti sorti de Jules Verne à ARTS ET MÉTIERS.
Il est dans ses pensées, dont il a un peu peur.

6

Monmétro, monmétro, deux fois pour assurer qu'il n'y a pas de coquille,
monmétro bat sa mesure,
et tous les cœurs qui battent, les batteries dans les écouteurs,
et les violences qui veulent battre.
Peut-être y a-t-il un peu de Transsibérien, derrière tout ça, dis Blaise... ?
Ou de train suisse avançant dans la neige fraîche et bouton de rose.
Le métro est sur pneus et le car va sur F'neu,
Maine-et-Loire, où j'ai des morts.
Le carré de quatre places du compartiment de la rame est, à chaque fois
qu'on monte, un petit problème à régler,
qui ne prend que peu de temps. On pourrait faire la liste des cas de figure.
Les quatre occupées, les quatre libres... une libre, mais côté fenêtre et mal
accessible... trois libres, bizarrement,
mais il y a une explication clocharde. Bagages... chien...

Y a-t-il une possibilité d'échouer à finir certains « mots fléchés » ? Je l'espère.
Personne ne fait des mots croisés. Personne n'écrit, ou alors
sur des tableaux sortis d'une imprimante, en vue de quelque stage.

7

N'étant certainement pas loin d'interrompre la production intensive de poèmes de métro,
sous réserve d'en refaire à l'occasion, qui seront alors adressés,
je cherche une autre forme de poésie qui ne se suffira plus d'être là et de contempler,
mais débattrait avec de nouvelles âmes.

Une année, comme *107 âmes* m'avait pris une année.
Le poème de métro est désormais dans mon outillage.

8

Si la poésie n'était une activité morale, son bilan serait bien désastreux.
Elle est intellectuelle, ludique et les pieds dans la langue,
où elle a pied, rêve de perdre pied,
nage sans se noyer.

9

Ce type qui demande du travail, je pourrais l'embaucher une heure pour un poème de métro de dialogue :
je parle avec lui le temps que ça roule, et à l'arrêt
je compose en lui pompant ses phrases avec autour la croûte des miennes.
Mettre en vers et attendre. Payer son aide.
Ou une fille qui pose, poèmes croquis, pour ultérieure œuvre finie.
Il faudrait sans doute du temps pour les convaincre que c'est bien du travail.
Inventer! Inventer! Inventer!

10

Il y a cette odeur de pisser au bout du quai de STRASBOURG-SAINT-DENIS vers
PORTE D'ORLÉANS,
il y a ceux qui la nettoient et ceux qui la reproduisent.
Je ne suis ni des uns ni des autres. Je suis de ceux qui la respirent.

11

Ce n'est pas intéressant, la trace du peigne dans les cheveux,
c'est comme s'il restait le savon sur la peau propre,
la brosse accrochée aux chaussures, le chat au creux de la main
après la caresse... ou garder par-devers soi la peau qui, un moment, est le
cratère.
Un chien traverse la rame, qui ne guide pas un aveugle mais un contrevenant
sûr de son affection – et de la sienne.
Le chien obéit, lui, qui ne voit pas l'intérêt du contraire.
Je vois tout, de mon petit siège.
Un bouquet de fleurs pour l'hôte qui attend, l'hôtesse.

12

L'objectif qui est le mien ce soir tard
est de rencontrer le dessinateur de cette ligne,
pas à GONCOURT, pas à BELLEVILLE. À GONCOURT, je ne rencontre plus
jamais qui je veux.

Alors, je rentre me coucher, les pieds à leur place au bout de mon lit.
Ce n'est pas vrai, on ne peut pas désirer un paysage, un tableau de paysage
comme une présence humaine.
La République en bronze veille sur l'inégalité.

13

Entre nous, la banquette commune et chaude d'avoir été récemment quittée.
Il n'est pas toujours facile d'accueillir cette chaleur
qui est un signe de privatisation un peu sans-gêne : vous êtes prié de laisser
cette banquette dans l'état où vous l'avez trouvée...
mais est-ce que l'état ne comprenait pas la température ?
Donc, je lutte : cette tiédeur n'est pas empoisonnée.
Il ne s'y gagnera pas de virus.
Je vais bien réussir à la transformer en la mienne propre.

14

Quand je n'y suis pas, je peux avoir une pensée du métro, mais pas en rêve.
Je rêve du train, du car, pas du métro.
Il n'est pas un lieu chargé de l'enfance comme le fut la voiture,
la voiture des longs trajets et celle de proximité.

J'ai changé de ligne et de rame, mais les voisins,
je les reconnais comme voisins à peu de chose près identiques
aux précédents, mais cet « à peu de chose près » bertillonné
dit beaucoup de choses dicibles,

aveux, prétentions, inhibitions et modesties, dit : « Je vais quelque part et vous saurez, autour, où je descends, à moins que je sois trop timide et ne supporte, pour passer inaperçu, que la descente au terminus, étant monté, d'ailleurs, à la tête de ligne. »

En un an de métro intensif, je n'ai pas vu une seule agression et pas un seul suicide ou accident !

Passé entre les gouttes des statistiques.

15

Un sac de ciment, je n'y ai jamais vu un sac de ciment.

Un lampadaire, oui, des tasseaux éventuellement, mais pas un sac de plâtre ou même un filet rempli de bûches.

Nous y trimbalons rarement nos courses de nourriture, mais parfois oui.

C'est aujourd'hui le cas, pour nourrir l'Oulipo.

Un, peut-être, Scandinave me demande où il doit descendre pour aller au Bazar de l'Hôtel de Ville.

XXV. Fin

Si douze mois de poèmes de métro se terminent,
se terminent sans se renouveler comme tel,
c'est que, des poèmes de métro, je commence à sentir que je pourrais en
composer, de ma chambre, des faux.

Notes

Une bonne part des poèmes de cet ensemble ont été composés pour une circonstance particulière. « Poésie » a été prononcé lors du colloque *La poésie, ça rime à quoi ?* de Montreuil (28 novembre 1995) ; « Voix » à *Poésie sur parole* de France-Culture (24 février 1996) ; « Un poème de métro pour *La Guirlande de Paul* » pour l'hommage à Paul Zumthor de la Maison des Écrivains à Paris (11 janvier 1996) ; « Je suis accueilli... » à la M.J.C. Mercœur, à Paris (19 février 1996) ; « Mesure » lors d'un jeudi de l'Oulipo à la Halle Saint-Pierre, à Paris (14 mars 1996) ; « Murmure » pour les murmures de la Société des Gens de Lettres, au Salon du Livre à Paris (24 mars 1996) ; « Atelier » pour la double exposition « Portes ouvertes » de Paca Sanchez à Sainte-Croix-en-Diois et de Isabella Oulton et Matthew Tyson à Piégros-la-Clastre (9 mai 1996) ; « Köln » lors du 2^e Kölner Lyrik-Festival (31 mai 1996) ; « Les poèmes de métro de deux jardins » pour le mois des jardins de la DRAC Alsace (29 et 30 juin 1996). « Montréal » pour le colloque « Oulipo, avoir et avenir » à Trois-Rivières, Québec (12 mai 1997).

« Poème du métro parisien » doit à Pierre Rosenstiehl, de l'Oulipo, une optimisation du parcours intégral et continu du réseau parisien (minimisant le nombre de tronçons redoublés et le nombre de correspondances), qui m'a permis de composer le poème le 18 avril 1996 entre 5 h 30 et 21 h selon le parcours suivant :

<i>de...</i>	<i>(ligne)</i>	<i>à...</i>
République	9	Mairie de Montreuil
Mairie de Montreuil	9	Nation
Nation	6	Étoile
Étoile	2	Porte Dauphine
Porte Dauphine	2	Nation
Nation	1	Château de Vincennes
Château de Vincennes	1	Grande Arche de La Défense
Grande Arche de La Défense	1	Franklin-Roosevelt
Franklin-Roosevelt	9	Richelieu-Drouot
Richelieu-Drouot	8	Créteil-Préfecture
Créteil-Préfecture	8	Bastille
Bastille	5	Gare d'Austerlitz
Gare d'Austerlitz	10	Boulogne
Boulogne	10	Javel
Javel	10	Michel-Ange-Auteuil
Michel-Ange-Auteuil	9	Pont de Sèvres
Pont de Sèvres	9	Richelieu-Drouot
Richelieu-Drouot	8	Balard
Balard	8	La Motte Piquet-Grenelle
La Motte Piquet-Grenelle	6	Pasteur
Pasteur	12	Mairie d'Issy
Mairie d'Issy	12	Porte de la Chapelle
Porte de la Chapelle	12	Marcadet-Poissonniers
Marcadet-Poissonniers	4	Porte de Clignancourt
Porte de Clignancourt	4	Porte d'Orléans
Porte d'Orléans	4	Montparnasse-Bienvenüe
Montparnasse-Bienvenüe	13	Châtillon-Montrouge
Châtillon-Montrouge	13	Gabriel Péri-Asnières-Gennevilliers
Gabriel Péri-Asnières-Gennevilliers	13	La Fourche

La Fourche	13	Saint-Denis Basilique
Saint-Denis Basilique	13	Saint-Lazare
Saint-Lazare	3	Pont de Levallois
Pont de Levallois	3	Gallieni
Gallieni	3	Gambetta
Gambetta	3 bis	Porte des Lilas
Porte des Lilas	11	Mairie des Lilas
Mairie des Lilas	11	Rambuteau
Rambuteau	11	République
République	5	Bobigny-Pablo Picasso
Bobigny-Pablo Picasso	5	Jaurès
Jaurès	7 bis	Pré-Saint-Gervais
Pré-Saint-Gervais	7 bis	Louis Blanc
Louis Blanc	7	La Courneuve
La Courneuve	7	Mairie d'Ivry
Mairie d'Ivry	7	Maison Blanche
Maison Blanche	7	Villejuif-Louis Aragon
Villejuif-Louis Aragon	7	Place d'Italie
Place d'Italie	5	République

Voir Jacques Jouet et Pierre Rosenstiehl, *Frise du métro parisien*, La Bibliothèque ouli-
pienne n° 97, 1998.

« Monostication du funiculaire » répond à une exigence de Michèle Métail.

« Second poème du métro parisien », composé le 25 septembre 1996, remonte le cou-
rant à l'envers, avec l'imprévu de la ligne 10.

Table

<i>Qu'est-ce qu'un poème de métro?</i>	7
I. Poésie	9
II. Voix	19
III. Un poème de métro pour <i>La Guirlande de Paul</i>	31
IV. Je suis accueilli... ..	35
V. Mesure	43
VI. Murmure	53
VII. Poème du métro parisien	63
VIII. Monostication du funiculaire (de Montmartre)	87
IX. Atelier	91
X. Entre nous	101
XI. Entre nous, deuxième	115
XII. Prévision de Cologne	123
XIII. Köln	131
XIV. Entre nous, troisième	135
XV. Les poèmes de métro de deux jardins	149
XVI. Entre nous, quatrième	155
XVII. Journal	167
XVIII. Retour	183
XIX. Quantité	187
XX. Remonostication du funiculaire (de Montmartre)	207
XXI. Second poème du métro parisien	211

XXII. Lyon	235
XXIII. Montréal	243
XXIV. Entre nous, dernier	249
XXV. Fin	259
<i>Notes</i>	263

Achevé d'imprimer en novembre 2000
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.
à Lonrai (Orne)
N° d'éditeur : 1710
N° d'imprimeur : 00-2921
Dépôt légal : décembre 2000

Imprimé en France



Jacques Jouet
Poèmes de métro

Cette édition électronique du livre
Poèmes de metro de JACQUES JOUET
a été réalisée le 26 octobre 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en novembre 2000
par Normandie Roto Impression s.a.
(ISBN : 9782867448041 - Numéro d'édition : 426).
Code Sodis : N46593 - ISBN : 9782818011355
Numéro d'édition : 230958.